

L'Amour en deuil

Emmanuel Day



PRIX :

1^{fr.}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Cassan
PARIS(XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

292646

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
 56. *Monctte*. — 76. *Tante Babilole*.
 Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grallenne*.
 Jean d'ARVERS : 156. *Madelline*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*.
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancestral*. — 180. *Le Crime de*
Mlle Bouillaud.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludicline*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce*
Pauvre Vieux.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Almée ?* — 32. *Lequel t'aimait ?* —
 54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !*
 — 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur*
méconnu. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
 Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.
 M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.
 René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
 Mme LESCOIT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *La Logis*. — 162. *Les Raisons du Cœur*.

William MAGNAY : 168. *Le Coup de Foudre*.

Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour*.

ERNE MATHERS : 17. *A travers les ségles*.

Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité*.

Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche*.

Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba*.

Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage*.

Lionel de MOVET : 164. *Le Cullier de turquoises*.

B. NEULLIÈS : 128. *La Vole de l'amour*.

Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès*. — 85. *L'Autre Route*. — 129. *Le Cadet*.

Francisque PARN : 151. *En silence*.

Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir*. — 178. *L'Irrescélue*.

Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave*.

Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent*.

Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)

Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée*.

Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.

Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi*.

Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane*.

Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle*.

René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur*. — 87. *L'Amour attend...*

Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline*.

Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas*. — 108. *Tout à moi !* — 138. *À grande vitesse*. — 158. *L'Idée de Suzie*.

Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité*. — 133. *L'Ombre du passé*.

Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie*.

T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pétrole*. — 42. *Odette de Lymatlla*. — 50. *Les Mauvats Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlotte, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du Moulin*. — 163. *Le Retour*.

André VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines*. — 150. *Mademoiselle Printemps*.

Camille de VERZINE : 167. *Des Yeux clairs*.

Jean VEZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres*.

M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or*.

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mude".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92646

EMMANUEL SOY

L'Amour en Deuil



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Amour en deuil

I

Par un de ces jours de prime printemps, où les signes du renouveau sont presque insaisissables, et, cependant, agitent la terre endormie d'un long frisson d'allégresse, des jeunes filles de Trivieux, élégantes, rieuses et causeuses, gravissaient, d'un pas léger, les molles élévations boisées qui dominent modestement la petite ville bressane.

Dans ces bois, peu touffus, d'accès facile, et coupés de mille sentiers, ces demoiselles cherchaient une ravissante fleur printanière, qui naît dans certains endroits élus par on ne sait quelle capricieuse préférence. A cette fleur, appelée communément : « muguet bleu », que j'ai cueillie, bien des fois, en mon enfance, et qui était, pour nous, comme l'emblème du printemps, les promeneuses joignaient l'anémone sauvage, blanche ou ombrée de lilas, plus délicate que l'anémone des jardins, et qui semble frissonner sur ses légères feuilles.

Des yeux un peu méfiants sondaient les herbes sèches, la mousse, les feuilles mortes. Les jeunes mains avides faisaient leur cueillette, avec une certaine lenteur, car il fallait éviter les épines et aussi les reptiles, quoiqu'il n'y en eût pas beau-

coup dans ces parages et que le soleil n'eût point encore une ardeur bien grande.

De l'ombre et du froid semblaient traîner dans les creux humides. Çà et là, un oiseau s'envolait, avec de petits cris. Un ciel, d'un bleu pâle et doux, strié de nuages blancs, s'étendait au-dessus de ces bois bruns.

Ayant terminé leur cueillette, les jeunes filles débouchèrent sur le plateau. Des blés verdoyants, des prés, des champs labourés s'étendirent à leurs yeux : vision champêtre, pleine d'une paix teintée de mélancolie. Pour animer cette solitude, quelques vaches et un vieux berger, drapé dans son manteau déteint.

Les promeneuses gagnèrent un petit chemin bien connu d'elles. Des sons lointains de cloches leur parvinrent, annonçant les vêpres dans quelque petite paroisse, perdue en l'immense plaine. Car ce jour-là était un dimanche.

Instinctivement, les jeunes filles s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille. Un vaste paysage bleuissait entre les arbres dépouillés. Les sons de cloches arrivaient de cette paisible étendue, où deux ou trois villages apparaissaient entre des bouquets d'arbres.

— C'est Saint-Anthelme... ou Montjone ! dit Anne Marneuilles, écoutant toujours. Et ses très grands yeux gris semblaient boire l'espace.

— A quoi pense-t-elle, Anne ?... Regardez-la donc, fit Luce Grandjean, toujours prête à se moquer d'autrui, parce qu'elle était très superficielle et d'humeur un peu capricante.

L'interpellée répondit, en souriant, sans perdre son air de songerie :

— Je pense que... « Fille à marier ne connaît pas son clocher... » C'est un proverbe, vous savez, Mesdemoiselles.

— Tiens ! C'est bien vrai, cela !

Il y eut quelques rires. Au fond, elles se sentirent toutes frôlées par l'émotion secrète de l'attente.

Le proverbe cité était vrai surtout pour elles, filles nées dans une si petite ville, où les partis sont rares, quand il s'agit de familles tenant,

parfois à grand'peine, un rang de petite ou de moyenne bourgeoisie, aux apparences duquel on se cramponne alors, avec d'autant plus d'arrogance et de vanité qu'on y a moins de droits.

Plus d'une de ces promeneuses resterait fille, plutôt que d'épouser un brave garçon, même charmant, qui n'aurait que le tort d'exercer, tout honnêtement, le métier de ses pères, au lieu d'être un officier, un fonctionnaire, voire même un simple petit employé.

Pour d'autres, le problème serait d'ordre sentimental. A cause de l'étroitesse de leur horizon, celles-ci ne rencontreraient réellement pas l'homme capable de les comprendre et de les rendre heureuses. La charmante Françoise manquait de santé, Georgette manquait absolument de beauté. Et plusieurs de ces demoiselles manquaient de dot — tare grave.

Elles continueraient donc de vivre, en marge de la vie, dans la petite ville monotone. Très tard, jusqu'à la maturité, elles espéreraient encore, selon les jours, en un improbable changement d'existence. Elles vivraient, plus honorables qu'honorées, à cause du discrédit toujours jeté sur le célibat féminin.

La crainte et le pressentiment de ce destin leur causaient une latente mélancolie, une inquiétude secrète, mal refoulée par l'espérance de la jeunesse.

— C'est vrai, cela, qu'aucune de nous ne connaît son futur clocher...

— Lequel sera, peut-être, tout simplement, celui de Trivieux... avec le bonnet de Sainte Catherine pour nous coiffer.

— Oh ! Taisez-vous, oiseau de mauvais augure ! Je n'aime pas les bonnets ! D'abord, ils me vont fort mal ! déclara, avec candeur, la pauvre Georgette, qui était, sans contredit, la plus laide de la bande.

— Ils me vont bien ! fit la jolie Simone. Mais ce n'est pas une raison pour aimer le bonnet de Sainte Catherine.

Elle ne cachait point qu'elle désirait se marier et se marier, sans trop attendre. Une de ses com-

pagnes, jalouse de son élégance, la prit à partie, méchamment. Cette dernière était l'inévitable peste, moqueuse et impitoyable, qui se rencontre, à un ou plusieurs exemplaires, dans toute assemblée féminine. On la redoutait fort. On rit, pour la flatter. Les meilleures gardèrent une attitude neutre.

Seule, une jeune fille — qui n'était point, cependant, parmi les plus âgées, mais qui, pour plusieurs raisons, possédait, sur ses compagnes, une certaine influence — dit, sèchement :

— Mesdemoiselles, nous pourrions causer d'une façon plus agréable.

Son ton et son regard désapprouvaient nettement.

Elle tourna presque le dos à l'impitoyable railleuse qui fut vexée, car, depuis longtemps, elle cherchait à s'introduire en intime dans la maison Chevin.

On parla d'autre chose. La bande se divisa en petits groupes, et l'on reprit lentement le chemin de Trivieux.

... Celle qui avait parlé, tout à l'heure, cette Louise Chevin, à la voix douce et nette, resta silencieuse, les yeux dans le vague... comme si ses vingt-quatre ans écoutaient, eux aussi, l'appel lointain des cloches inconnues qui sonneraient les heures futures de sa vie.

Les yeux tendrement bleus de la jeune fille n'exprimaient point une très grande anxiété.

Parmi toutes ses compagnes, elle réunissait un ensemble de dons, qu'on lui enviait secrètement, et qui semblaient devoir lui assurer un heureux avenir. Elle appartenait à une des meilleures familles de la région. Elle était jeune, bien portante, riche et, sans être précisément une beauté, plaisait aux regards et paraissait jolie, même auprès de Simone Lavergne.

Plutôt petite, fine et blonde, elle avait ce genre d'élégance et de grâce, qui s'arrange de toutes les modes. Elle vivait avec un père, veuf depuis des années, et qui l'adorait. Elle habitait une vieille maison bourgeoise, aux abords de Trivieux. Et cette demeure, simple d'aspect, était emplie de

meubles de valeur, de choses de prix, accumulées par des générations dans l'aisance. Au milieu de ce décor agréable, Louise Chevin évoluait, avec une autorité tranquille, jeune maîtresse de maison très écoutée, avisée, et d'ailleurs assez bien servie.

... Le petit chemin tournant avait amené les promeneuses aux abords rustiques de la petite ville. De brefs « au revoir » s'échangèrent. La bande se disloqua. Trois jeunes filles, qui étaient ses amies les meilleures — car, d'amie vraiment intime, elle n'en avait point — suivirent Louise Chevin jusqu'à chez elle.

Elles franchirent la grille entr'ouverte, puis l'étroit jardin aux massifs bien ordonnés. Et elles pénétrèrent dans l'ombre un peu solennelle de la vieille maison bourgeoise.

Une femme d'une cinquantaine d'années informa Mademoiselle qu'il y avait du monde au salon. Les lèvres fraîches des visiteuses esquissèrent une moue, tandis que la jeune maîtresse de maison s'arrêtait un instant pour écouter les noms cités par la servante.

— Eh bien ! Nous laisserons ces Messieurs ensemble, voilà tout !

Toujours souriante, Louise Chevin fit entrer ses compagnes dans la salle à manger, tiède, sobrement riche, dont elles parurent trouver l'atmosphère familière.

Elles se débarrassèrent de leurs fleurs et s'installèrent à leur gré, pour une paisible causerie, à laquelle elles apportaient un entrain contenu.

Un peu plus tard, elles passèrent dans le salon et aidèrent Louise à servir le thé aux vieux amis de son père. Elles admiraient l'aisance de leur compagne et de quelle façon pleine de tact celle-ci savait concilier le privilège de son rôle et sa grâce de jeune fille.

Et, dans les manières de ces hommes d'âge mûr, perçait, à l'égard de M^{lle} Chevin, une considération plus grande que celle que l'on a coutume d'accorder à une jeune fille de vingt-quatre ans.

Aucune des visiteuses n'en était surprise. Cela semblait chose naturelle à ceux qui connaissaient Louise Chevin. Mais, des observateurs superficiels,

eussent été dérouter par cette attitude. Ceux-là se seraient imaginé trouver faiblesse et douceur chez cette délicate et gracieuse petite personne blonde. Or, Louise n'était ni faible, ni même très douce. Il y avait, en elle, une énergie clairvoyante, une ferme volonté. Et elle appartenait à la catégorie des femmes les plus réfléchies, les plus profondes.

Ceux qui n'auraient vu en elle qu'une petite bourgeoise très bien élevée, se seraient trompés encore; Louise ne cessait d'étudier seule, malgré la diversité de ses occupations. Elle était merveilleusement douée pour l'étude. Les livres les plus graves lui semblaient pleins d'attraits. Et, en s'instruisant sans cesse, elle suivait, non une mode ou une nécessité, mais un penchant de sa nature.

Son père était de caractère aimable, facile, insouciant. Il contemplait la vie avec les yeux d'un artiste. Au près du lit funèbre de sa mère, morte depuis plus de dix ans, Louise savait déjà que le lot protecteur passait, non entre les mains paternelles, mais dans les siennes.

Succédant à sa mère, elle avait pris, sur M. Chevin, une influence directrice. Au milieu de cette demeure, trop vaste pour eux deux, la fillette avait grandi dans la dignité de son rôle. Et la force des choses, jointe à ses tendances naturelles, lui avait fait une âme juste, observatrice, peut-être trop consciente de sa valeur, mais douée d'un grand sens du devoir et d'une bonté réelle, quoique peu expansive.

Elle savait, mieux que lui, les ressources de son père — larges, il est vrai — les réparations qu'il y avait à faire à la maison de la rue Saint-Jacques; s'il fallait, ou non, garder certains locataires douteux de la maison de la rue du Coteau... et si l'année avait été bonne ou mauvaise pour leurs métayers du Grand-Champ.

Cela pouvait sembler étrange, de la part d'une jeune fille assumant déjà les soucis d'un intérieur. Mais, de bonne heure, Louise avait appris qu'il fallait défendre son père contre sa trop facile confiance et sa trop grande bonté.

M. Chevin ne s'était pas remarié. Il n'avait vécu que pour sa fille. Elle le payait de retour.

Et, pourtant, ils avaient, parfois, souffert l'un par l'autre.

Louise ressentait de l'impatience et de l'humiliation, devant le peu d'aptitudes pratiques de son père. Elle l'eût voulu plus énergique, plus perspicace, moins prêt à écouter tout le monde. Lui, de son côté, l'eût désirée plus douce, plus gaie, plus affectueuse dans leurs rapports quotidiens.

Mais — tels quels — ils s'aimaient uniquement.

... Une des amies de Louise chuchota, dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Avez-vous remarqué? Louise a quelque chose, aujourd'hui... Si, si! je vous l'assure... Quelque chose en tête. Et mon démon familier me dit qu'il s'agit d'un mariage.

— Oh! vraiment! Vous croyez?... On le saurait, peut-être... Qu'est-ce qui peut vous faire supposer cela?

— M. Chevin serait bien malheureux sans sa fille! murmura la troisième.

Elles se turent. Louise revenait. Les jeunes filles quittèrent le salon, pour la salle à manger paisible où elles pouvaient causer entre elles, librement. Peut-être n'eussent-elles pas aussi vite quitté la place, si les visiteurs de M. Chevin avaient été d'un âge à leur inspirer de l'intérêt.

Après examen, Louise leur parut absolument comme à son ordinaire. Elles se flattaient, d'ailleurs, qu'en cas de sérieux projet de mariage elles eussent reçu quelques confidences.

A un seul moment, Louise eut une petite distraction. Du livre qu'elle voulait prêter à l'une de ses compagnes, s'échappa une carte-vue. La jeune fille la retourna machinalement, relut la formule respectueuse et la signature, jetées d'une écriture hardie et nette.

Son front s'assombrit. Elle eut, soudain, une vision d'une intensité singulière. Celui qui signait d'une main si sûre : « Maurice Reugny » surgit devant elle... Une figure intelligente, originale, au dessin ferme, des cheveux bruns, des yeux gris, aigus, clavoyants, où passait une étincelle malicieuse.

S'apercevant de sa distraction, Louise rougit un peu, déposa la carte dans une coupe et, le livre en main, se tourna vers ses compagnes. Celles-ci se préparaient à partir et n'avaient point pris garde au trouble fugitif de la jeune maîtresse de maison.

... Mais, un peu plus tard, lorsqu'elle fut seule, la jeune fille alla s'asseoir auprès de la cheminée, et, avec un soupir de soulagement, se laissa aller à ses pensées secrètes... Alors, le même visage la hanta.

Maurice Reugny était entré assez singulièrement dans la maison Chevin.

... A la suite des hasards et des malheurs de la vie, s'étaient rompues, jadis, les relations affectueuses existant entre M. Chevin et ses parents de Vienne, en Dauphiné. Henri Chevin savait seulement que, de ses deux cousines et amies d'enfance, Marie seule s'était mariée. Il n'avait vu qu'une fois M. Reugny, mort à présent. Le silence s'était fait entre eux. La famille viennoise avait eu des chagrins, des deuils, une demi-ruine.

Cependant, M. Chevin parlait souvent, à sa fille, de sa jeunesse, des gaies vacances passées à Vienne, chez ses cousins... de ses camarades Marie et Henriette. — Marie, un peu plus âgée que lui, douce, songeuse, et qui avait été ravissante, — Henriette, vive, riieuse, avec un cœur d'or.

Puis, le frère de ces jeunes filles était parti en Algérie, où il devait mourir si vite; — Marie étant devenue M^{me} Reugny — ces aimables liens de famille avaient été dénoués, peu à peu, par les événements.

M. Chevin, maintes fois, avait manifesté du regret et le désir de revoir ses parentes, de connaître les enfants de sa cousine Marie. Mais, négligemment, il remettait, de jour en jour, toute tentative... Chacun sait, d'ailleurs, combien ces longs silences sont embarrassants et difficiles à rompre. Il y a trop de choses à dire, à expliquer.

Mais, un jour — c'était en octobre dernier — Louise, qui travaillait dans le salon, vit entrer son père, accompagné d'un jeune homme inconnu, en tenue d'automobiliste.

M. Chevin, rentrant chez lui, avait rencontré un

étranger qui examinait, curieusement, l'aspect de la rue. Cet étranger lui avait demandé, à lui-même, de vouloir bien lui indiquer la maison Chevin. Les allures distinguées du jeune homme prévenaient en sa faveur. La reconnaissance eut lieu sur-le-champ.

Le nouveau venu était Maurice Reugny, le fils aîné de Marie Chevin. En compagnie d'un ami, il passait dans la région, lorsqu'il avait eu l'idée de faire un long détour, pour connaître cette petite ville de Trivieux, pleine des souvenirs lointains de sa mère et de sa tante. Il hésitait à se présenter ainsi, chez ce parent inconnu, lorsque l'heureuse rencontre de M. Chevin avait simplifié les choses.

Maurice Reugny parut surpris et charmé à la vue de sa cousine. Il demeura longtemps dans le vieux salon, aux boiserics sombres. Sa voix nuancée, tantôt impérieuse, railleuse ou caressante, conta, d'une façon inimitable, tout ce qui pouvait intéresser M. Chevin et sa fille.

M. Chevin était ravi de recevoir, enfin, des nouvelles de Vienne, ravi de connaître son jeune parent, ravi de retrouver en lui la belle verve dauphinoise, si florissante jadis chez M^{lle} Henriette Chevin, à laquelle, d'ailleurs, Maurice ressemblait quelque peu.

Intéressée, Louise écoutait le jeune homme parler de sa mère, toujours languissante, à présent, depuis une grave maladie, de sa tante, restée jeune et alerte, de son frère et de ses sœurs : Marie-Thérèse, Augustin, Berthe. L'aînée, de peu sa cadette, c'est-à-dire ayant environ vingt-huit ans, Augustin, près de vingt-cinq, et Berthe, vingt passés.

Le visiteur parti, ces noms, les lieux décrits — tels du moins qu'elle se les représentait — flottèrent obstinément dans l'esprit de Louise.

Les relations étaient renouées. Il y eut des lettres échangées, des explications, des souvenirs évoqués...

Maurice Reugny revint une fois, deux fois, plusieurs fois. Louise soupçonna bien un peu que son cousin venait pour elle. Mais, si elle prévoyait

quelque chose dans l'avenir, c'était, lui semblait-il, vague encore et lointain.

Aussi, la semaine dernière, à la lecture de cette lettre, où M^{me} Reugny demandait sa main pour son fils, la jeune fille éprouva-t-elle une impression de stupeur.

M^{me} Reugny écrivait bien. Elle se montrait extrêmement affectueuse avec Louise, qu'elle désirait beaucoup connaître. Elle serait venue, elle-même, lui faire part des intentions de Maurice, sans sa triste santé qui ne lui permettait guère de s'exposer au froid brumeux d'un voyage en parille saison.

M. et M^{lle} Chevin étaient restés émus et perplexes. Maurice leur avait plu, à tous deux. Les renseignements complémentaires, donnés par un prêtre de Vienne, étaient parfaits... jeune homme bien pensant, intelligent, actif, en passe d'arriver à une très belle situation... enfin, de conduite irréprochable.

La conduite de Maurice avait été même plus qu'irréprochable. Ceci, on le savait par les premières confidences de M^{me} Reugny.

A la mort de son père, brusquement survenue, il y avait de cela bientôt neuf ans, le jeune homme s'était trouvé en face d'une situation de fortune tout à fait embrouillée et précaire. Au milieu de ses travaux et de ses études professionnelles, le jeune homme avait pris la direction des affaires familiales. A force de courage et d'habileté, il avait fini par rétablir l'équilibre.

Mais il avait, en même temps, assumé, en grande partie, la direction morale du foyer, et M^{me} Reugny avait, de la sagesse et de la volonté de son fils, l'opinion la plus haute. Elle s'appuyait sur lui, avec une faiblesse, pitoyable et touchante, de femme malade et brisée par la vie. Elle disait que, sans sa sœur Henriette et son fils Maurice, elle eût succombé sous son fardeau.

Tout ceci correspondait exactement avec l'idée qu'à première vue Louise s'était faite de son cousin.

Souvent, lors de ses discussions avec M. Chevin, au sujet de ces fréquentes maladresses qu'elle

devait réparer après lui, Louise, impatientée, se disait que, malgré toute la bonté et la délicatesse morale de son père, elle n'eût point voulu d'un mari lui ressemblant... que, si elle se mariait un jour, ce serait avec quelqu'un de viril et de fort, capable de lui assurer une vie paisible.

Maurice Reugny avait toutes les grandes lignes de son idéal. L'être d'action et de commandement, le meneur d'hommes, qu'elle sentait en lui, l'attirait. Et, parfois, durant ses heures solitaires et laborieuses, la pensée de Louise avait bercé vaguement un désir secret de plaire à son cousin.

Et voilà que, sans l'avoir cherché, car elle n'était nullement coquette, voilà qu'elle avait plu à Maurice !

Elle en ressentait des impressions de fierté, mais aussi de regret très vif. Elle avait bien et longuement réfléchi, durant ces quelques jours où s'était si brusquement précisée devant elle cette chose à peine pressentie.

Par sa situation, Maurice était attaché à Vienne. Il emmènerait Louise trop loin de son père. Non, elle ne pouvait accepter.

La jeune fille se représentait la tristesse et même la détresse de son père, seul dans cette maison dont elle était l'âme. Il n'avait plus qu'elle.

Et, décidément, la sympathie que lui inspirait son cousin ne pouvait, chez Louise, l'emporter sur l'amour de toute sa vie.

Elle n'était pas du tout romanesque, elle ne prodiguait pas à la légère ses sentiments affectueux. Il y avait en elle une sagesse réservée et prudente, un jugement très sûr que reconnaissaient tacitement ses compagnes.

On lui demandait volontiers conseil et, récemment encore, dans cette même pièce un peu solennelle, une jeune fille d'humeur inégale, tantôt triste, tantôt d'une gaieté un peu folle, avait pleuré devant Louise, en lui avouant, à travers ses larmes que...

L'avre romanesque Hélène ! Louise l'avait consolée, raisonnée. Mais elle s'étonnait toujours, en elle-même, qu'on pût se bouleverser ainsi pour

quelqu'un de mal connu et se trouver prête à lui sacrifier tous les êtres qui vous aiment depuis votre enfance.

L'amour!... Maintes fois, l'esprit méditatif de Louise s'était tourné vers ce problème, qui lui offrait toujours de troublantes énigmes. Souvent, comme les forts, elle avait pitié.

A sa place, hésitant entre l'amour filial et une sympathie de jeunesse, une autre jeune fille eût peut-être trouvé moyen de se briser le cœur... tandis que Louise n'éprouvait que de très raisonnables regrets.

L'ennui, c'était de rompre si vite ces relations familiales, nouvellement renouées et qui étaient douces à son père.

.

* *

M. Chevin rentrait.

Après quelques paroles insignifiantes, il s'approcha et embrassa sa fille, ce qui lui arrivait rarement, à cause du caractère peu démonstratif de celle-ci.

Cette caresse remua Louise; elle lui rappelait la crainte silencieuse que son père avait de la perdre.

Il s'assit en face d'elle, près de la cheminée et ils demeurèrent ainsi un long moment, silencieux, plongés dans leurs réflexions.

Après avoir envisagé son départ possible, Louise trouvait plus douce l'intimité des choses coutumières, dans l'assurance qu'elle se donnait de ne pas les quitter de si tôt... Se marierait-elle, d'ailleurs?... Peut-être que non!

Le crépuscule envahissait le salon tiède, noyant les contours des meubles, des objets... Seule, une grande photographie, sobrement encadrée d'or, se détachait, encore nettement, contre la tapisserie. Cette photographie représentait, l'un près de l'autre, un jeune homme et une jeune femme... Lui, beau de visage, avec des traits réguliers, de grands yeux inquiets et songeurs... Elle, avec une figure allongée, froide, sans beauté, un air imposant et sévère. Ces deux êtres, si visiblement dis-

parates, étaient les parents de Louise. Physiquement, elle ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre

M. Chevin était peu changé. Ses cheveux épais grisonnaient, mais sa taille demeurait droite et ses yeux sombres gardaient une expression de jeunesse, peut-être à cause de leur franchise et de leur douceur.

— Louise! dit-il, soudain, dans le silence.

La jeune fille, qui contemplait la clarté grise des fenêtres, se retourna. Malgré l'ombre grandissante, elle vit fort bien, dans le regard de son père, un éclat de larmes. Elle en demeura un peu saisie.

Raffermissant sa voix, M. Chevin commença :

— Eh bien! Louise... As-tu pensé à... As-tu décidé quelque chose? Il faut cependant répondre à Maurice!

La jeune fille réagissait d'instinct contre toute émotion. Elle dit assez haut, de sa voix claire au joli timbre :

— Oui, j'ai réfléchi... Je regrette... Mais, décidément ce sera non!

Le visage de M. Chevin exprima un bizarre mélange de déception et de soulagement.

— Oh! Louise!... Ce pauvre Maurice mérite mieux que cela!... Il est si bien, si sympathique... C'est le seul homme que, vraiment, j'aie désiré pour toi!... Et Marie, que dira-t-elle?

Louise eut un geste d'ennui, mais aussi de résolution.

— Oui, c'est désagréable. Tant pis! Vienne est trop loin de Trivieux!

Et, sur ces lèvres calmes qui, par une étrange, une excessive pudeur d'âme, retenaient les paroles affectueuses, ces mots voulaient dire :

— Père, je ne veux pas aller si loin de toi!

M. Chevin le comprenait bien ainsi. Il n'avait pas l'habitude de discuter les décisions de sa fille. Cette fois, pourtant, il insista.

— Louise, je n'écirai pas ce soir. Je te donne encore jusqu'à demain... Et je t'en prie, réfléchis. Tu pourrais regretter Maurice... Parmi les jeunes gens des environs, en vois-tu beaucoup qui le vaillent? Et, surtout, ne t'inquiète pas de moi...

N'appuie pas ta vie jeune sur la mienne, qui peut finir d'une année à l'autre... Je voudrais bien te voir mariée. Je serais tranquille... Oui, j'aimerais Maurice pour toi !

La jeune fille répliqua, avec une certaine vivacité :

— Non, père, je t'ai dit non !... Mais j'écrirai moi-même demain... Et tu verras que tout se passera bien et qu'« ils » ne nous garderont pas rancune... Maintenant, ne m'en parle plus... Et reprenons tranquillement notre petite vie !

Docile, M. Chevin se tut... Il semblait triste, mais cette promesse de Louise, de répondre elle-même aux Reugny, lui agréait visiblement. Sa fille le connaissait bien.

Derrière les vitres, le crépuscule était gris, épais, lourd... Une voiture passa à grand bruit. Puis, le silence parut plus profond, presque funèbre.

— Que de brume, ce soir ! soupira M. Chevin.

Oui, Louise devinait, autour de la petite ville, autour de leur maison, des lieues et des lieues désertes, emplies de silence et de brouillard, séparant Trivioux du reste du monde.

Un peu oppressée, la jeune fille se leva, fit de la lumière. Et, les persiennes bien closes, la pièce redevint accueillante et gaie. La douceur intime de ses vieux souvenirs entoura, de nouveau, ses habitants.

Que leur importait le reste du monde !

Le lendemain, dans l'activité, vite reprise, du réveil, Louise se souvint d'une réponse décisive qui n'était pas encore donnée. Elle fut fâchée de ce que l'irréremédiable ne se trouvât pas encore entre elle et cette chose possible.

— J'écrirai après déjeuner ! pensa-t-elle, avec un ennui profond. Puis, elle se mit à ses travaux ordinaires de jeune maîtresse de maison, soigneuse et laborieuse.

Louise faisait toujours ce qu'elle avait résolu de faire. Cependant, cette lettre difficile ne devait pas être écrite. Une catastrophe était sur la maison Chevin.

Le matin même, inquiète de ne pas voir descendre son père, Louise le trouva inanimé dans son lit.

Un médecin arriva en hâte. Il dut confirmer l'horrible crainte de la jeune fille, affolée. Ce décès foudroyant — auquel, dans la ville, on ne crut pas tout de suite, à cause de la bonne santé apparente de M. Chevin — était dû à l'un de ces mille petits accidents qui menacent cette chose fragile entre toutes : le cœur humain.

Il était mort, ce père jeune encore, qui, la veille au soir, s'était montré plus animé que de coutume, plus gai, et qui gardait un air trompeur de persistante jeunesse... Il était mort, seul, dans la nuit, mort sans secours, sans adieux à sa fille !... Ainsi furent séparés ces deux êtres qui avaient vécu l'un pour l'autre !

Le désespoir de Louise Chevin fut immense. En perdant son père, elle comprenait mieux qu'elle n'avait vraiment aimé que lui... Pauvre Louise ! Elle qui se croyait si nécessaire à cet homme faible et bon, elle découvrait, au moment où il lui manquait, que ce grand amour paternel, humble et confiant, lui était, en retour, aussi indispensable.

Son père n'avait pas même atteint la soixantaine ; il n'était jamais malade. Elle avait pu, raisonnablement, espérer le garder auprès d'elle, longtemps encore. C'était un effondrement.

Pour la première fois, M. Chevin s'en allait, sans emmener sa fille. Mais, maintenant et pour toujours, il n'avait plus besoin d'elle. C'était elle, au contraire, qui avait besoin de lui, un besoin farouche, désespéré, d'entendre encore sa voix, de revoir son regard vivant, si indiciblement bon et tendre... Et c'était fini !

... Louise reçut d'innombrables visites. Pâle, froide, sans larmes, raidie en son habitude de se dominer, elle serra une foule de mains, tendues vers elle dans le grand élan de pitié créé par cette mort soudaine.

Mais, au dernier moment, lorsqu'elle se trouva toute prête pour la cérémonie funèbre, des bras compatissants l'entourèrent. Elle entrevit une dame jeune encore, grande et élégante, qui était M^{lle} Henriette Chevin.

Alors, appuyée contre elle, Louise défaillit et pleura à sanglots, saisie par cette idée que son père avait bien désiré revoir ses amies d'enfance... et que la première réunion ne se produisait qu'autour de son cercueil.

M^{lle} Chevin n'était pas venue seule. Elle avait amené l'aînée de ses nièces et Maurice.

Louise ne revit son cousin que pour se dire qu'elle l'eût sacrifié cent fois à l'amour de son père et qu'il n'y aurait pas eu de sacrifice.

Cependant, lorsqu'ils furent tous de retour dans la maison mortuaire, elle fut touchée par l'attitude parfaite du jeune homme, qui se borna à lui faire comprendre la part qu'il prenait à son deuil, sans risquer la moindre allusion déplacée à des projets naturellement suspendus.

M^{lle} Chevin laissa à l'orpheline un souvenir sympathique. Et, plus tard, en revenant sur ces tristes heures, Louise se souvint vaguement que Marie-Thérèse Reugny, la grave et silencieuse sœur de Maurice, lui avait paru être d'une grande et rare beauté.

La jeune fille n'en fut pas moins soulagée par leur départ. Ils la laissaient en compagnie de M^{lle} Maire, une vieille et excellente voisine, pour qui Louise n'avait pas à s'imposer la moindre contrainte d'esprit.

Des amis compatissants lui avaient épargné de cruelles formalités. Mais elle dut recevoir le notaire, pour entendre une communication urgente. Épuisée et raidie, elle pensa que cette mortelle journée ne finirait pas.

... Elle finit pourtant. Et d'autres finirent après elle, amenant l'arrangement solitaire de la vie de Louise Chevin.

Le troisième mois de son deuil allait s'écouler. Parfois, dans la rue, des regards suivaient la mince silhouette noire, s'enfonçant dans le sombre vestibule. Louise était fière et réservée. Elle montrait un visage calme aux gens du dehors; et des jeunes filles dirent un jour :

— Elle a du courage, Louise Chevin. Moi, cela m'aurait brisée!... Il est vrai qu'elle a toujours été froide.

Louise vivait seule avec Eléonore, sa servante, mais travaillait parfois chez la bonne M^{lle} Maire, sortait un peu avec elle et ne voyait plus, que par hasard, ses anciennes compagnes.

Il lui avait fallu de longs jours pour accepter cette épreuve, si terrible et inattendue pour elle. Dans ses heures silencieuses, elle revivait l'histoire de son heureux passé... Et, comme il arrive aux cœurs les plus aimants, les plus délicats, elle s'exagérait les petites discussions de jadis; elle se reprochait d'avoir manqué de douceur et de patience... Elle se disait que, maintenant, elle se montrerait moins sévère, moins durement secourable... Elle se disait... Mais on ne recommence pas sa vie!

Ses parents de Vienne avaient continué à lui témoigner de loin leur affectueux souvenir. Pour l'arracher à l'obsession de ses regrets, M^{lle} Chevin, qui vivait seule, aurait voulu l'avoir auprès d'elle.

Louise avait refusé plusieurs fois, ne voulant pas quitter encore ces lieux, remplis de l'image de son père. Cependant, elle avait pris une grande décision, destinée à changer sa vie.

Ces derniers temps, une lettre de Vienne était venue, reparlant du projet de mariage. Comme rien, hélas! ne s'opposait plus à sa réalisation et se souvenant qu'il avait eu l'agrément de son père, Louise avait dit oui, tout en demandant l'accomplissement entier des six premiers mois de son deuil, qu'elle comptait passer à Trivieux.

Maurice Reugny, depuis peu arrivé au poste de directeur d'une importante usine, s'était souvenu

d'elle, fidèlement. Louise lui en était reconnaissante et lui gardait une sympathie très réelle, prête sans doute à se transformer en un sentiment plus profond.

La jeune fille avait conscience d'avoir très sagement agi. Il lui fallait songer à l'avenir et se construire un autre foyer, puisque la mort avait irrémédiablement détruit celui de son père. Elle mettrait, dans sa vie désorientée et sans but, les grands devoirs, les liens sacrés du mariage et de la maternité... Doux rêve pour elle qui n'avait plus personne !

... Un soir, ou plutôt une nuit, vers onze heures, Louise, qui, un peu souffrante, ne pouvait dormir, crut entendre en bas des bruits insolites... Oui, cela venait de la cuisine. Eléonore n'était donc pas couchée... Si c'était...

Un éclat de rire, étouffé par l'épaisseur du parquet, vint changer la direction des inquiétudes de la jeune fille.

Résolument, elle se leva, s'habilla et descendit. Dans la cuisine, en effet, des voix masculines, mêlées à des cliquetis de verres, alternaient avec la voix douceuse de la servante.

Mais Louise n'hésita point. Elle ouvrit la porte et vit tout, d'un coup d'œil : deux hommes de mine douteuse... et Eléonore... et des bouteilles sur la table.

Stupéfaits, les intrus regardaient cette mince jeune fille distinguée, qui leur parut toute pâle et imposante, dans sa robe noire.

— Que font ces gens, chez moi et à cette heure ?

— Des amis... Made... Mademoiselle ! balbutia la servante, la langue pâteuse.

En quelques mots brefs, cinglants comme des coups de fouet, Louise, irritée, fit place vide. Riant et se bousculant, les deux hommes partirent.

Derrière eux, la jeune fille poussa les verrous et, se retournant vers Eléonore abasourdie, l'avertit sèchement d'avoir à chercher une autre place, de façon que, dans huit jours, elle eût quitté la maison.

Puis, elle remonta chez elle. Alors, elle eut conscience du danger qu'elle avait couru, dans sa

colère indignée, au milieu de ces hommes à peu près ivres.

Elle eut peur et se sentit seule.

Le lendemain, de bonne heure, alors que Louise dormait depuis bien peu de temps, Eléonore frappa à sa porte. Elle venait prévenir Mademoiselle qu'elle quittait, ce jour même, une maîtresse si intolérante.

Louise se leva et, dédaignant même de discuter avec elle, régla immédiatement ses comptes... Malgré l'ennui de se trouver si brusquement dépourvue de bonne, elle éprouvait du soulagement à voir partir cette femme sournoise, hypocrite, à la bonne nature de laquelle M. Chevin avait cru aveuglément et qui prenait de pareilles licences dans la maison d'une jeune fille isolée.

Louise passa plusieurs jours, au milieu des tracasseries domestiques les plus divers. A la fin de la semaine suivante, elle n'avait pas encore de bonne et ce fut pendant une absence de la femme de ménage intérimaire que la jeune fille ouvrit sa porte à une dame en manteau sombre... qui était M^{lle} Henriette Chevin.

Louise se jeta dans les bras de sa parente. Elle éprouvait, à la revoir, une joie soudaine. Et son cœur se dilata, aux paroles affectueuses, aux regards caressants de la nouvelle venue, qui lui sembla plus sympathique que jamais. Dans le salon, bien fermé, elle lui conta ses récentes mésaventures, et M^{lle} Chevin dit, avec une nuance de triomphe :

— Cette fois, je vous enlève !

La jeune fille ne dit plus non. M^{lle} Chevin arrivait au moment opportun. Louise était lasse de sa vie solitaire ; sa santé s'altérait. Elle éprouvait un désir, plus que cela, un besoin de distraire sa pensée, de changer d'horizon, de ne plus voir ces choses parmi lesquelles son père avait vécu et parmi lesquelles il ne reviendrait plus jamais...

Sa jeunesse criait grâce. Elle n'en pouvait plus. Il lui fallait chercher, en dehors d'elle, une aide pour la réaction nécessaire. Elle était trop clairvoyante pour ne pas s'en rendre compte.

Le départ fut si rapidement effectué qu'elle

n'eut pas le loisir de s'appesantir beaucoup sur elle-même. Cette promptitude l'aida à se maintenir dans la même résolution, à se fortifier contre les regrets de la dernière heure.

Avec une activité merveilleuse, M^{lle} Henriette brusqua les derniers préparatifs. Elle avait promis de s'en retourner immédiatement. Elle consentit à passer une nuit sous le toit de sa cousine.

Le lendemain, au commencement de l'après-midi, la maison était vide. Les deux femmes étaient debout sur le seuil. Ce fut M^{lle} Henriette qui ferma la porte. La maison resterait close ainsi jusqu'à la Saint-Martin; et Louise aurait le temps de prendre les décisions nécessaires.

Le bruit de la clef, tournant trois fois dans la serrure, retentit funèbrement à l'oreille de Louise. Tout le passé, le cher passé était irrévocablement clos.

Des sanglots montèrent à la gorge de la jeune fille. Elle eut envie de se jeter sur le bras de sa cousine, de lui reprendre la clef, de rentrer chez elle, dans la maison de son père. Mais elle était énergique et raisonnable. Sans mot dire, elle suivit M^{lle} Chevin qui partait très vite et lui parlait de choses et d'autres, pour la distraire.

Louise avait fait seulement trois courtes visites d'adieu, et elle n'avait pas annoncé l'heure de son départ. M^{lle} Maire, son excellente voisine, qui, d'elle-même, s'était chargée d'aller, de temps en temps, aérer le logis désert, fut la dernière personne de son pays qu'elle aperçut, en ces instants.

... Puis, un train fila à toute vitesse, emportant Louise Chevin, loin de tout ce qu'elle avait aimé, vers ce qu'elle aimerait peut-être... vers une nouvelle patrie, une nouvelle famille, un nouveau foyer...

III

A Lyon-Perrache; les voyageuses durent descendre et changer de train.

Sous la voilette bordée de crêpe, un peu de rose remontait aux joues amincies de la jeune fille. Elle pensait à peine, se laissant distraire par le mouvement de la grande gare, le va-et-vient des gens pressés.

M^{lle} Henriette s'occupait d'elle, doucement, affectueusement. Pendant la première partie de son voyage, pour l'empêcher de regarder fuir les horizons connus, les vastes champs de Bresse tout reverdis par ce commencement de mai, elle avait parlé de sa sœur, de ses nièces, de ses neveux, avertis de l'événement par un télégramme.

Louise l'avait écoutée avec intérêt. Ceux-là n'allaient-ils pas entrer dans sa vie?

Après Lyon, la jeune fille se tourna vers la portière, contemplant les sites nouveaux qui, bientôt, se transformèrent, annoncèrent l'entrée dans l'Isère pittoresque et rocheuse.

Le Rhône coulant à pleins bords... Des collines tantôt boisées, tantôt dénudées, se dressant parfois en falaise, le long du fleuve capricieux... Un vieux bourg... des îlots... des ruines, des roches... la surprise d'un tunnel... Et le train, frémissant et trépidant, s'arrêta.

— Vienne! Vienne!

Étourdie, le cœur battant, Louise vit M^{lle} Henriette ouvrir la portière et tout en s'écriant : « Bonjour, nous voilà! » sauter légèrement sur le trottoir.

Une main d'homme se tendit vers la jeune fille; une voix prononça une respectueuse phrase de bienvenue.

Louise se trouva à terre, avec une joie confuse

de revoir, au milieu de tous ces visages inconnus, la figure presque familière de Maurice. L'air visiblement ému du jeune homme la toucha, la réjouit.

— Vos cousines, Marie-Thérèse et Berthe, qui sont bien heureuses...

Louise fut embrassée par des lèvres jeunes. Elle retrouva, sans amoindrissement, cette impression de beauté, extrêmement noble et pensive, qu'elle avait conservée de la fugitive apparition de Marie-Thérèse Reugny. Cette brune et svelte Viennoise, aux grands yeux noirs, au fier profil de vierge romaine, semblait jaillir, toute vive, d'un brumeux et lointain passé historique.

Sa sœur, la jeune Berthe, aux joues rondes, aux lèvres un peu épaisses, souvent allongées en une moue enfantine, était peu jolie. Son air d'extrême jeunesse était son plus grand charme.

Tandis que Maurice Reugny s'occupait des bagages de la voyageuse, Louise remarquait l'étrangeté de la gare, tassée contre les rochers. Et elle répondait de son mieux aux questions aimables de ses compagnes.

Sa cousine Marie-Thérèse s'étant éloignée de quelques pas pour dire adieu à deux dames qui partaient, elle la suivit des yeux et s'aperçut qu'elle était, en cela, imitée par tout un groupe de voyageurs. Elle en ressentit un vague amusement, dépourvu de jalousie.

La voix de Maurice, parlementant avec un commissionnaire, se fit entendre tout près. Puis, l'on se mit en marche, dans la clarté glorieuse de cette après-midi printanière.

Louise, intéressée, regardait tantôt l'aspect de cette ville inconnue, tantôt ces visages qui se tournaient vers elle, observateurs.

Bientôt, M^{lles} Reugny se rapprochèrent de leur tante et, sous les arbres du cours Romestang, tout parés de verdure nouvelle, Maurice et Louise marchèrent l'un près de l'autre.

Sans se départir d'une parfaite correction, le jeune homme trouva le moyen d'exprimer, en peu de mots, une infinité de choses... Qu'il s'était bien inquiété de la solitude de Louise... Qu'il était très

heureux de la voir à Vienne... Et qu'elle lui plaisait toujours, plus qu'aucune femme au monde... Mais tout cela, d'une façon si fine, si subtile, que Louise sourit.

Elle pensa, une fois de plus, que Maurice avait de l'esprit... et peut-être de l'amour pour elle — car elle n'ignorait pas qu'il y a une distance entre plaire et être aimé.

Elle jeta sur lui un regard profond, éprouvant, à la fois, un désir vague de n'être pas troublée dans son deuil et un âpre besoin d'être consolée.

Laisant en arrière la cathédrale entrevue, le petit groupe s'engagea dans des rues étroites, montantes, dont l'aspect et le nom moyenâgeux amusèrent la voyageuse.

— Voilà notre maison, petite Louise ! dit enfin M^{lle} Henriette, comme on longeait une rue à peine plus large, mais mieux construite et plus déserte que les autres.

La maison de M^{lle} Chevin était ancienne et peu vaste. Elle était suivie par une haute construction, aux allures de vieil hôtel, qui formait l'angle de la rue.

La famille Reugny habitait la moitié de cet immeuble, dont l'autre partie, réservée à la propriétaire, n'était hantée que par une vieille gardienne. La propriétaire en question, une jeune femme, riche, un peu excentrique, n'était pas venue à Vienne depuis de longues années.

Ce fut vers le deuxième seuil que l'on se dirigea, afin de voir au plus tôt M^{me} Reugny... Et Louise se trouva pressée entre les bras d'une femme mince et pâle, aux cheveux blancs, qui paraissait beaucoup plus âgée que M^{lle} Henriette, beaucoup plus qu'en réalité.

— La fille d'Henri ! s'écria une voix faible et douce, pleine d'une émotion réelle.

Ce nom, jeté ainsi, serra violemment le cœur de l'orpheline. Elle se raidit. M^{me} Reugny l'écarta un peu d'elle, afin de la mieux voir.

— A qui ressemble-t-elle, cette enfant ?... Dis, Henriette ?

— A son grand-père Chevin, peut-être !... Il était blond et pas très grand... ce qui ne l'empêchait

pas d'être très bien ! répondit M^{lle} Henriette, avec une gaîté destinée à faire diversion à la tristesse de ces premières minutes.

Pendant ce temps, Marie-Thérèse circulait sans bruit dans la pièce voisine, préparant une petite collation.

Tout en s'entretenant avec M^{me} Reugny, Louise regardait un peu autour d'elle. L'intérieur de cette maison répondait à son extérieur. Les belles lignes, les hauts plafonds gris, encore vaguement filetés d'or, parlaient d'une splendeur passée.

On avait tiré, de cet ancien cadre, un merveilleux parti. L'aspect élégant, et d'un goût très sûr, de cette salle et des autres pièces, entrevues au hasard d'une porte ouverte, tout témoignait d'un milieu distingué et de parfaite tenue.

Rendue pessimiste par ses longues heures noires, la jeune fille avait redouté, confusément, quelque désenchantement, quelque surprise désagréable. Elle devait s'avouer que, jusqu'à présent du moins, il n'y avait rien eu de cela.

De plus, elle subissait, malgré elle, le charme caressant de cette femme ployée et vieillie, qui allait devenir, un jour, sa belle-mère. Mais la prudence habituelle de Louise lui faisait réserver son jugement.

Avec tact et douceur, M^{me} Reugny lui parlait du père disparu... du passé, du présent, de l'avenir.

Pensif, Maurice regardait, tour à tour, sa mère et sa fiancée. Son visage trahissait une fierté toute masculine et il semblait dire :

— N'est-ce pas que j'ai bien choisi ?

M^{me} Reugny remarqua, incidemment :

— Il y a encore votre cousin Augustin que vous ne verrez que ce soir. Il est à son étude !

Louise se retourna vers son fiancé.

— A propos, que je vous remercie ! Je ne pensais pas vous trouver à mon arrivée. Je sais que vous êtes très occupé, monsieur le directeur !

— Très occupé ! affirma le jeune homme, souriant, avec cette malice taquine, alerte, quelque peu moqueuse, qu'elle lui connaissait déjà et qui n'avait point empêché Maurice Reugny d'être un

grave, soucieux et indispensable soutien de famille.

L'expansion imprévue, à la sourdine, de cette gaité dauphinoise amusait toujours Louise.

Marie-Thérèse ne ressemblait nullement à son frère. Elle se montra aujourd'hui, comme par la suite, aimable et douce, un peu silencieuse, ayant, parfois, au fond des yeux, quelque chose de lointain.

Pendant quelques instants, Louise se demanda pourquoi sa cousine ne s'était pas encore mariée. Mais, en pareil cas, on a toujours le choix entre plusieurs hypothèses. Louise, qui connaissait le monde, n'omit pas de songer à l'absence de dot de cette belle et grave jeune fille.

Bien des fois, plus tard, elle devait la suivre des yeux, jouir de cette beauté parfaite de marbre antique et, sans bien y penser, incarner, en Marie-Thérèse Reugny, toutes les belles figures féminines de l'histoire et de la tragédie.

Quant à Berthe, ce n'était certainement qu'une enfant, une drôle et parfois capricieuse enfant; le pli un peu boudoir de sa lèvre le disait. Les siens la traitaient comme telle, ce qui semblait la révolter beaucoup. A vrai dire, il y avait plus de distance entre ses vingt ans et les vingt-quatre ans de Louise, qu'entre les vingt-quatre ans de Louise et la trentaine de Maurice.

Tout naturellement, la nouvelle venue allait de pair avec les aînés. Elle s'en aperçut, dès la première minute.

... M^{lle} Henriette parla enfin d'emmener chez elle sa jeune cousine qui devait être un peu fatiguée. Discrètement, M^{lles} Reugny s'abstinrent de les suivre.

La maison qu'habitait M^{lle} Henriette était sa propriété. C'était pour complaire à sa jeune femme qu'au lendemain de leur mariage, M. Reugny avait loué la moitié de l'immeuble voisin.

Et, par une conséquence inattendue de ce fait, ç'avait été peut-être à cause de leur voisinage que M^{lle} Henriette ne s'était point mariée. Sa sœur avait eu des chagrins, de longues maladies. La jeune tante avait, pour ainsi dire, élevé ses neveux et nièces.

— Ce sont aussi mes enfants ! disait-elle, parfois.

Avec un sourire affectueux, elle introduisit sa future nièce dans un salon ancien, moins grand, moins beau que celui de la maison voisine, mais d'aspect éminemment familial et dont les vieux meubles étaient autant de respectables souvenirs.

— Vous voici chez vous, ma chère enfant ! Votre père est venu souvent ici même. Et nous avons joué dans tous ces coins !

De nouveau abattue et triste, mais s'efforçant de le cacher à sa parente, Louise regardait toutes choses.

Écoutant et répondant, car M^{lle} Henriette était de caractère expansif et chaleureux, elle s'approcha de la cheminée, examina les photographies qui s'y trouvaient.

Soudain, elle poussa une exclamation. C'était son père à vingt-cinq ans, avec ses beaux traits réguliers, sa chevelure épaisse et bouclée, ses yeux grands et pensifs... C'était lui, avec ce je ne sais quoi de grave et de pur, qui parlait d'une jeunesse exceptionnellement droite et studieuse... Elle frémit.

— Mon neveu Augustin ! dit M^{lle} Henriette derrière elle. N'est-ce pas qu'il ressemble à votre père?... Maurice a dû vous le dire.

Oui, sans doute, mais ce n'était pas resté présent à l'esprit de la jeune fille. Elle toussa pour s'éclaircir la voix.

— Ah ! c'est... Sotte que je suis de n'avoir pas remarqué ce qu'on peut voir de moderne dans le costume d'un homme!... Mais une telle ressemblance!... Oui, je m'y suis trompée !

A la fois bouleversée et déçue, elle regardait toujours la photographie, constatant certaines différences, oh ! très petites ! Les traits un peu plus grands, quelque chose de plus ferme dans les lignes ; tout cela noyé dans l'émotionnante ressemblance de l'ensemble.

Silencieusement, elle fit la comparaison. Elle se rappelait si nettement le jeune portrait de son père. Sans avoir l'air précisément joyeux, ce qui n'est guère le fait des timides, M. Chevin avait quelque chose d'ouvert et de franc. Ses lèvres, qui

ne souriaient pas, s'entr'ouvraient, cependant, comme pour aspirer l'air avec confiance.

Cet autre, qui lui ressemblait tant, avait une expression plus pensive, plus sévère. Il regardait fixement devant lui. Et, un instant après, sous l'examen obstiné de Louise, ces lèvres, résolument closes, prirent comme un pli douloureux.

La jeune fille s'éloigna et s'approcha de la fenêtre. Au même instant, M^{lle} Henriette, qui était allée dans la pièce voisine, l'appela. Et Louise, intéressée, comme toute femme, par l'aspect et la disposition d'une demeure, examina la salle à manger, aussi démodée que le salon et pourvue d'une table immense, d'air tout familial.

De là, M^{lle} Henriette l'emmena partout. La maison, en effet, n'était pas grande, et la famille Reugny n'eût pu s'y loger. Mais elle était trop grande pour une femme seule, et sa maîtresse se réjouissait hautement de pouvoir y accueillir la fille d'Henri Chevin.

Au premier, près de son appartement à elle, il y avait une belle chambre, ouvrant sur la rue paisible. Tout y avait été préparé pour Louise.

À côté, se trouvait une pièce très petite, prête à servir de cabinet de toilette.

Lui ayant prodigué toutes ces hospitalières indications, M^{lle} Henriette se retira, la laissant seule.

Louise, lasse et dépaysée, passa dans le cabinet voisin et, après quelques soins de toilette, s'approcha de la fenêtre, donnant, celle-ci, du côté des jardins.

Des jardins ! elle en pouvait voir deux. Le premier, celui de la maison Chevin, assez petit. L'autre — dont les Reugny avaient la jouissance — était séparé du premier par un mur qui n'arrêtait pas complètement la vue de Louise. Des parfums montaient à elle. Immobile, comme engourdie, elle demeura ainsi, de longs instants.

Un peu plus tard, elle visitait le jardin de M^{lle} Henriette. Celle-ci allait venir l'y rejoindre, car, ce soir, les voyageuses devaient dîner chez M^{me} Reugny et il y avait, paraît-il, une porte de communication entre les deux domaines.

Cette porte, Louise l'aperçut bientôt, ouverte et

laissant voir une petite allée, bordée de grands lilas.

La jeune fille n'osa franchir le seuil. Elle se recula un peu et, en attendant M^{lle} Henriette qui ne pouvait tarder, elle prit un siège et s'assit, tout près de la muraille.

... De l'autre côté, toute proche, une voix s'éleva soudain :

— Augustin, que fais-tu là, sur ce banc?... Pourquoi ne rentres-tu pas?... Notre cousine va venir, tout à l'heure... Grand sauvage, va!

Il fut répondu, assez bas mais distinctement :

— Tu as beau dire, Marie-Thérèse! C'est une étrangère au milieu de nous!

— Comment! Une étrangère, la fiancée de Maurice? protesta, doucement, la sœur aînée, d'un ton de remontrance.

L'autre voix répliqua encore, avec lassitude :

— Oui, la fiancée de Maurice, c'est-à-dire le commencement de la fin!

— Augustin!

Le timbre de Marie-Thérèse faiblit. Il y eut encore d'autres paroles échangées, mais il y eut aussi des pas qui s'éloignèrent et Louise ne comprit plus rien.

Alors le courage lui manqua. La tristesse des adieux de ce matin, contre laquelle elle s'était tant débattue, la vainquit. Elle versa des larmes, elle qui n'avait pas pleuré en s'agenouillant, avec sa cousine, sur la tombe de son père.

L'idée d'apporter un élément de gêne, au foyer ouvert devant elle, lui parut lourde. Elle savait trop bien qu'elle n'était encore ici qu'une étrangère. Sa pensée se tourna désespérément vers le cher disparu. La fatigue de ses nerfs la laissait désarmée contre des impressions morbides d'abandon et de regret.

— Tante, êtes-vous sûre qu'elle soit ici?

Avant que Louise eût eu le temps de faire un mouvement, Maurice Reugny s'arrêta devant elle. Une pitié chaude passa dans ses yeux clairs.

— Ma pauvre enfant, que faites-vous là, toute seule... quand on vous attend à la maison!

Sa voix bien timbrée, la douceur protectrice de

son attitude commencèrent lentement à reconforter Louise. Elle se leva, confuse d'avoir été surprise ainsi, elle si fière, si jalouse de ses intimes émotions.

Son cousin la prit par la main et l'emmena à travers le jardin voisin, où s'épanouissaient déjà quelques variétés de roses. Pour elle, il en cueillit une toute blanche et, brièvement, il lui fit les honneurs de ce domaine fleuri, agrandi par l'ombre montante et aussi par d'ingénieuses dispositions. De sorte qu'on croyait encore deviner une allée, derrière les grands feuillages qui ne voilaient que la muraille.

Il y avait, au fond du jardin, une pièce d'eau à peine plus grande qu'un baquet, mais c'était tout de même une pièce d'eau et l'on pouvait, à bon droit, s'en enorgueillir.

Il y avait encore un jardin, derrière le mur de droite, ainsi que le témoignait la cime dépassante d'un beau marronnier. Ce jardin était réservé à M^{me} Ancelier, la fantomatique propriétaire de la maison Reugny. Mais, seule, la vieille gardienne de la partie déserte de l'immeuble y traînait ses savates et l'entretenait de son mieux, dans l'attente d'un retour ou même d'une simple visite qui ne se produisait jamais.

M^{me} Reugny parut sur le seuil. Après quelques mots aimables, elle fit entrer les jeunes gens dans la salle à manger, où Marie-Thérèse et Berthe achevaient de dresser le couvert. Un jeune homme, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, s'avança pour saluer la nouvelle venue.

Louise vit, devant elle, l'original du portrait remarqué chez M^{lle} Chevin. Elle croisa un regard scrutateur, où frémissait de l'inquiétude, mêlée d'une certaine timidité.

— Ma cousine, je suis heureux...

Louise n'entendit guère la phrase, un peu balbutiée par cette même voix qui, dans le jardin, déplorait si clairement son arrivée parmi eux. Elle tendit la main, d'un air de froideur.

Mais, pendant la soirée qui fut courte, le jeune frère de Maurice sut rentrer en grâce, en montrant un visible désir d'être agréable à sa future belle-

sœur. Et Louise, touchée d'ailleurs par cette ressemblance avec son père, ne lui garda pas rancune de quelques mots malencontreux.

Puis, le jeune homme n'avait-il pas raison?... Louise se représenta l'effarouchement de M. Chevin, si quelqu'un s'était, jadis, introduit dans leur intimité bien close.

Louise arrivait ici, en étrangère, dans un cercle familial aussi intime, aussi clos. Il dépendait d'elle de cesser promptement d'être cette étrangère. Elle aurait, désormais, pour tâche de gagner l'affection de tous ceux-là.

Mais, pour se faire aimer, il faudrait aimer elle-même. Et, depuis ses grandes épreuves, Louise se sentait, trop souvent, de la glace sur le cœur.

IV

Le lendemain, à son réveil dans cette chambre inconnue, la jeune fille commença ses arrangements en suspendant à son chevet le portrait de son père. Elle disposa, dans la pièce, les objets à son usage et, rien qu'à la voir aller et venir, on eût deviné, dans ses allures, toute une calme résolution.

Deux semaines se passèrent, au bout desquelles il lui parut avoir quitté Trivieux depuis longtemps, car, toutes les périodes transitoires et provisoires de notre vie ont le privilège trompeur de sembler généralement longues.

On se montrait fort affectueux pour Louise. Les uns et les autres essayaient discrètement de la rattacher à la vie. Enfin, tous ces jours, elle avait été diversement occupée.

L'atmosphère très particulière de Vienne — l'antique Vienna — commençait à l'imprégner. Elle était trop pensive, trop intelligente, pour ne

pas se laisser prendre au charme des vieilles pierres, des vestiges qui vous racontent le passé de races différentes, les temps lointains.

Elle avait prié dans la belle et ancienne cathédrale de Saint-Maurice, où elle avait pu voir, exposées pour une fête, les naïves et curieuses tapisseries qui sont une très précieuse partie de son trésor.

Elle avait été saisie par la majesté du temple romain, le temple d'Auguste et de Livie, aux colonnes presque noires, autour desquelles roucoulaient des pigeons... C'était un soir et le sombre profil du monument se détachait contre un ciel de pourpre...

La jeune fille avait visité des rues sinueuses, d'archaïques maisons, les églises secondaires, dont l'une est maintenant un musée. Elle avait vu la petite pyramide dont l'imagination populaire a fait le tombeau de Ponce-Pilate. Il lui restait encore à voir beaucoup d'autres curiosités archéologiques, intéressantes même pour les profanes. Mais elle avait contemplé, du sommet de Pipet, l'admirable panorama de la vallée du Rhône... Et Vienne et Sainte-Colombe, assises chacune sur une rive du fleuve.

... Et partout, peut-être sans bien s'en rendre compte, Louise Chevin avait emporté avec elle un obscur sentiment d'inquiétude. Elle se demandait, confusément, de quel regard elle verrait toutes ces choses, plus tard, quand elles lui seraient devenues familières...

Suivant l'heure et le jour, ces promenades s'accomplissaient, tantôt avec M^{lle} Henriette et ses nièces, tantôt avec celles-ci et leurs frères.

Il y avait toujours, entre les jeunes gens, de ces regards qui cherchent, qui étudient... Mais, déjà — parce que, un soir, tante Henriette avait déclaré détester les cérémonies — on commençait, un peu timidement, à s'appeler par son prénom et à délaissier les cérémonieux : mon cousin et ma cousine.

Maurice Reugny était un agréable cicérone. Sa

courtoisie très fine, à la fois gaie et grave, plaisait à Louise.

Parfois, au hasard d'une rencontre, il y avait un échange de saluts... et des yeux intrigués examinaient cette jeune fille inconnue, en robe noire.

Mais, précisément à cause de son grand deuil, Louise ignorait, pour l'instant, les relations des Reugny. D'ailleurs, elle ne tenait point à ébruiter déjà un mariage dont la date n'était même pas fixée. On respectait sa volonté d'attendre encore un peu de temps — et cela d'autant mieux que Maurice, nouvellement promu directeur de l'usine Chaboux, une usine à réorganiser, était accablé de soucis.

Un dimanche, au cours d'une promenade, on visita sommairement cette usine, située sur les bords de la Gère. Et le jeune directeur montra à sa fiancée le pavillon que l'on reconstruisait, un peu plus loin, et qui devait être leur demeure.

En attendant l'heure de son grand changement d'existence, Louise vivait en paix, auprès de M^{lle} Henriette, dont elle s'attirait toute l'estime et l'affection par ses qualités sérieuses, son entente de toutes choses, son égale activité.

Le train des deux maisons était modeste. Une femme de ménage tous les matins, et c'était tout. M^{lles} Reugny devaient travailler beaucoup à l'ombre discrète de leur foyer et se mêler de travaux, dont l'humilité contrastait particulièrement avec l'élégance et la distinction de Marie-Thérèse.

Mais Louise apprit, par la suite, que c'était elle, et non la vive Berthe, qui s'en tirait le mieux, à la satisfaction de leur mère.

M^{me} Reugny eût pu, sans doute, améliorer cet état de choses. Mais c'eût été, probablement, pour peu de temps et, de cette façon, rien ne changerait dans sa maison, au mariage de ses fils.

... Durant l'après-midi, toutes ces dames se réunissaient dans l'un ou l'autre salon, ou parfois sous les lilas du jardin Reugny. Les aiguilles jetaient des éclairs, plus ou moins rapides, selon la causerie et la main de l'ouvrière.

Berthe, qui n'aimait guère les immobilités prolongées, se levait, quelquefois, pour faire un tour

dans le jardin, arrachant de ci, de là, quelque mauvaise herbe.

M^{lle} Henriette, avec son air toujours jeune, se plaisait souvent à rappeler quelque aventure lointaine de son passé. Elle contait d'une façon très expressive.

Sans s'en apercevoir, presque toujours, elle appelait sa sœur : ma pauvre Marie ! Et c'était bien d'une pitié tendre et protectrice qu'elle entourait la pâle, la délicate M^{me} Reugny.

Très calme, très patiente, Marie-Thérèse inclinait, sur son ouvrage, son fin profil. Et Louise, voyant que M^{me} Reugny effleurait parfois, d'un regard attristé, la tête brune de sa fille aînée, se demandait quels rêves ou quels regrets pouvaient bien hanter cette belle silencieuse...

Mais les véritables réunions étaient celles du soir. Les jeunes gens étaient là. Une animation contenue, mais réelle, passait sur tous les visages. Il y avait des discussions sérieuses ou piquantes, des histoires drôles, un attrait de jeunesse.

Maurice Reugny n'avait pas l'habitude d'apporter dans sa famille les soucis qui creusaient un pli vertical à son front volontaire. Le tour original de son esprit, sa souplesse gaie amusaient Louise, près de qui il se montrait invariablement courtois et respectueux, mais sans avoir l'air de « faire la cour ».

De cette réserve, elle lui savait un gré infini.

Elle était touchée aussi par sa sollicitude envers les siens. Sa mère le regardait, avec une confiance absolue et les autres s'appuyaient, évidemment, sur lui.

Qu'il dissimulât adroitement l'ouvrage de Marie-Thérèse, pour l'empêcher de s'abrutir, toute la soirée, sur un sempiternel feston, qu'il rudoyât son frère, en l'appelant, par exemple, l'ouvrier de la dernière heure, qu'il taquinât sans merci la peu endurente Berthe, avec la louable intention de lui former le caractère, toujours l'ouïe très fine de Louise entendait, dans sa voix sèche ou railleuse, la note, jamais éteinte, de la plus tendre affection.

Tous, ils s'aimaient bien et les deux maisons

contiguës ne formaient, en réalité, qu'un seul et même foyer, dirigé par M^{lle} Henriette et par Maurice.

Cette atmosphère, éminemment familiale, était douce à Louise, bien qu'elle pensât parfois à certain conte de son enfance, où un être, touché par un mauvais sort, regardait, à travers un mur de cristal, vivre les autres auxquels il ne pouvait se mêler. Mais ce mur symbolique, destiné certainement à disparaître tôt ou tard, n'empêchait point la jeune fille d'exercer ses rares facultés d'observation.

Cherchant parfois, sur le front creusé de M^{me} Reugny, la trace des chagrins passés, elle crut découvrir que la veuve chérissait, tout particulièrement, le plus jeune de ses fils. Elle avait une façon silencieuse de le regarder, de s'occuper de lui, qui dénotait une inlassable sollicitude. Naturellement, l'attention de Louise se porta sur l'objet de cette préférence supposée.

D'ailleurs, une douloureuse ressemblance qui, parfois, accentuée par une expression fugitive, la faisait tressaillir, attirait son regard. La ressemblance extérieure étant souvent le signe de l'autre, Louise croyait, et de plus en plus, découvrir, chez Augustin Reugny, l'ensemble moral de M. Chevin.

Car Augustin était fort dissemblable du frère qu'il quittait le moins possible. Il trahissait de la timidité, un penchant méditatif au silence et à la songerie, peut-être aussi à la mélancolie, bien qu'il se montrât parfois aussi gai que Maurice.

La jeune fille remarqua encore que le front soucieux de M^{me} Reugny se détendait, lorsque Augustin riait et se mêlait davantage à ce qui se passait autour de lui.

Le jeune homme avait, de M. Chevin, la bonté conciliante et douce, l'horreur des discussions... Il s'assombrissait visiblement quand, par hasard, son frère se montrait brusque et nerveux.

Sa froideur un peu sévère était vite démentie par l'ardeur pensive du regard. Mais lorsqu'il ne s'animait pas, ses yeux bruns, si pareils à ceux de M. Chevin, prenaient une expression étrange de lassitude douloureuse, de tristesse presque

morue, que les yeux de M. Chevin n'avaient point eue... Et alors, Louise sentait en lui quelque chose de différent, d'inconnu.

L'histoire de cette famille qui allait devenir tout à fait la sienne intéressait vivement la jeune fille. Cette histoire commençait à s'éclaircir pour elle, un peu par divination et beaucoup par les confidences de M^{lle} Henriette qui lui témoignait une profonde confiance.

Un jour, comme celle-ci avait accepté l'aide de Louise pour débarrasser une armoire de sa chambre, visitée par des rongeurs, elle lui montra un très curieux album de photographies, faites jadis par elle ou par des amis.

Louise vit là, pour la première fois, le père de son fiancé. Assis ou debout, au hasard des groupes, c'était un bel homme, aux traits agréables, à l'air fier.

— Oui, il était bien ! confirma M^{lle} Henriette, sèchement. C'est, hélas ! ce qui a tourné la tête à ma pauvre sœur !

Devant le regard involontairement surpris de Louise, elle haussa les épaules.

— Oh ! je ne veux pas dire qu'il fût un méchant garçon. Non !... Il était emporté, mais bon... Cela n'empêche que ma pauvre Marie n'ait pas été très heureuse... Sans compter qu'il l'a presque ruinée, comme vous le savez ! Mon pauvre père s'attendait bien à quelque chose comme cela, car il ne voyait pas ce mariage d'un très bon œil... Enfin !

Louise tournait les pages.

Elle vit M^{me} Reugny, jeune femme et charmante, ayant auprès d'elle des enfants, dont une ravissante et très reconnaissable petite Marie-Thérèse.

Louise s'amusa à voir son fiancé ignominieusement affublé d'une robe. Maurice, enfant, n'était pas joli, joli !... Par contre, son frère, avec ses grands yeux, ses cheveux bouclés et ses cols de dentelle, semblait un petit prince.

Puis, les héros de ces scènes familiales gran-

dirent et, progressivement, se transformèrent. M. Reugny ne reparut plus. M^{me} Reugny vieillissait et ses cheveux, visiblement, avaient blanchi. Si Berthe n'était encore qu'une grosse fillette, Maurice était déjà un homme; Marie-Thérèse, une radieuse jeune fille; et Augustin, un adolescent grand et mince, au visage amaigri, à l'air souffrant.

— Il était malade! dit M^{lle} Henriette, répondant à une remarque de sa compagne. Il est resté malade, pendant plusieurs années. L'auvre enfant, nous avons cru le perdre, alors!

— C'est donc pour cela que ma cousine semble l'aimer tout particulièrement?... Du moins, j'ai cru le remarquer...

Louise s'arrêta, un peu confuse.

M^{lle} Chevin la regarda sans surprise.

— Cela peut être! répondit-elle, avec un soupir.

Elle reprit :

— Il est tombé malade à seize ans, ce qui a beaucoup entravé ses études. Vous savez qu'il est chez M^e Vigier, le notaire... C'est un parent de mon beau-frère, il s'est toujours montré très bon pour nous; il a assuré à mon neveu une place privilégiée dans sa maison. Mais ce n'est pas la situation que nous avions rêvée pour Augustin... Ses maîtres le disaient si remarquablement doué... L'auvre enfant, cela a été un grand malheur!

M^{lle} Henriette laissa là ce sujet qui semblait toucher en elle une corde plus sensible, comme si, elle aussi, eût nourri, pour Augustin, une préférence secrète. Elle se plut à dire, à Louise, que Maurice avait été un intraitable enfant.

— Oh! il a été difficile à élever!... Un caractère terrible, entêté comme un mulet!... Mon beau-frère, point patient, comme je vous l'ai déjà dit, se mettait dans des colères! Mais cet enfant était de roc. C'était par la douceur qu'il fallait le prendre. Aussi, ma sœur réussissait-elle auprès de lui, mieux que M. Reugny... Qui nous eût dit, cependant, que ce garçon boudeur et malfaisant deviendrait un homme si sérieux, si intelligent et travailleur!

Dans ses confidences, M^{lle} Henriette effleura, une fois, la question du mariage de l'aînée de ses

nièces. Marie-Thérèse, cette belle Marie-Thérèse qui, Louise l'avait bien remarqué, faisait se retourner les gens, sur son passage, avait été presque fiancée.

Le jeune homme, un officier, depuis peu de temps à Vienne, était pourvu d'une certaine fortune et eût pu, sans imprudence, épouser une jeune fille absolument sans dot. Il semblait très épris de Marie-Thérèse; il avait fait les premières démarches, auprès des Reugny. Puis, il y avait eu des retards. Les parents de M. de Montcel ne voulaient pas de ce mariage. Leur lente et habile résistance sembla décourager l'officier.

Marie-Thérèse était fière. Elle ne voulait pas entrer dans une famille qui ne l'accepterait point de bon gré. Puis, elle se rendit peut-être compte que son amour à lui n'était pas assez profond, pas assez résolu à persévérer. M. de Montcel, charmant et distingué, n'était, hélas ! qu'un faible. Et un homme faible devient si facilement un homme lâche !... Voyant que les choses se prolongeaient par trop, Marie-Thérèse rompit... Et c'était là une mélancolique histoire.

— Et, maintenant, Marie-Thérèse se mariera-t-elle?... je ne sais. Elle a tourné beaucoup de têtes et cela se comprend... Je ne dis pas cela parce qu'elle est ma nièce ! Je n'en pourrais dire autant de Berthe. Mais on sait que Marie-Thérèse n'a pas de dot. Personne, à Vienne, n'ignore qu'à la mort de mon beau-frère, sa veuve et ses enfants se sont trouvés à la veille de la ruine totale... Ma nièce ne voudrait pas déchoir et les partis qu'elle a refusés n'étaient vraiment pas dignes d'elle et de nous... D'autres ont hésité, puis finalement reculé... On pense, peut-être, que Marie-Thérèse est trop princesse pour une fille pauvre.. On ne sait pas quelle précieuse femme elle ferait... Et, pourtant, je crois que ma sœur tiendrait beaucoup à la marier !... Elle, Marie-Thérèse, on ne sait jamais ce qu'elle pense !... En tout cas, moi, je pense qu'on peut vivre sans mari. C'est drôle ! Jeune fille, je n'ai guère eu le temps d'y songer.. Ma sœur, ses enfants, ses tracas, tout cela m'a bien occupée !

Et M^{lle} Henriette disait vrai.

C'était peut-être parce que sa sœur n'était pas mariée encore, que l'on ne parlait pas du mariage possible de la cadette. Berthe avait, cependant, vingt ans sonnés. Mais elle demeurait pour tous la petite sœur, un peu gâtée, dont la drôlerie et l'enfantine ignorance avaient dû reconforter sa mère, au temps de ses grandes épreuves et de son veuvage.

Malgré ce qu'en avait dit M^{lle} Henriette, M. Reugny n'avait pas rendu sa femme si malheureuse que cela, puisqu'elle était toujours sensible aux moindres rappels, aux moindres allusions à sa mémoire.

Louise s'en était aperçue. M^{lle} Chevin confirma d'un mot cette impression et la jeune fille se garda désormais de prononcer le nom de M. Reugny, afin d'épargner la sensibilité malade de sa veuve.

... Un jour, seule avec sa compagne de vie, Louise alla visiter le cimetière, étrangement étagé au flanc du mont Pipet et dominant la vallée de la Gère.

Les deux promeneuses s'agenouillèrent devant une grande tombe de famille, où le dernier membre déposé était inscrit :

François-Augustin-Maurice Reugny.

Mai touchait à sa fin. Il y avait, autour du cimetière, de grands espaces bleus. Le soleil dorait les pierres blanches et les cyprès obscurs. Le vent, qui vient de loin, par la vallée du Rhône, était tiède. L'été arrivait et sa lumière intense transfigurait les larges horizons, que Louise, en temps ordinaire, admirait sans se lasser.

Mais, aujourd'hui, une sensation infiniment douloureuse serrait le cœur de la jeune fille. Elle pensait à l'autre tombe, là-bas, dans le petit cimetière bressan, qu'entourait, non un splendide décor mouvementé comme celui-ci, mais le charme mélancolique d'une plate campagne.

Le souvenir de cette tombe délaissée empêchait Louise de prier pour les Reugny qui dormaient là, ces morts inconnus, qui lui étaient indifférents et dont elle allait, cependant, devenir la fille.

Il lui fallut un grand effort pour s'unir à la

prière silencieuse de sa compagne. Ce faisant, elle lut, machinalement, les dates et les noms.

— Comment mon cousin est-il mort ? murmura-t-elle, en désignant les dernières lignes gravées.

M^{lle} Henriette se levait, en secouant un peu sa robe.

— Oh ! une nuit, subitement !

Et elle ajouta, avec ce mélange de sévérité et de pitié qu'elle témoignait toujours à la mémoire de son beau-frère :

— Pauvre François ! qu'il repose en paix ! On a assez souffert à cause de lui... Et maintenant, redescendons dans le monde des vivants !

Sur ce dernier mot plus allègre, les deux promeneuses redescendirent par d'étroites ruelles pierreuses, bordées d'abord de vieux murs, puis de non moins vieilles maisons.

V

On veillait, ce soir-là, chez M^{me} Reugny, dans la grande salle à manger tiède, où l'on se sentait si bien chez soi et loin du mouvement de la rue, car cette pièce ouvrait sur le jardin.

Le vent soufflait avec force ; on l'entendait gémir, la veillée étant plus silencieuse que de coutume.

Armé d'un crayon, Maurice feuilletait lentement et attentivement un catalogue industriel, qu'il annotait au passage. A l'autre extrémité de la table, son frère écrivait, abrité derrière une boîte grise où était imprimé le mot : correspondance. Mais le regard de Louise, passant par-dessus l'obstacle, avait malignement constaté que la plume courait sur un papier dont le format n'avait pu sortir de la boîte grise. La jeune fille savait, par M^{lle} Chevin, que le jeune Reugny, à ses heures de loisir, faisait un peu de journalisme. Avec sur-

prise, elle avait découvert, ici, le vrai nom caché sous un pseudonyme déjà connu, car Augustin écrivait dans deux des grands journaux de Lyon, si répandus dans le Sud-Est de la France. Mais, même en famille, il n'aimait pas qu'on lui parlât de ceci. Ce soir, dans son coin, il achevait, sans doute, de recopier quelque article pressé. Et personne n'avait l'air d'y prendre garde.

— N'a-t-on pas sonné? dit, soudain, Marie-Thérèse, en laissant tomber son écheveau de soie mauve.

Toutes ces dames se regardèrent, secouant la tête. Elles n'avaient rien entendu. C'était le vent.

— Nous n'avons pas besoin de visites! soupira M^{me} Reugny.

Sa fille cadette répliqua, en se renversant sur son siège :

— Vous peut-être, maman, parce que... Vous a-t-on dit, Louise, quelle visite inattendue maman a reçue, cette après-midi, pendant que nous n'y étions pas?

— Non! fit Louise, d'un ton tranquille, point dénué, toutefois, d'un certain intérêt.

Quoiqu'elle se tint à l'écart des relations de ses parents, elle était bien forcée de rencontrer, quelquefois, les plus intimes, par exemple le docteur Monnet et sa femme. Le docteur avait été jadis l'ami de M. Reugny. Sa bonhomie, un peu brusque, plaisait à Louise, plus que l'amabilité maniérée de sa femme, excellente personne, cependant.

Mais, ce soir, il ne s'agissait pas des Monnet.

Contente d'intriguer sa cousine, Berthe avait aussi trop envie de parler, pour la laisser plus longtemps dans l'ignorance.

— Eh bien! C'est M^{me} Ancelien, notre propriétaire. Elle est arrivée, ce matin, de bonne heure, à l'improviste.

— ... Au grand émoi de la mère Veillaud, qui finissait par se croire seule dame et maîtresse au logis! ajouta le jeune Reugny, en relevant la tête.

— Toi, fais ta... correspondance! lui jeta son frère, d'un ton railleur.

Augustin rougit légèrement et rit un peu.

— J'ai fini ! dit-il, en lançant un coup d'œil contrarié du côté de sa cousine. Et, très vite, sans bruit, il se mit en devoir de faire disparaître la correspondance incriminée.

Louise avait souri.

— Qui est-ce, au juste, cette M^{me} Ancelier ? demanda-t-elle, pour faire diversion.

Ce fut M^{lle} Henriette qui répondit :

— Mon Dieu ! ma chère Louise, nous ne l'avons pas très intimement connue. Sa mère était morte. Après sa sortie de pension, Edith est restée un an ou deux avec son père... Puis, elle s'est mariée... et, comme son père est mort peu après son départ, elle n'est jamais revenue ici, quoique nous ayons eu, indirectement, de ses nouvelles.

— Elle a eu une vie plutôt mouvementée, intercala sa sœur.

— Oui, mouvementée, on peut le dire. Elle n'a pu s'entendre avec son premier mari... Divorce !... Puis, un peu plus tard, deuxième mariage... Et à la suite, nouveau divorce !... Chose étrange, M^{me} Ancelier est vraiment veuve et libre, à présent, puisque son véritable mari, le premier, a fini par mourir.

— Du chagrin de l'avoir perdue, soupira Maurice, drôlement.

— Ancelier est son nom à elle... Elle a... oui, elle doit avoir atteint la trentaine.

— Et même avec quelques années en plus, chère tante ! Autrefois, du moins, cette belle dame était plus âgée que moi ! dit encore l'impitoyable Maurice.

— Autrefois, oui... mais aujourd'hui !

Tout le monde riait. Les lèvres sérieuses de Louise se détendirent malgré elle. Maurice comptait, ostensiblement, sur ses doigts.

— Ma foi !... Je veux bien lui accorder le bénéfice du doute et croire qu'elle n'a que trente-cinq ans. Mais j'ai bien peur qu'il n'y ait, avec cela, la bonne mesure !

— Maurice, tu exagères ! Tu ne l'as jamais épargnée, cette pauvre Edith Ancelier !

On s'amusait ainsi, le plus gaîment du monde,

quand Berthe s'écria que, décidément, on avait sonné.

— Qui peut venir, à cette heure? soupira la maîtresse de maison, pendant que Maurice se levait, pour aller voir.

On entendit bientôt la voix du jeune homme, alternant avec une claire voix féminine.

— Mais c'est elle... c'est M^{me} Ancelier! s'écria M^{me} Reugny, stupéfaite. A son tour, elle se leva et disparut.

Ceux qui étaient restés purent deviner que la visiteuse insistait pour être introduite au milieu du cercle familial. Et M^{me} Reugny rouvrit la porte, en disant, avec une parfaite simplicité :

— Alors, veuillez entrer, Madame!

Louise, attentive, vit paraître une jeune femme, svelte, élégante, habillée d'un costume sombre, fort sobre, mais d'une ligne savante, impeccable. Sous le chapeau noir, orné d'une fine aigrette, apparaissait un visage aux traits fins, encadrés de cheveux légers, d'un blond pâle et doux.

De très grands yeux, d'un gris verdâtre, firent rapidement le tour de l'assemblée. Ils s'arrêtèrent, un instant, sur Louise.

— Je suis peut-être bien indiscrete... Mais, chère Madame, je désirais vous trouver tous réunis... Et, faut-il l'avouer, j'avais presque peur, ce soir, dans mon vaste appartement.

La distinction de la visiteuse séduisit Louise. M^{me} Ancelier lui eût semblé même attirante, sans l'ombre jetée sur elle par un passé douteux. On ne lui eût pas donné l'âge qu'à tort ou à raison lui attribuait le malin Maurice. Il y avait, dans sa grâce, une légère nuance d'étrangeté. On eût dit une de ces énigmatiques figures de femmes profilées en tête des revues modernes.

Parlant doucement, avec des gestes lents, un charmant sourire, M^{me} Ancelier refit connaissance avec la famille Reugny.

Elle se montra gracieuse et délérente, envers M^{me} Chevin... Elle ne pouvait manquer de reconnaître Marie-Thérèse; elle lui rappela qu'un peintre viennois, mort aujourd'hui, l'avait surnommée : la divine Augusta... Elle fit, à Berthe

qu'elle avait laissée enfant, un joli petit compliment de femme aimable, compliment accueilli, d'ailleurs, de l'air le plus incrédule. Elle regarda Augustin, avec une sorte de curiosité dont Louise se demanda la cause... Elle traita Maurice en vieil ennemi, disant que, jadis, semblait exister entre eux une antipathie particulière.

Pour sa part, le jeune homme protesta, d'un ton fort poli. M^{me} Ancelier sourit, avec une indulgence moqueuse et, arrangeant distraitement ses cheveux blonds, riposta :

— Alors, monsieur Maurice, c'est que j'ai meilleure mémoire que vous... Pour ne citer qu'un fait entre vingt, je me souviens fort bien de la surprise que j'éprouvai, un jour, en retrouvant dans notre jardin, au pied du mur, certain grand chapeau à rubans noirs, que j'étais sûre d'avoir oublié dans votre jardin à vous !

— Oh ! Madame... Et vous m'avez soupçonné ? protesta encore Maurice, très sérieux, avec même une pointe d'indignation... tandis qu'autour de lui on riait et que Louise se représentait fort bien Maurice tout jeune homme, ramassant le chapeau oublié et, par un de ces gestes inattendus et prompts dont il avait le secret, le lançant par-dessus le mur. Ce qui est, certainement, une façon un peu cavalière de restituer quelque chose.

En deux mots, M^{me} Reugny avait présenté Louise. M^{me} Ancelier s'inclina, avec un sourire. Elle jeta, sur les deux frères, un regard amusé et interrogateur.

— Etes-vous à Vienne pour quelque temps, Madame ? questionna M^{lle} Henriette, plutôt froide.

La jeune femme soupira. Ses grands yeux clairs s'assombrirent. Et Louise, toujours observatrice, lut en elle un profond ennui de vivre, tandis qu'elle répondait :

— En vérité, Mademoiselle, je n'en sais rien... Je ne fais pas beaucoup de projets à l'avance, parce que je suis terriblement inconstante... (Ici, Maurice et Louise échangèrent un coup d'œil divert.)... Alors, je vis selon ma fantaisie...

Légalement, avec une incomparable aisance de langage, elle parla un peu de tout. Du grand do-

maine en Seine-et-Oise, où elle résidait d'ordinaire... des villes d'eaux qu'elle fréquentait, tous les ans... de Paris où elle séjournait assez souvent... de ses voyages. Elle avait visité l'Allemagne, l'Italie et la Suisse.

— Oh ! la Suisse, il y a déjà un certain temps !... C'était pendant ma première année de mariage... Et, chose singulière, un jour, à Montreux, j'ai bien cru apercevoir, dans la foule, M^{lle} Chevin et l'un de ces Messieurs.

— Cela se pourrait ! répondit M^{lle} Henriette. En effet, à l'époque dont vous me parlez, j'ai fait un séjour en Suisse, avec mon neveu Augustin qui était fort souffrant... ce qui fait que l'un et l'autre n'avons guère conservé d'alors de très agréables souvenirs.

— Est-il possible, Monsieur, que la Suisse ne vous ait rien dit ? s'écria M^{me} Ancelier, se retournant vers Augustin, avec une animation piquante.

Distrain ou intimidé, le jeune homme eut un pâle sourire et répondit à peine.

Sa belle interlocutrice le regardait. Et, soudain, Louise crut lire, en son regard, quelque chose comme une pitié. Mais, déjà, cette expression fugitive disparaissait de la changeante physionomie de M^{me} Ancelier. La jeune femme se remit à causer, ce qu'elle faisait avec beaucoup d'esprit et de charme, il fallait le reconnaître. Parfois, seulement, ses yeux alanguis s'enflammaient d'une brusque et déconcertante ardeur. Parfois aussi et comme involontairement, il y avait, dans sa voix, des notes d'une sourde mélancolie.

Enfin, après s'être de nouveau excusée de sa fantaisie de ce soir, la troublante visiteuse se leva. Maurice et Augustin sortirent avec elle, pour l'accompagner jusqu'à sa porte, de l'autre côté de la maison, à l'angle de l'autre rue.

Lorsque les jeunes gens revinrent, on les accueillit par des rires étouffés.

— Dis, Maurice... et le chapeau?... C'était bien toi ? s'écria tante Henriette, qui aimait toujours la gaité.

Maurice écarta les bras, comiquement.

— En toute vérité, je ne m'en souviens pas.

Mais, hélas ! j'en étais parfaitement capable. Puis, elle m'horripilait, M^{lle} Edith, avec toutes ses mines... Comment la trouvez-vous, Louise, voyons ?

M^{me} Ancelier avait produit, sur la jeune fille, une impression très complexe. Malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher de la trouver séduisante et même intelligente. Et si elle n'avait pas su son histoire !

M^{me} Reugny sourit et Maurice répondit, légèrement :

— Oh ! je vous l'accorde... Très charmante, très intelligente et très... toquée... Oui, ma chère Louise, c'est mon opinion sur elle !

— Elle a été mal élevée par son père qui ne pouvait guère lui donner l'exemple de toutes les vertus ! dit M^{me} Reugny, à demi-voix.

— A-t-elle de la chance d'être riche ? soupira Berthe, en se mettant à tirer l'aiguille aussi vite que si elle avait eu à lui demander son pain du lendemain.

— Ce doit être son plus grand mérite ! jeta le jeune directeur, qui, décidément, ne prisait guère Edith Ancelier. La vieille antipathie, rappelée par elle, avait laissé des racines profondes.

— Et l'on dira que les hommes sont plus charitables que les femmes ! dit Louise à son fiancé.

Le jeune homme leva les yeux, la regarda avec une douceur pensive et, comme elle attendait une piquante riposte, il dit seulement, faisant allusion à la signification de son nom :

— Louise... lis !

Il avait parlé tout bas. Il n'y eut que son frère, tout voisin, à l'entendre et qui, lui aussi, leva les yeux. Louise, un peu saisie, comprit la silencieuse comparaison faite par Maurice Reugny et l'hommage de sa pensée. Elle rougit malgré elle.

Louise, lis ! Et c'était bien un lis très blanc, un peu rigide, un peu fier peut-être de sa blancheur.

Pendant ce temps, M^{me} Reugny disait à sa sœur, d'un ton significatif :

— J'espère bien qu'elle ne restera pas longtemps ici. Nous serions obligées de la voir quelquefois, ce qui serait fort déplaisant !

Louise sentait que cette apparition étrangère

avait troublé la douceur de leur veillée et que chacun avait hâte de retrouver la quiétude habituelle. On se mit à parler de choses et d'autres. Incidemment, Louise, moqueuse, rappela les anciennes rivalités des Dauphinois avec les habitants des bords du plateau de Bresse. Elle cita l'inscription latine, demeurée au fronton d'une porte de la vieille et curieuse petite cité de Pérourges, laquelle inscription avertit la postérité que ces coquins de Dauphinois, venus pour piller la ville, ne purent y pénétrer et durent se contenter d'emporter les portes et leurs gonds.

Maurice Reugny fit doucement observer à la jeune fille que les armes n'étaient pas égales. Et qu'à l'injurieuse épithète de « Coquinati ! Delphinati », ainsi qu'à la vieille invocation : « De la peste et des Dauphinois, délivrez-nous, Seigneur ! » il était trop courtois et respectueux pour répondre par le vieil adage peu flatteur, dont la verve malicieuse de ses ennemis gratifia, jadis, le calme habitant de la Bresse.

Sur cette gaîté reposante, on se sépara. Et la voix de Marie-Thérèse remarqua alors que la visite de M^{me} Ancelier semblait déjà lointaine.

Mais non oubliée, pourtant. Ce soir, Louise, étant entrée dans le cabinet attenant à sa chambre, s'accouda à la fenêtre. L'air était doux, la nuit sombre. Il y avait peu d'étoiles.

La jeune fille distingua une vague lueur dans les feuillages voisins et, en se penchant, elle vit que la lueur glissait des persiennes, si longtemps obscures, de M^{me} Ancelier. Les rameaux du grand marronnier en prenaient une apparence féérique et, dans l'irréalité obscure de cette nuit, déroutaient le regard de Louise.

Elle pensa, malgré elle, à cette jeune femme qui était là, dans cet appartement tout proche. Ce voisinage lui causait une sorte de malaise.

— Heureusement, se dit-elle, que M^{me} Ancelier ne passera guère ici que quelques jours !

Dans le gris sombre de ses rêves, les grands yeux clairs, le sourire doux, les gestes enveloppants la poursuivirent confusément, durant toute la nuit.

VI

Bien qu'elle ne fût pas revenue se mêler à la veillée de famille, l'énigmatique personne qui hantait, depuis peu, les grandes pièces désertes, ne laissa pas de troubler sourdement, et malgré eux, la vie de ses voisins.

Les jours suivants, les jeunes filles la croisèrent dans la rue. Et c'était une élégante passante, dont la toilette frisait l'excentricité, ce qui lui seyait fort bien et faisait se soulever, sur son passage, les rideaux de toutes les fenêtres.

Le soir venu, on entendait les sons un peu étouffés d'un piano, résonnant sous des doigts d'une délicatesse prestigieuse. Une fois même, une voix s'éleva, exercée et vibrante... Les Reugny, assis dans la quiétude fleurie de leur jardin, se turent pour l'écouter.

Il n'était pas jusqu'au personnel réduit, amené par la voyageuse, qui ne causât, lui aussi, quelque sensation dans le quartier. La femme de ménage de M^{lle} Henriette se plaignit amèrement d'avoir été molestée, chez un fournisseur, par l'orgueilleuse cuisinière de M^{me} Ancelier. Et il y eut une dame, curieuse et mal informée, qui, en une méprise mémorable, faite pour lui causer une grande confusion, prit la femme de chambre pour la maîtresse.

Louise Chevin, ayant vu deux fois M^{me} Ancelier, la reconnut aussitôt dans une visiteuse solitaire, qui, une après-midi, se glissait silencieusement à travers les trois nefs de Saint-Maurice. Elle semblait examiner les vitraux, les sculptures, les piliers, les effets de lumière. Il y avait, dans son attitude, du désœuvrement et un intérêt d'artiste, mais rien de plus.

Louise tressaillit, en la voyant entrer dans le

chœur, et, très droite, très froide, regarder l'autel... Se reculant de quelques pas, M^{me} Ancelier parut contempler le tombeau des deux archevêques, le superbe groupe de marbre échappé au marteau de la Révolution et qui dresse, dans la clarté du sanctuaire, les têtes si expressives d'Armand de Montmorin et d'Henry Oswald de la Tour d'Auvergne.

Mais la sacrilège désinvolture de la visiteuse incroyante avait fait descendre un froid subit dans l'âme de la jeune fille agenouillée. Elle pensait que, de longues années auparavant, Edith Ancelier était venue ici, charmante petite mariée, demander la bénédiction du Dieu qu'elle niait maintenant et dont elle avait enfreint les lois... Ces souvenirs lui revenaient-ils?... Et, de ce qu'elle avait arrangé sa vie à sa guise, en avait-elle été plus heureuse?...

La jeune fille baissa la tête entre ses mains. Le pas léger de M^{me} Ancelier retentit tout près d'elle et s'éloigna définitivement. Louise, soulagée, se hâta d'achever son chapelet.

Elle aimait la cathédrale et la splendeur de ses offices. Mais elle aimait aussi, infiniment, la paix de ses heures désertes. Quelquefois, lorsqu'elle sortait au milieu de la journée, elle allait jusqu'à Saint-Maurice.

Pendant que le soleil d'après-midi resplendissait derrière les vitraux de la nef et faisait couler de l'or en poussière dans l'ombre des voûtes gothiques, elle songeait qu'un jour allait venir, où elle entrerait là en robe de noces. Oui, elle, Louise Chevin.

Car il était à peu près décidé qu'elle se marierait à Vienne. Pourquoi retournerait-elle à Trivieux, dans la vieille petite église où elle ne pourrait pas, hélas, entrer au bras de son père?... Là-bas, elle n'avait plus personne, et M^{lle} Chevin était ici, pour tenir, auprès d'elle, un rôle tout maternel.

Louise comprenait la gravité de l'acte qu'elle accomplirait bientôt. Elle savait qu'elle allait engager sa vie et elle ne pouvait marcher au mariage, le cœur léger, comme tant de jeunes filles.

Cependant, elle n'avait aucun regret, oh ! non.

Au fond d'elle-même, il y avait bien la douceur d'accomplir le dernier vœu de son père. Mais aussi, elle plaçait Maurice de plus en plus haut dans son estime. Elle avait déjà pour les siens une réelle affection. Le charme, bienveillant et très doux, de leur intimité, l'avait pénétrée.

A la grand'messe du dimanche, lorsqu'elle se trouvait à genoux auprès d'eux, elle commençait à ressentir l'impression réconfortante d'une famille retrouvée. Et son grand deuil d'orpheline lui semblait, parfois, un peu moins lourd.

Il n'y aurait pas, entre elle et son mari, cette séparation d'âmes, ces divergences primordiales qu'entraînent la foi d'un côté et l'indifférence de l'autre, quand ce n'est pas l'hostilité.

Parce qu'il a plus de respect humain, plus d'orgueil, plus de matérialité, l'homme est généralement moins religieux que la femme. Il se laisse facilement emporter par la fièvre active et l'ambition de la vie... tandis que, pensive à son foyer, encore entravée par les mœurs, et ayant, ordinairement, un plus grand lot de souffrances, la femme se tourne vers l'au-delà pour soutenir mieux le fardeau des jours.

Mais les frères Reugny remplissaient exactement leurs devoirs religieux, en catholiques convaincus et, non seulement, pour suivre une convenable tradition de famille.

— On croit ou l'on ne croit pas ! dit calmement Maurice, un soir que la question religieuse était effleurée.

Et Louise, ayant rencontré beaucoup d'hommes hésitants et honteux, admira secrètement l'attitude de son fiancé.

* *

Un jour — c'était l'anniversaire de la mort de M. Reugny — Louise assista, avec ses parents, à une messe matinale sans apparat, dans l'ombre religieuse de cette cathédrale Saint-Maurice, qu'elle aimait et qui, décidément, jouait un rôle dans sa vie.

La lumière nuancée des vitraux teintait douce-

ment les dalles. L'heure était infiniment douce et recueillie. C'était celle des communions et des prières ferventes.

Mais les ornements noirs du prêtre, l'intention de la messe, tout devait vivement rappeler, à la jeune fille, une cruelle cérémonie, si proche encore.

Pendant toute la durée de cet office, elle ne cessa de pleurer. Elle essaya bien de balbutier quelques prières, mais ses larmes pressées, causées par le passage récent de la mort, tombèrent, comme une aumône indirecte sur la mémoire d'un homme disparu depuis près de dix ans.

Les Reugny, recueillis et tristes, lui jetèrent des regards de compassion. Comme on sortait par une porte latérale, Maurice prit la main de sa fiancée et la serra silencieusement.

Le temps était morne et gris, avec une pluie lente.

Il y eut un instant d'arrêt. M^{me} Reugny se plaignit d'être fort souffrante et prit le bras de son jeune fils, qui, lui, ne se plaignait pas, quoiqu'il eût, depuis quelques jours, un visage singulièrement défait.

Avec douceur, il s'occupa de sa mère et tous deux partirent en avant, dans le clapotement de la pluie.

Toute la famille se trouva réunie au déjeuner. Louise, qui avait les yeux gonflés et mal à la tête, ne mangea rien. M^{lle} Henriette et Maurice, ses deux voisins, la grondèrent affectueusement... On la croyait si raisonnable, et voilà !

La jeune fille répondit, tout à coup, d'une voix altérée :

— Que voulez-vous?... On ne pleure pas seulement de regret, mais... il semble toujours qu'on aurait pu mieux agir envers ses morts, les rendre plus heureux... et il est trop tard. Alors, toutes les preuves de bonté, d'amour, qui vous furent données, vous reviennent et vous percent le cœur !

A cet instant, Augustin, qui était assis en face d'elle, regarda sa cousine. La jeune fille surprit, dans ses yeux sombres, une expression de saisissante douleur, qu'elle n'avait vue que deux ou

trois fois, dans les yeux de son père... quelque chose qui criait grâce.

Et, sans que le jeune homme eût eu un geste ou un mot, elle le sentit atteint, blessé, avec une intensité qui ne pouvait que la surprendre. A quoi pensait-il donc ?

Mais la tristesse de cet entretien parut déplaire à Maurice. Evidemment, il voulait distraire sa fiancée de son chagrin. Il se mit à parler de choses et d'autres; ses sœurs et sa tante s'ingénierent à lui donner la réplique, tout en évitant une gaîté qui aurait été malséante, en ce jour d'anniversaire.

De grosses gouttes de pluie tombaient le long des vitres. Et, dans le fond du jardin, aux fleurs mélancoliquement courbées, les gargouilles du grand mur aveugle, qui bornait la vue, crachaient dans un ricanement.

VII

Les Reugny avaient la toute familiale coutume de se promener ensemble, le dimanche. Cette promenade était assez longue, sauf quand M^{me} Reugny y prenait part, mais le fait était rare et, depuis son arrivée, Louise n'avait vu sa future belle-mère partir avec les siens qu'une seule fois.

Elle restait chez elle à lire ou à recevoir quelques intimes visiteuses. Mais M^{lle} Henriette, bien portante et toujours vive, était l'âme de ces petites excursions, fort intéressantes, qui faisaient connaître à Louise les environs de la ville.

Au déclin du jour, les jeunes gens revenaient, l'air détendu, rapportant, parfois, de leurs randonnées, un bouquet de fleurs sauvages... et, toujours, les reflets du grand soleil, du grand ciel, du grand fleuve où coulait l'éblouissement des beaux soirs.

... Ils revenaient par la vieille rue tranquille et cependant pleine de regards... Ces regards s'attachaient curieusement sur la jeune fille étrangère, dont la robe était si noire auprès des robes de toile claire de M^{lles} Reugny.

On se chuchotait que cette jeune fille, une parente orpheline, était fiancée à l'un des deux frères, mais on ne savait quel était l'heureux fiancé. Une curiosité compréhensible poussait les gens à surveiller leurs attitudes.

Si, un jour, Maurice marchait à côté de sa cousine en lui parlant d'un air aimable, on disait :

— C'est décidément l'ainé !

Si, le lendemain, le hasard faisait se retourner Augustin, souriant, vers la petite blonde en deuil, il y avait aussitôt quelqu'un pour penser :

— C'est peut-être bien le plus jeune !

La bande promeneuse devinait le sens de ces réflexions et s'en amusait quelque peu.

... Un dimanche de juin, on s'apprêtait à sortir, sous la conduite de M^{lle} Henriette. L'air était lourd; il y avait des menaces d'orage et M^{me} Reugny avait prié qu'on ne s'éloignât pas trop.

Soulevant les rideaux, la mère de famille assista au départ. Mais si elle avait pu voir à travers les murs, elle eût été tranquillisée d'une façon inattendue.

Ayant dépassé l'angle de la rue, le petit groupe se heurta à la belle M^{me} Ancelier, qui rentrait chez elle. Il y eut un échange naturel de politesses.

— Quoi ! Vous sortez par ce temps si lourd ?... Et moi qui, une minute, ai espéré que vous veniez me voir ! Vous me l'aviez, cependant, promis !

M^{me} Ancelier montra le nuage sombre qui ourlait le ciel embrasé, déclara la chaleur suffocante et, très aimable, renouvela ses instances.

M^{lle} Henriette réfléchit une seconde. Elle n'aimait guère M^{me} Ancelier, mais la jeune femme, en plusieurs occasions, s'était montrée si gracieuse qu'on ne pouvait systématiquement repousser toutes ses avances.

En sa vie assez mouvementée, elle avait toujours su se conserver une certaine respectabilité; il y avait des gens pour la plaindre et, à Vienne

même, des portes très honorables s'étaient ouvertes devant elle, comme autrefois... Enfin, quelques relations des Reugny avec leur propriétaire et voisine n'étaient pas faites pour surprendre. Risque-t-on, aujourd'hui, d'indisposer sa propriétaire ?

... Un lointain roulement de tonnerre acheva de décider M^{lle} Chevin.

Deux minutes plus tard, Louise, un peu étourdie par la rapidité de cette scène inattendue, se trouvait assise dans un splendide grand salon, au luxe clair et caressant.

M^{me} Ancelier, toujours attentive, donna à sa femme de chambre l'ordre d'aller prévenir madame Reugny que sa famille était chez elle, à l'abri de l'orage.

La jeune femme revint à ses visiteurs; elle souriait, avec une satisfaction voilée. Sa visite lui avait été correctement rendue par M^{me} Reugny, mais elle espérait, sans doute, ne pas s'en tenir là et le hasard qui lui amenait enfin les enfants de la veuve était, pour elle, un agréable hasard.

Poussée par un sentiment bizarre de surprise et de curiosité, Louise l'examinait, à la dérobée.

M^{me} Ancelier n'était pas précisément belle. Cela se voyait surtout au voisinage de Marie-Thérèse Reugny. Cependant, elle éblouissait. Vêtue d'une étroite robe d'un rouge ancien, brodée et rebrodée, ses pâles cheveux blonds, roulés sur sa nuque, et ses doigts fins étincelants de bagues, un charme émanait d'elle, subtil, étrange, enveloppant. C'était un précieux bibelot moderne, imprégné d'un parfum fait de tant de mélanges qu'il n'a plus de nom précis.

Plusieurs fois déjà, le regard de la jeune femme avait rencontré celui de Louise. Elle devinait, peut-être, l'examen et s'étonnait de sa longueur.

Pour se soustraire à une espèce de fascination, Louise ouvrit un superbe album de vues d'Alsace; mais elle dut le refermer presque aussitôt, Berthe, qui n'était pas timide le moins du monde, avait exprimé à M^{me} Ancelier un vif désir de revoir le jardin où elle avait joué autrefois.

A certains jours, dans le jardin Reugny, Louise

elle-même avait eu envie de voir ce qui se trouvait de l'autre côté de la muraille.

— Vous avez raison. Nous y serons mieux ! dit la belle veuve.

Elle ouvrit devant ses hôtes la porte d'une pièce étroite et longue, meublée seulement de quelques sièges, mais tapissée de tableaux. On ne s'attarda point à examiner ceux-ci. Un tableau autrement plein d'attraits s'esquissait derrière le vitrage.

Oh ! le ravissant jardin que cachait le vieux mur ! Comme chez les Reugny, l'espace était savamment calculé et il y avait aussi des roses et des roses. Mais encore des arbustes précieux que l'on devait rentrer, chaque soir, dans la serre minuscule, dont les parois de verre, au fond du jardin, étincelaient au soleil voilé de ce jour orageux.

Au milieu d'un massif, un petit berger de pierre, un peu noirci par le temps, élevait triomphalement son fifre, d'où jaillissait un filet d'eau limpide qui retombait en poussière brillante.

Berthe Reugny fut tout émuoustillée par la vue du berger, dont elle avait gardé un fidèle souvenir.

— Il a l'air content de me voir ! prétendit-elle, gaîment.

— Sans doute et il a raison... bien que vous eussiez pu lui donner plus tôt cette joie ! lit M^{me} Ancelien.

Le reproche sous-entendu dans ces mots amena une vague rougeur aux joues mates de la jeune fille, qui feignit de n'avoir pas compris et riposta, aussitôt, alertement :

— Plus tôt ou plus tard... Il ne m'en laisse pas moins faire toutes les avances. Cela finira par me lasser !

A l'ombre du grand marronnier qui penchait une de ses branches sur le vieux mur, se trouvaient une petite table et quelques sièges de jardin.

— J'aime à me tenir là ! dit M^{me} Ancelien, avec cette grâce particulière qui donnait du prix à ses moindres paroles ; de sorte que cette simple révélation eut l'air d'une précieuse confidence et que Louise Chevin ressentit comme un vague remords de ne pas s'y intéresser davantage.

La jeune femme avançait des sièges à ses visiteurs. Sur la table, se trouvait un livre ouvert, marqué d'un signet de soie bleu pâle.

Maurice Reugny, placé en face, sourit et déclama, à demi voix, ce commencement d'une très moderne et très voluptueuse poésie :

Beaux jardins, vous cachez des pièges dans vos ombres.

Le jeune homme, qui ne goûtait pas précisément les vers et surtout les vers de ce genre, avait donné, à la phrase, une indescriptible intonation. Il haussa les sourcils, avec un air d'incompréhension bien joué et le regard qui passa du jardin à la dame de céans acheva de réjouir tout le monde.

— Vous êtes bien toujours le même ! fit M^{me} Ancelien, en riant avec les autres.

Elle avait trop d'esprit pour se montrer offensée de la raillerie indirecte du jeune homme. Elle s'assit en face de M^{lle} Henriette, et l'on causa.

Quelque lassitude, quelque grand dégoût devait avoir ramené dans son pays cette infidèle viennoise. Elle manifesta un besoin de vie tranquille, intime, presque de retraite. Une tristesse latente flottait dans son regard, avec une inquiétude, un tourment. Elle se plaignit de sa solitude, qui était réelle, car la mort avait fauché ses proches et il ne lui restait qu'une cohorte plus ou moins banale d'amis. Elle enviait l'existence familiale de ses voisins.

A cet instant, un sourd retentissement de cloches parvint à l'oreille des causeurs.

— Ah ! c'est dimanche, aujourd'hui ! soupira encore la jeune femme, moitié gaie, moitié mélancolique... Cela me rappelle une petite aventure du temps passé... Vous étiez venus ainsi, en bande, voir un merveilleux lis tigré, dont mon père était très fier et qu'il eût voulu montrer à tout Vienne... Vous aviez avec vous Morier, le peintre, et le lieutenant de dragons : Henri de Montcel... Montcel, vous rappelez-vous?... Un grand blond !... Je revois encore M^{lle} Marie-Thérèse en robe blanche et tenant à la main son paroissien... Or, Mademoiselle, vous laissâtes tomber ce livre... Et moi, j'aperçus fort bien M. de Montcel, ramassant vos

images éparpillées, en glisser une dans son vêtement !

— Comme vous n'avez rien dit alors, vous avez été, Madame, la complice du voleur ! répondit Marie-Thérèse, un peu pâle, avec un éclair de fierté dans ses beaux yeux noirs.

La veuve ignorait-elle vraiment l'histoire des fiançailles brisées de M^{lle} Reugny ?

Louise Chevin, qui écoutait et observait, se demanda si M^{me} Ancelier n'avait pas parlé avec une petite intention cruelle... comme pour rappeler à cette trop belle Marie-Thérèse, destinée à rester encore si longtemps jeune, que, cependant, pour elle aussi, le meilleur de sa jeunesse était déjà dans le passé.

Sa sympathie pour sa cousine poussa Louise à tenter une diversion immédiate. Mais, à l'instant même, une discrète femme de chambre vint apporter, sur la petite table, un napperon brodé de couleurs vives, un plateau et des rafraîchissements.

M^{me} Ancelier, s'étant aperçue, sans doute, du petit froid jeté tout à l'heure, se mit à causer de choses et d'autres, avec son esprit habituel, de façon à intéresser et adoucir même l'hostile M^{lle} Chevin. C'étaient des anecdotes piquantes, mais choisies probablement avec soin parmi son riche recueil de souvenirs, afin de ne pas risquer de scandaliser ces personnes d'un milieu — qualifié, peut-être, tout bas, de collet-monté ou de tout autre mot moins inoffensif — mais dans lequel la belle veuve semblait désirer s'introduire.

Puis, comme M^{lle} Chevin se levait, donnant le signal du départ, M^{me} Ancelier, malgré les protestations de ces dames, voulut leur cueillir des fleurs, prestement transformées en petits bouquets.

Un peu en avant, dans la direction de la maison, le jeune Reugny était en arrêt devant un arbuste d'aspect frileux, aux minces feuilles d'un vert grisâtre, au sommet duquel s'épanouissait une fleur étrange, d'un rose orangé.

S'apercevant de cet examen du jeune homme, M^{me} Ancelier fit un pas vers lui.

— J'ai reçu cela, il y a deux jours, pour ma fête... Cette fleur est plus bizarre que belle, n'est-

ce pas ? Mais songez qu'elle est la première et la dernière et que cet arbuste ne refleurira plus jamais, paraît-il !

— Alors, la fleur est sans prix ! constata Augustin. Oh ! Madame, que faites-vous ?

D'un coup sec, la jeune femme, souriante, venait de décapiter l'arbuste. Elle tenait dans sa main la fleur rose, la fleur unique. Elle la tendit, fort gracieuse, avec une pointe de provocation dans son incomparable aisance de manières et de langage. La brillante mondaine voulait peut-être s'amuser de l'embarras du jeune homme.

Mais, quoiqu'il eût rougi, Augustin Reugny ne se tira pas trop mal de cette redoutable épreuve. Après la première minute de stupéfaction, il s'inclina et remercia, avec une courtoisie simple, dépourvue de tout banal compliment. Il venait de passer entre deux écueils : celui d'une timidité ridicule et celui d'une fatuité plus ridicule mille fois. Il est vrai que le premier danger était seul à craindre pour lui...

Ainsi que les autres, Louise Chevin avait observé, d'un œil divergi, cette petite scène, suscitée, comme un jeu, par la capricieuse belle dame.

Mais, lorsqu'on fut de retour auprès de M^{me} Reugny, Maurice taquina gaîment son frère.



Un beau dimanche de juillet, un ciel limpide. Le fleuve semblait rouler de la lumière. Le vent, qui souffle parfois avec tant de violence dans ces régions, s'élevait à peine, juste assez pour être agréable, en rafraîchissant l'atmosphère embrasée.

Le long du Rhône, en amont de Sainte-Colombe, les promeneurs dominicaux allaient avec lenteur... et leur causerie allait de même. Ils rencontraient parfois d'autres groupes nonchalants, dominés par des ombrelles claires. Et l'hommage des regards, masculins ou féminins, effleurait Louise en robe noire, pour s'arrêter plus longtemps sur Marie-Thérèse en robe blanche.

Les deux jeunes filles marchaient en avant, avec

Maurice. Et, tout au fond du regard du jeune homme, on eût pu démêler une fierté affectueuse d'escorter ces jolies personnes, dont l'une était sa sœur, et l'autre, sa fiancée.

Tout à coup, Marie-Thérèse lui poussa le coude, en lui montrant une femme de tournure élégante, assise à l'ombre et qui semblait dessiner sur un album.

— M^{me} Ancelier !

— C'est, ma foi, vrai ! répondit Maurice, assez mécontent... Mais elle nous regarde et... nous n'avons qu'à poursuivre notre chemin !

— Je me demande ce qui peut la retenir à Vienne ! murmura Louise, ennuyée elle aussi.

— Les femmes ! Peut-on jamais savoir ! En tout cas, ma chère Louise, je crois que vous ne sympathisez guère !

— Non, c'est vrai ! répondit Louise, en souriant. Le sourire s'effaça lentement de ses lèvres. Elle songeait.

Dans son antipathie, il y avait la répulsion instinctive d'une jeune fille, très pure, contre le passé douteux d'une autre femme ; enfin, une différence absolue d'idées et d'habitudes.

M^{me} Ancelier menait, cependant, à Vienne, une vie fort simple, presque retirée... point causée par une diminution de fortune, car, à une vente de charité, tenue chez M^{me} S..., la grande directrice d'œuvres, elle avait, disait-on, laissé une somme énorme à l'un des comptoirs.

Elle se montrait une fervente de l'automobile. Elle amenait, jusque dans la rue montante, la fine voiture sur laquelle, au dire de ceux qui l'avaient rencontrée, elle sillonnait vertigineusement les environs de Vienne et semblait se griser de vitesse.

Avec ce grand air de distinction et de correction qu'elle avait peut-être gardé, jadis, en ses aventures les plus hardies, elle parvenait maintenant à se faire recevoir dans des maisons taxées à bon droit de rigorisme.

— J'ai rencontré M^{me} Ancelier chez les B..., disait M^{lle} Henriette, à la fois vexée et tranquillisée.

Car M^{me} Ancelier venait assez souvent chez ses

voisines et, bon gré, mal gré, l'on devait accepter ses visites. On la voyait venir avec ennui et pourtant, lorsqu'elle parlait, il fallait s'avouer que le temps avait passé vite. Tante Henriette elle-même, qui ne l'aimait guère, était forcée de reconnaître que sa compagnie était intéressante.

Soit qu'elle eût deviné, malgré son attitude réservée, que l'aîné des Reugny était bien le fiancé de sa cousine, soit que l'antipathie de jadis subsistât entre eux, elle causait, de préférence, avec le plus jeune et s'adressait plutôt à lui pour ces mille petits services qu'une femme raffinée est en droit d'attendre d'un homme bien élevé.

— Ne quittera-t-elle jamais Vienne? songea Louise, avec impatience.

Les Reugny n'avaient jamais prié M^{me} Ancelier de se joindre à eux, lors de leurs promenades. Mais le hasard la plaçait souvent sur leur chemin.

— C'est Augustin qui nous trahit! fit, un jour, le directeur de la maison Chaboux, plutôt maussade. A vrai dire, il n'en croyait rien. Aussi, son frère répondit-il tranquillement :

— C'est cela! Parce que M^{me} Ancelier t'agace et que je t'en délivre parfois, pour te laisser causer avec Louise! Et voilà comme je suis récompensé!... Dévouez-vous donc pour les autres!

... On arrivait auprès de M^{me} Ancelier. On ne pouvait se dispenser de la saluer en passant. La jeune femme dessinait, en effet. Elle laissa regarder son œuvre, assez correctement esquissée. Cependant, elle s'en montra mécontente et, brusquement, arrachant la feuille, la déchira en morceaux.

— Pourquoi ne me dites-vous pas que j'ai détruit un chef-d'œuvre? fit-elle, moqueuse, à Maurice Reugny, le plus près d'elle.

— Si vous le voulez, je vous le dirai, Madame! riposta le jeune homme, sur le même ton.

— Oh! inutile... Je ne vous croirais pas. Mais votre frère, qui est la sincérité même, avouera peut-être, si je l'en prie, que mon dernier mouvement a été juste!

Ainsi interpellé, Augustin — plongé, ce jour-là, dans une de ces secrètes crises de tristesse que Louise devinait en lui et qui se manifestaient par

plus de silence — fit un effort pour sourire, en répondant :

— Vous croyez m'embarrasser beaucoup, Madame ! Mais si vous avez déchiré votre dessin, qui était bon, c'est que vous vous sentez capable de faire mieux encore !

— Très bien ! dit la jeune femme, en se levant. Plaisamment, elle demanda, à M^{lle} Chevin, la permission de se mettre sous sa garde. Et M^{lle} Chevin, retenant l'expression d'une pensée ironique, lui répondit, en riant :

— S'il vous plaît ainsi, Madame !

— J'ai bien cru que tante allait lui dire qu'elle est de garde trop difficile ! chuchota Maurice à sa fiancée, comme on se remettait en marche.

La jeune fille sourit à peine. Elle se sentait, ce jour-là, d'humeur silencieuse.

Elle regardait les verdure des arbres qui semblaient tirer une fraîcheur plus intense du voisinage de l'eau. Elle se détourna un peu pour contempler Pont-Evêque, Vienne, la suite du fleuve... Et la beauté pittoresque des collines, de la vallée, de l'entassement gris de la ville, prenait, à l'éclat de ce jour d'été, une particulière splendeur.

— Vous ne dites rien?... Vous êtes toute rêveuse, petite Louise ! remarqua M^{lle} Henriette, après une réflexion semblable de son neveu.

— Petite Louise ! répéta la jeune fille, en souriant.

Cette appellation caressante, qu'on lui donnait souvent ici et qui, après tout, seyait à sa jeunesse jolie et frêle, sonnait étrangement à ses oreilles. Jamais son père ne l'avait employée, et ce « petite Louise » lui semblait symboliser sa nouvelle vie, si différente de l'ancienne.

De bonne heure, elle s'était senti une personnalité agissante et responsable ; elle avait l'habitude de prendre elle-même toutes sortes de décisions. Son père l'aimait tendrement, mais, la considérant comme une personne supérieure et d'une rare sagesse, il se reposait sur elle du soin de beaucoup de choses.

Ici, Louise était maternellement traitée par

M^{me} Reugny et sa sœur; oui, tout à fait comme une fille de la maison. Elle se sentait entourée, guidée. On lui épargnait tout souci. Maurice lui-même étendait sur elle sa protection dominatrice, et son titre de fiancé lui en donnait le droit.

La jeunesse meurtrie de Louise subissait d'ailleurs une crise de passivité qui laissait engourdie son énergie habituelle... Elle avait été plus forte, jadis, à la mort de sa mère, qu'elle aimait cependant beaucoup. Mais, alors, elle avait son père à consoler, à soutenir. Maintenant, il lui semblait parfois que sa force s'en était allée, avec le rôle qu'elle avait si longtemps rempli.

Ses yeux se voilèrent de larmes. Elle les essuya d'un geste rapide, furtif. Mais personne ne la regardait. Maurice contait, d'un ton animé, une plaisante aventure de ce pauvre M. Chaboux qui voulait se mêler de tout, sans s'y connaître. Sa tante et ses sœurs s'en divertissaient.

Et M^{me} Ancelier, qui retenait le jeune Reugny un peu en arrière, lui disait, en ce moment, d'un ton fort sérieux, touchant à un sujet jamais encore effleuré :

— Mais, comment vous définissez-vous, vous-même? Êt dans laquelle de nos nombreuses cases politiques vous placez-vous?

— Tenterait-elle pour de bon la conquête d'Augustin? se demanda Louise qui, malgré elle, prêta l'oreille pour entendre son cousin répondre, à voix plus basse :

— Je suis catholique et Français, Madame... tout simplement, comme beaucoup!

Et la jeune femme reprit :

— Votre doctrine est, pour ainsi dire, nouvelle pour moi... Mon père ne croyait à rien et... j'ai peut-être été singulièrement élevée... Ce n'est pas ma faute, hélas!... Je ne partage pas vos convictions, mais je les admire et...

Le reste de la phrase fut perdu pour Louise, obligée de répondre à Maurice qui s'étonnait de son inattention. Pourtant, l'autre conversation intéressait davantage la jeune fille.

Quelques mots, qu'elle entendit ensuite, lui apprirent que M^{me} Ancelier et son compagnon

parlaient d'autre chose. Elle ne s'en étonna point, sachant que son compaguon redoutait les discussions de vive voix. Parce que, disait-il, rien ne fait plus de mal à une cause que de mauvais champions, — ce qui était, pensait Louise, d'une modestie par trop exagérée. Mais le jeune homme se défiait de lui-même et ne reprenait confiance que seul et la plume à la main.

Augustin prononçait, incidemment :

— Vous, Madame, qui êtes une grande voyageuse !

Et la jeune femme répliqua, avec une sorte de sanglot étouffé :

— Peut-être parce que j'ai été une grande malheureuse !

Évidemment saisi, Augustin Reugny garda le silence.

A l'instant même, M^{lle} Chevin fit volte-face et l'on revint doucement vers Sainte-Colombe. Le ciel se colorait des approches du soir et un halo de lumière auréolait les sommets.

VIII

Une veillée, dans le familial salon de la maison Chevin, une veillée commençant à peine.

Un silence relatif régnait dans la pièce. M^{me} Reugny, pour l'instant, lisait une revue. Penché sur la table, son fils aîné écrivait des lettres d'affaires; sa plume rapide avait parfois des arrêts songeurs. Le pli préoccupé de son front se creusait davantage.

Un peu plus loin, Louise lisait un petit recueil de vers que venait de lui apporter Augustin. Le jeune homme s'était rapproché et maintenant, debout derrière sa cousine, il suivait aussi les lignes inégales, en discutant parfois, à voix contenue.

La porte de la pièce voisine était ouverte. Tante Henriette et ses deux nièces s'occupaient à quelque révision de linge.

— Tante, il y a un trou, là-bas, près de votre main ! avertissait Berthe, avec vivacité.

— Oui, je vois que nous aurons du travail pour la veillée !

Dans le salon paisible, Louise s'entretenait toujours avec Augustin. Sans qu'elle s'en rendit compte, il y avait en elle un désir de ne point paraître moins instruite, moins intelligente que M^{me} Ancelier. Mais si son instruction à elle était peut-être moins brillante, elle était, à coup sûr, plus profonde, plus pensée.

Parlant d'un rythme étrange, qui plaisait pourtant à la classique Louise, le jeune homme cita ces vers d'Haraucourt :

Celle que j'aime a des yeux de vierge :
De l'or qui dort, de l'ombre qui luit...

Le jeune homme disait très simplement et sans le moindre trouble, ces vers d'amour qui ne pouvaient les atteindre ni l'un ni l'autre.

Louise l'écoutait en souriant. Puis elle revint à son livre.

— Comme il manque des pages, ici ! fit-elle.

Et, cette fois, Augustin rougit.

— C'est à mon intention, cela ? ajouta la jeune fille, en souriant toujours, désireuse de taquiner son compagnon.

— Non, ma cousine. C'était à la mienne. C'est moi qui ai arraché ces pages, il y a déjà plusieurs années... Des pages qui déshonoraient le livre !

— Oh ! mon cousin, que vous êtes sage ! Que deviennent, après cela, les entraînements de la jeunesse ? repartit Louise, sur le même ton malicieux.

Mais le jeune homme n'entra pas dans la plaisanterie.

— Les entraînements de la jeunesse ?... J'en ai été bien défendu ! murmura-t-il, avec un soupir.

Louise le regarda, un peu surprise. Il y avait eu, dans sa voix, de la tristesse et de l'amertume. Avait-il fait allusion à la longue période de gêne, traversée par les siens ?... Ou Louise ne se trompait-elle point, en soupçonnant, chez lui, un chagrin secret, une ombre dans son passé ?

Sa curiosité se doublait d'un intérêt réel. Le jeune homme était trop bon, trop doux; il ressemblait trop au mort regretté, pour n'avoir pas gagné la sympathie de sa cousine.

Quelquefois, comme il avait jusqu'aux inflexions de voix de M. Chevin, sa présence causait à Louise une sorte d'obsession douloureuse. Elle lui en voulait alors, de lui rappeler trop vivement son deuil.

Mais l'expérience qu'elle avait d'un autre caractère lui donnait la clef de celui-là. Elle le comprenait mieux que les autres, devinait ses pensées et la nature de ses impressions. Et, par cela même qu'elle le devinait si bien, elle s'étonnait, avec une vague irritation, de sentir, quelquefois, en lui, quelque chose d'indéchiffrable.

— Que je ne vous dérange pas, Mademoiselle ! J'en serais trop fâchée !

M^{me} Reugny, qui s'était assoupie, sursauta sur son siège. Maurice leva la tête. Louise et Augustin demeurèrent figés de surprise.

M^{me} Ancelier, souriante, enveloppée dans un grand manteau, apparut au seuil de la pièce voisine. Introduite par Berthe, elle avait pu entrer dans la maison, sans que les hôtes du salon y prissent garde.

Louise tressaillit, sous le coup d'œil singulier qu'elle reçut. Mais ce n'avait été qu'un éclair.

Redevenue souriante, la jeune femme expliquait à M^{me} Reugny le motif de sa venue. Elle priait qu'on lui montrât certain point de filet, qu'elle n'avait pu réussir et qui lui manquait pour terminer un ouvrage pressé. Elle avait constaté, maintes fois, que ces dames étaient adroites comme des fées.

Quelques instants après, la salle à manger était vide. Tout le monde se trouvait installé en cercle, pour causer et travailler. Et ce fut, malgré tout, une agréable veillée.

Tout en profitant des indications de Marie-Thérèse, au sujet du travail qu'elle avait apporté, M^{me} Ancelier se mit à parler, musique. Elle demanda qui donc avait si merveilleusement joué du violon, l'autre soir. Or, c'était le jeune Reugny.

La belle veuve s'informa également des goûts de ces demoiselles, se plaignit de ne les avoir pas encore entendues et, finalement, demanda un peu de musique.

Marie-Thérèse jeta à sa cousine un coup d'œil hésitant. Et Louise eut, tout à coup, la pensée que, par égard pour elle — ainsi que les robes des deux sœurs flottaient dans les teintes neutres pour ne point choquer près de ses robes noires — le piano était resté fermé, depuis bien des jours.

— Je vous en prie ! dit-elle tout bas, à Marie-Thérèse.

M^{me} Ancelier et M^{les} Reugny s'assirent, tour à tour, devant le piano. Berthe joua un petit morceau, — pour ne pas se faire prier ! dit-elle, mais elle préférerait de beaucoup écouter les autres.

Marie-Thérèse était assez bonne musicienne, mais M^{me} Ancelier, admirablement douée, avait, de plus, reçu des leçons de maîtres célèbres. A sa prière, Augustin prit son violon et la jeune femme l'accompagna, déchiffrant à première vue, sans une faute.

Puis, elle chanta. Sa voix, très douce, avec juste ce qu'il faut d'art pour ne pas pécher contre l'art, rendit étonnamment la simplicité mélancolique d'une romance de Schubert :

Mon pauvre cœur, oublions tout !
Allons, mon cœur, reprends courage !
Ils ne sont plus, les jours d'orage !

Maintenant, elle jouait du Chopin, son dieu, disait-elle. Elle jouait de souvenir, les yeux dans le vague, les lèvres décloes...

Louise écoutait, un peu oppressée, troublée malgré elle par cette musique étrange, passionnée, tantôt violente, désespérée, tantôt douce infiniment.

La musicienne en tirait un étrange prestige. Oh ! cette femme était vraiment jolie et séduisante, faite pour fasciner les yeux !

Involontairement, Louise regarda Augustin. Il semblait sous le charme de la musique... et peut-être aussi de la musicienne.

Les soupçons secrets, qui avaient hanté la jeune

filles, pendant l'heure précédente, lui revinrent.

Lorsque M^{me} Ancelier était entrée, trouvant Louise et Augustin penchés sur le même livre, elle s'était peut-être demandé encore, comme d'autres fois :

— L'aîné ou le plus jeune ?

Mais la solution inconnue la laissait-elle indifférente ?

Louise était, maintenant, sûre que non. La belle veuve lui avait jeté un regard si dur !... C'était donc pour cela que Louise avait, maintes fois, cru démêler, sous son amabilité à son égard, une hostilité cachée.

La jeune fille avait, ce soir, bien observé. Elle avait constaté que les grands yeux d'eau claire avaient une façon particulière et caressante de regarder Augustin Reugny, de revenir à lui sans cesse, de l'envelopper de douceur.

Le jeune homme ne semblait pas s'en apercevoir. A certaines provocations, il répondait avec candeur et indifférence. Mais les autres n'avaient-ils rien vu ? Ils paraissaient si tranquilles !

Louise tressaillit légèrement. Une autre pensée lui venait, fort désagréable, car, décidément, elle ne pouvait supporter sans humeur ce voisinage antipathique.

M^{me} Reugny et Maurice accepteraient-ils pour Augustin la perspective de ce mariage quelque peu étrange, mais fort doré ?... Qui sait !... Le jeune homme n'avait pas une position très brillante. Cette fortune viendrait à merveille pour l'en libérer et lui permettre de vivre selon ses goûts. Pour de tels avantages, on peut bien faire un sacrifice !

— Un marché ! pensa Louise, avec un sentiment de révolte. Ce jeune homme de vingt-cinq ans, grave, religieux, irréprochable, à cette femme sensiblement plus âgée que lui et qui avait, derrière elle, un passé plein d'ombres !

Louise connaissait assez le monde pour savoir qu'on y accepte couramment de semblables compromissions. Chose étrange, pas une minute, elle ne soupçonna Augustin de ces calculs, mais des affections mal comprises. Lui, pour peu qu'on l'y

poussât, il se laisserait subjugué par elle. Et, pendant quelques instants, cela parut inévitable aux yeux de la jeune fille.

Ensuite, cela lui sembla impossible. Elle se reprocha de ne pas rendre justice au caractère de M^{me} Reugny et de ses enfants. Maurice ne se gênait point pour railler la belle veuve. Il n'eût point agi de cette façon, s'il avait voulu... Et puis cela ne regardait guère Louise.

Mais elle n'en était pas moins spectatrice et juge de ce qui se passait... Comédie ou drame, elle ne savait encore.

La musicienne s'arrêta de jouer. Ces dames lui firent des compliments sincères. M^{me} Ancelier, un peu pâle, ne parut point remarquer le silence absolu de Louise, cependant proche. Elle se tourna vers Augustin qui, lui non plus, ne la complimentait pas. Mais le jeune homme était, toujours, extrêmement sensible à la musique et l'expression de son visage parlait pour lui.

Avant le départ de la visiteuse, il y eut encore quelques instants de causerie. Louise, froide et railleuse, observait toujours — et tour à tour — son cousin et M^{me} Ancelier. Dans les yeux gris, brouillés de vert, un intérêt évident et passionné semblait solliciter et accueillir les moindres réponses du jeune homme qui, lui, était décidément bien inconscient de son rôle.

Des vers, récemment entendus, sonnaient dans la mémoire de Louise :

Celle que j'aime a des yeux de vierge...

Elle les appliquait, ironiquement, à la jeune femme, tout en se disant que c'était lui plutôt qui avait ce regard-là, malgré ce que le mot peut avoir d'iusité, en se donnant à l'autre sexe.

Non, certainement non, M^{me} Ancelier n'entrerait pas dans la maison Reugny. Cependant, Louise eût voulu mettre en garde son futur beau-frère. Et cela prouvait qu'au fond d'elle-même elle n'était pas si sûre de la défaite de cette femme habile et séduisante.

Plus tard, la visiteuse partie et le moindre ouvrage rangé, des bonsoirs s'échangèrent. M^{lle} Hen-

riette et Louise s'apprêtèrent à rentrer chez elles, par les jardins, comme elles le faisaient souvent. La nuit était fort noire. Plaisamment, Maurice s'arma d'une lanterne vénitienne. Amusé, son frère sortit pour assister à ce départ. La jeune fille, à qui il souhaitait bonne nuit, lui demanda, presque sèchement :

— Je crois, Augustin, que vous avez passé une bonne soirée ?

— Oui, certes ! Notre aimable voisine est une excellente musicienne... Cependant, je vous avoue qu'un peu, avant son départ, le sommeil m'a pris et que j'aurais envoyé M^{mo} Ancelier au diable. Je ne comprenais plus ce qu'elle disait.

— Elle disait pourtant d'aimables choses, fit Louise, avec un rire ironique.

Et, comme son rire léger, elle s'évanouit dans la nuit noire.

* * *

— Cette femme me déplait singulièrement. Et je suis sûre qu'elle me déteste, se disait Louise, chaque fois qu'elle pensait à M^{mo} Ancelier.

A son secret soulagement, une semaine se passa, sans que la belle veuve parût à l'horizon. Il semblait, à Louise, que celle-ci ne manquait à personne et que l'on était bien sans elle. Comme on l'eût vite oubliée, sans ses tenaces visites !

— Gageons qu'elle viendra samedi. M^{mo} Ancelier paraît aimer le samedi... Peut-être parce que les employés de M^e Vigier font la semaine anglaise.

Louise ne se trompait point dans ses malicieuses prévisions.

L'après-midi, tandis que l'on travaillait, comme de coutume, dans le jardin Reugny, ces dames reçurent, familièrement, M^{mo} Mounet et sa petite Jeanne.

La femme du docteur, excellente personne, très pot-au-feu, parlant d'êtres et de choses forcément ignorés de Louise, ne pouvait guère intéresser celle-ci.

Aussi, la jeune fille soupira-t-elle d'aise, lorsque la visiteuse se leva pour partir. Elle l'accompagna elle-même, afin de lui remettre des patrons, choi-

sis, à son intention, par M^{lle} Henriette. Et l'on passa par l'autre jardin, afin d'entrer dans la vieille maison.

Comme, sur le seuil, Louise saluait M^{me} Monnet, elle entrevit une ombre svelte glissant sur le trottoir. Elle se retourna malgré elle et reconnut leur belle voisine.

— J'allais sonner chez M^{me} Reugny, lorsque je vous ai aperçue ! lui dit, légèrement, la jeune femme. Mais je suppose que cela revient au même et que ces dames sont encore à travailler sous les lilas. Suis-je indiscrete, Mademoiselle ?

Indiscrete ? Oh ! oui. Mais comment le lui dire ? Louise n'était pas chez elle. Elle savait bien que ses parentes ne seraient pas précisément enchantées. Mais, de sa propre autorité, elle ne pouvait écarter la visiteuse. Puis, quel prétexte invoquer ?... Fâchée d'être obligée de l'introduire ici, elle s'effaça pour laisser entrer cette importune. Et le mécontentement lui fit oublier qu'elle voulait, précédemment, se munir d'une bande de filet à broder.

Augustin se trouvait-il encore au jardin ? Tout à l'heure, il exécutait, pour sa sœur aînée, un dessin de broderie. Mais il avait parlé d'une visite à faire. Peut-être était-il sorti déjà, espéra malignement Louise.

Comme elles descendaient les marches conduisant au jardin, M^{me} Ancelier, lui faisant signe d'écouter, arrêta sa compagne.

Sortant ou ne savait d'où, probablement des maisons, descendantes, enchevêtrées, aux baies ouvertes, des sons de violon vibraient dans l'air pur... Des sons étranges, violents et doux, une âme troublée, passionnée, douloureuse, qui se plaignait et gémissait... Au moment où il semblait commencer une longue phrase, l'archet capricieux s'arrêta, en un soupir...

M^{me} Ancelier, qui avait écouté, la tête un peu renversée, les lèvres entr'ouvertes, frémit visiblement et, se retournant, dit, d'une voix altérée :

— Déjà fini !... quel dommage !... C'était ravissant, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame ! répondit seulement Louise qui

avait moins écouté qu'observé l'air singulièrement remué de la visiteuse.

Un frisson courut sur la peau mate, discrètement poudrerizée. Les lèvres et les yeux clairs exprimèrent un grand dédain.

— Comme vous dites cela calmement, vous!... Est-ce que cette musique ne vous a pas parlé?... Il est vrai qu'elle parlait d'amour et que ce langage doit vous trouver sourdes, vous autres, femmes dévotes!

Louise se redressa, dans le saisissement causé par cette soudaine apostrophe et aussi émue de l'aversion trahie, une seconde, par les yeux clairs de M^{me} Ancelier. Elle eut, très vite, conscience de représenter ici un grand nombre de femmes, le plus grand nombre... Mais, très froissée et peu soucieuse de discuter avec la belle veuve, elle laissa tomber, avec un dédain égal au sien, cette brève réponse :

— L'amour vrai est fidèle!

Tout en causant, les deux jeunes femmes traversaient le jardin de M^{lle} Henriette. M^{me} Ancelier avait rougi. Cependant, elle haussa les épaules et répondit, avec une admirable assurance :

— Ce que vous dites ne m'atteint pas... J'ai eu deux erreurs dans ma vie... mais peut-on continuer à aimer ce qui n'en est pas digne?... Et d'avoir reconnu que je m'étais trompée, s'ensuit-il que je ne saurais être fidèle?... Et, lorsque nous aimons, nous, l'amour nous domine davantage, accélère encore l'intensité de notre vie... Non, vous ne savez pas aimer comme nous!

— Heureusement! dit, tout près, la voix mordante de Maurice Reugny

M^{me} Ancelier, qui, ayant fait un faux pas, regardait son fin soulier verni, tressaillit vivement et releva la tête.

Louise devint pourpre.

— Heureusement que maman n'est pas sortie, comme elle le projetait, hier! acheva posément le jeune homme, qui s'appuyait contre la porte, ouverte entre les deux jardins. Il semblait s'adresser à quelqu'un d'autre.

Louise respira. Elle eut toutes les peines du

monde à contenir un éclat de rire, causé par l'audacieuse ironie de son fiancé. M^{me} Ancelier, point dupe, jeta à celui-ci un regard dur, tandis qu'il la saluait avec une parfaite courtoisie.

— Serais-je indiscret, Mesdames, en vous demandant de quoi vous causiez avec tant d'animation ? fit-il, imperturbable, en s'effaçant pour laisser passer les deux arrivantes.

— M^{lle} Louise et moi, avions une discussion philosophique ! répondit sèchement M^{mo} Ancelier, en regardant ailleurs.

— Nous en ferez-vous part, Madame ? demanda alors Augustin, qu'on ne trouvait jamais très loin de son frère.

Les jeunes gens venaient de rentrer par le fond du jardin qui donnait sur une ruelle étroite, entourée de murs.

— Tout à l'heure ! dit M^{mo} Ancelier, dont le visage s'éclaira instantanément. C'est encore moi, chère Madame. J'étais curieuse de voir toutes ces belles choses que vous créez, en ce moment... Mais ne vous dérangez pas ! Il est tard et je ne viens faire qu'une apparition !

C'était, en tout cas, une apparition fort élégante. La jeune femme, coiffée d'un sobre chapeau noir, portait une robe blanche, si artistement coupée d'entre-deux et de broderies, que ces dames en demeurèrent frappées d'admiration.

On avait déjà commencé à plier les ouvrages, mais cette fin de jour était si belle et si douce que M^{me} Reugny ne paraissait point pressée de rentrer chez elle.

La visiteuse consentit à s'asseoir quelques instants. Au plus léger de ses mouvements, un petit diamant, incrusté dans son bracelet d'or, lançait d'inimaginables feux.

M^{mo} Ancelier ne releva point la discussion précédente qui avait si fort surpris et choqué Louise Chevin. La jeune femme ne parut pas se souvenir d'avoir prononcé, devant celle-ci, des mots déplacés, avec une voix peu bienveillante. Mais soudain, comme suivant une pensée secrète, elle demanda :

— Quelle fête religieuse était-ce, hier ?

Il y eut une certaine surprise.

— L'Assomption! répondit Marie-Thérèse.

— L'Assomption! répéta la jeune femme, semblant chercher. Eh bien! hier, je suis allée à une messe matinale.

Elle sourit, probablement amusée par la stupéfaction visible de son entourage. Elle poursuivit, se tournant alors vers Augustin Reugny!

— J'ai été remuée, là-bas... Ces gens qui allaient communier, d'un air tellement convaincu... comme si vraiment... Enfin, tout cela formait un tableau très intéressant, bien digne d'être étudié... Et je puis vous dire, monsieur Augustin, que vous m'avez édifiée!

Le jeune homme rougit légèrement de la soudaineté de l'attaque.

Des regards en éveil fixèrent M^{me} Ancelier.

— Et moi, Madame, n'étais-je pas également édifiant? Je me trouvais, cependant, à côté de mon frère. Mais vous ne m'avez point fait l'honneur de chercher à pénétrer mes impressions! jeta Maurice, ironique, avec le désir évident de faire dévier l'entretien.

Mais M^{me} Ancelier avait peut-être l'intention arrêtée de susciter une discussion religieuse; elle ne se laissa point détourner de son idée, et ce fut le jeune Reugny qu'elle sembla directement provoquer à ce sujet.

Emu et contrarié, il se défendit tout d'abord. Un imperceptible sourire aux lèvres, Maurice se taisait maintenant. Et ses compagnons l'imitèrent, avec une curiosité ardente et inquiète.

Poussé à bout, Augustin Reugny, le silencieux, le timide, s'animait. Troublée elle-même, Louise le vit comme soulevé par une émotion intérieure, profonde, plus forte que tout... A mesure qu'il parlait, les narines frémissantes, les yeux grands ouverts, une pâleur extrême envahissait son visage. Et ceux qui l'écoutaient furent tous, à ce moment, saisis par la force extraordinaire de sa parole et de son regard.

Maurice lui-même, qui, peut-être, s'était attendu à devoir repêcher son cadet, semblait surpris. M^{me} Ancelier, paraissant encore plus remuée que

les autres, écoutait, le regard fixe, avec une attention intense. Lorsque Augustin s'arrêta, elle répondit, tremblante, balbutiant presque :

— Si... si pourtant vous disiez vrai !

Puis, l'expression de son visage changea un peu. Elle pencha la tête et, doucement, avec une caresse de ses grands yeux clairs, elle murmura :

— J'aime votre religion !

Le ton de ces trois mots causa à Louise une impression singulière, un désagréable petit choc. Mais la jeune femme poursuivait déjà, 'ayant, cette fois, tout à fait retrouvé son ton de mondaine, — une mondaine dilettante qui cherche les sensations nouvelles capables d'émouvoir son esprit blasé :

— ... Et je comprends... Vous m'avez fait comprendre comment il y a eu, parmi vous, des héros et des martyrs !

Augustin tressaillit, comme sortant d'un rêve. Il rougit quelque peu, sembla confus... puis sourit. Lui aussi reprenait sa figure habituelle.

Quelques instants après, la belle veuve se leva pour partir. Elle témoigna le désir de s'en aller par le fond du jardin. Sa petite serre donnait dans la ruelle étroite, et elle avait justement sa clef.

Augustin se leva pour l'accompagner. La jeune femme avait, comme d'habitude, réquisitionné ses services, et elle pria, d'un ton péremptoire, que personne autre ne se dérangeât pour elle.

Ils s'en allèrent tous deux, à travers les petites allées, puis, soudain, revinrent sur leurs pas pour contourner un massif.

M^{me} Ancelier examinait les plantes curieuses dont on avait fait de si originales bordures. Elle attacha à sa ceinture une fleur de dahlia d'un rouge de velours, et, d'un geste, elle sembla interdire à son compagnon de dépouiller pour elle les petits massifs fleuris.

Et les autres, sans le vouloir, ne pouvaient quitter des yeux le couple séduisant et svelte, formé par ce beau garçon brun et cette jolie femme blonde.

Le visage d'Augustin était détendu et paisible. M^{me} Ancelier, à demi tournée vers lui, causait en souriant. Et sa voix, vaguement perçue et son

rire et son regard étaient également doux. Ce soir-là, elle semblait jeune, toute jeune, presque la contemporaine de Louise Chevin.

Elle releva la tête et vit tous ces regards tournés vers elle; d'un air heureux, elle sourit encore, fit un signe amical et, avec une grâce souple, reprit sa première direction.

Quelque chose qui était une secrète indignation s'agitait dans l'âme de Louise. En ce qui concernait la belle veuve, elle n'avait plus de soupçons, mais des certitudes. Les autres étaient-ils tous aveugles? Ou la fortune de M^{me} Ancelier faisait-elle pencher la balance?

Ces doutes, qui revenaient obstinément, finissaient par altérer, en Louise, la sympathie affectueuse. Un sens très droit de l'honneur lui montrait ce mariage possible comme un événement révoltant. Elle en voulait à M^{me} Reugny, à son fiancé, à son entourage, de ne pas intervenir et couper court à des visées... ridicules.

Tout à coup, elle n'y tint plus et, se tournant vers Maurice, elle lui dit, ironiquement :

— Votre frère est toujours en faveur!

Le jeune homme répondit, d'un ton gai :

— Oh! vous devez bien penser que cela m'est suprêmement indifférent... C'est le dernier caprice de la belle dame. Il lui plairait, sans doute, d'avoir comme chevalier ce garçon silencieux, dévot, qui ne lui fait guère de compliments... enfin, si dissemblable de tous ceux qu'elle a attelés à son char!... Que voulez-vous! elle aime la nouveauté!

— Votre frère l'aime peut-être aussi! fit la jeune fille, sèchement moqueuse.

Maurice la regarda, avec un peu d'étonnement. Il répliqua, avec une réelle insouciance :

— Si vous voulez, nous le lui demanderons tout à l'heure... Craindriez-vous, par hasard, que la compagnie de M^{me} Ancelier ne lui soit funeste?... Moi, je trouve qu'elle le forme, ce garçon. Il a pris, auprès d'elle, plus d'aisance, de brillant... La timidité, cela vous nuit dans le monde... Et, à propos, ne trouvez-vous pas que l'éloquence lui pousse?

Il y eut des rires étouffés. Berthe s'écria, en se couvrant le visage :

— Et M^{me} Ancelier qui a des inquiétudes religieuses !

— Se convertira-t-elle ? fit Marie-Thérèse, sans pouvoir garder son sérieux.

— Hum !

M^{lle} Henriette, l'air un peu mécontent, haussa les épaules. Et Louise répondit, doucement :

— Non... Parce que, pour avoir bien compris le sermon, elle regardait un peu trop le prédicateur !

Personne ne put s'empêcher de rire... sauf M^{mo} Reugny, qui avait écouté tout cela avec une attention surprise et inquiète.

— Que vous êtes fous, mes pauvres enfants, soupira-t-elle. Mais ils se turent, tous. Augustin revenait, inconscient de ce que l'on disait, à son propos. Il reprit sa place. On l'examinait furtivement.

Maurice, renversé sur son siège, regarda son frère d'un air sérieux et plein d'intérêt :

— Eh bien ! Augustin, ça marche ?

— Quoi donc ? fit le jeune homme, en levant sur lui ses yeux sincères.

Il était, sans aucun doute, ignorant des projets prêtés à M^{mo} Ancelier.

— Tu le sais parfaitement !... Et nous avons des yeux. Oh ! oh ! il rougit !

Le jeune Reugny, assailli à l'improviste par une volée de flèches, rougit réellement. Cependant, après le premier instant de stupeur, il se défendit assez bien.

— Et, après tout, lui disait Berthe. Tu ne serais pas si à plaindre !... Une femme si riche !

— Oui... et surtout si constante ! Je serais bien avancé, n'est-ce pas, si elle me traitait comme ses précédents maris !

— Mon cousin, prenez-y garde !... C'est comme la fleur qu'elle vous a donnée, un jour... La dernière, je veux bien, mais, à coup sûr, pas la première !

— Quoi, Louise, vous aussi !... Ayez pitié de moi, je vous en prie !... Ne vous mettez pas avec eux ! Ils en ont, au moins, pour quinze jours !

— Mais notre aimable voisine en a pour plus longtemps, elle ! repartit la jeune fille, impitoyable.

Qu'est-ce qui la retient à Vienne, en cette saison ?

— L'amour de la patrie ! murmura, sournoisement, Berthe.

Maurice administra à sa cadette un semblant de soufflet, tandis que l'accusé, jaloux de se défendre, ajoutait, avec une certaine vivacité :

— Laissez donc notre voisine tranquille... Si elle voulait se remarier, pensez-vous qu'elle accepterait un homme qui eût dix ans de moins qu'elle ?

— Mais si cela lui plaît ainsi, c'est son affaire... Et puis, saint innocent, qu'est-ce que cela signifie ?

Et Maurice conclut, moitié gai, moitié sérieux :

— Assez, Berthe, tais-toi !... Et vous, ma chère Louise, n'accablez pas trop ce pauvre garçon... parce que, à la prochaine occasion, il va faire, à M^{me} Ancelier, une tête désastreuse !

— Du tout !... Je n'ai pas envie de me rendre ridicule ! répondit Augustin, avec un haussement d'épaules. Il changea de place et vint s'asseoir sur un tabouret, aux pieds de sa mère silencieuse.

— Vous voyez !... On a toujours recours à la protection de maman ! murmura M^{me} Reugny, avec un sourire.

Elle posa sa main, maigre et fine, sur la tête brune de son cadet et elle le regarda longuement... Ses yeux creusés trahirent de la fierté et de la tristesse... un amour douloureux, indicible...

Ce soir-là, pendant que Marie-Thérèse, assise au piano, jouait du Haydn et du Mozart, la question du mariage véritable, du mariage de Maurice et de Louise, fut quelque peu soulevée. Il y eut des discussions autour de la date qui, finalement, fut à peu près fixée aux derniers jours de septembre.

Ce qui plaisait aux autres plut aussi à la fiancée. Elle répondit, dans ce sens, à toutes les demandes qu'on lui fit.

Après quoi, Maurice, fort tranquille, prit un journal et s'absorba bientôt dans sa lecture. Émue, pénétrée d'un vague sentiment d'angoisse, Louise songeait.

Elle avait peur... Cependant, son futur époux n'était plus un inconnu pour elle. Bien mieux, il possédait toutes les qualités qu'elle désirait, jadis, trouver en un mari.

— Aurais-je peur de la vie?... C'est une lâcheté d'hésiter devant son destin ! Maurice est heureux d'être si calme !

Par un grand effort, elle domina son trouble. Elle les regarda tous, affectueusement, se reprochant d'être ingrate... On était si bon pour elle, ici !

Et, comme elle l'avait dit, un jour, à Maurice, elle remercia encore Dieu d'avoir eu pitié d'elle, de l'avoir secourue dans son malheur et son isolement.

IX

Quelques jours après, comme cela arrivait assez souvent, toute la famille s'apprêtait à dîner chez M^{lle} Chevin.

Seul, le jeune Reugny manquait à l'appel. Et la chose était étonnante, vu son ordinaire exactitude. Il allait, presque toujours, à la rencontre de son frère, mais, ce soir-là, Maurice ne l'avait point vu.

Le retardataire parut enfin et manifesta, dès l'abord, une mauvaise humeur rare chez lui. Il se heurta à une chaise, renversa une boîte à ouvrage, oubliée sur le siège. Puis, tançant impatiemment la négligente Berthe, il ne ramassa même pas le nécessaire éparpillé.

Louise, qui était à côté, se pencha et, sans rien dire, ramassa le tout, à la confusion visible de son cousin.

M^{me} Reugny leva sur Augustin ses yeux tendres et tristes :

— Il ne t'est rien arrivé de fâcheux ? demanda-t-elle, à mi-voix.

Et il s'adoucit tout de suite, pour lui répondre :

— Non, maman... Mais on m'a retenu... Et j'en ai été contrarié... surtout à cause de tante Henriette qui n'est guère patiente!

— Voyez-vous cet impertinent! gronda, benigne-ment, tante Henriette, en lui servant son potage. Après quoi, elle reprit la conversation interrompue. Elle était gaie. Elle riait. Mais elle s'arrêta, soudain, pour remarquer, avec sollicitude, qu'Augustin ne mangeait pas. Le jeune homme se plaignit d'un violent mal de tête.

— Je te ferai, tout à l'heure, une tasse de thé. Et tu ne veilleras pas ce soir. Sinon, je te mettrai à la porte, tout simplement!

Et Maurice questionna alors, d'un ton détaché, sans aucune nuance désagréable d'inquisition dans la voix :

— Où donc es-tu allé, ce soir, en sortant de l'étude?

Augustin parut ennuyé. Il répondit, cependant :

— Je suis allé prendre des nouvelles d'Émmanuel qui, décidément, va mieux... Puis... j'ai rencontré, devant sa porte, M^{me} Ancelien, qui m'a fait entrer, afin de me consulter au sujet d'une affaire!

— Ne pouvait-elle aller à l'étude, puisqu'elle est en relations avec M^o Vigier! fit M^{lle} Henriette, qui haussa les épaules...

— Voyons, Henriette!... Quand il lui est si facile de se renseigner sans se déranger! remarqua, pacifiquement, M^{me} Reugny.

— ... Et que je suis quelque peu au courant de ses affaires! acheva Augustin, qui semblait mal à l'aise et désireux de changer de conversation.

— Ah! fit son frère, avec une ironie très douce. Et, à la fin, M^{me} Edith t'a fait entendre que le poids d'une fortune est bien lourd, pour une femme seule?

Autour de la table, il y eut quelques rires étouffés.

— Quelle idée saugrenue! s'écria le jeune Reugny, rejetant sa serviette, dans un visible retour de mauvaise humeur.

— Si saugrenue que cela! murmura Louise, qui observait son cousin, avec de la curiosité.

Sans aucun doute, il y avait quelque chose d'in-

solite. Le regard, sournoisement intéressé, de Maurice croisa celui de sa fiancée.

— Et tu as bien débrouillé les affaires de notre aimable voisine ?

— Quel souci ! répliqua Augustin, agacé, en reculant brusquement son siège.

— Eh bien ! mon cher, décidément, tu es nerveux, ce soir ! On ne peut pas te parler. On ne sait comment te prendre. Tu deviens bizarre !

Augustin rougit. Il demeura muet, immobile, le front dans sa main. Et M^{me} Reugny intervint, priant qu'on laissât cet enfant tranquille, puisqu'il était souffrant.

M^{lle} Henriette se leva aussitôt pour lui préparer quelque chose. Comme les jeunes filles se dressaient également pour enlever le couvert, Louise et Maurice, encore une fois, se regardèrent...

Le lendemain, au commencement de l'après-midi, pendant que l'orpheline rangeait quelques menus bibelots, M^{lle} Henriette, qui semblait fort préoccupée, lui dit soudain .

— Ma chère enfant, si j'étais feu M^{me} de Sévigné, j'irais chercher mes plus étourdissantes épithètes, pour qualifier certain nouvel événement... que jamais vous ne devineriez, bien sûr !

Louise s'arrêta et regarda sa cousine. Les choses qui se passaient si près d'elle ne pouvaient la laisser tout à fait indifférente.

— M^{me} Ancelier ? hasarda-t-elle, suivant les soupçons confus qui l'avaient hantée, la veille.

Avec sa vivacité parfois divertissante, tante Henriette leva les bras au ciel et témoigna, par toute sa physionomie, d'une contrariété réelle, mêlée de surprise, de réprobation... et aussi d'amusement.

— Oui, mon enfant, vous êtes sur la route !... Figurez-vous... Oh ! je puis bien vous dire cela : vous êtes sage et discrète... Et, d'ailleurs, vous commencez à deviner, je le vois dans vos yeux !

Elle aurait pu y voir aussi de l'impatience. Décidément, ce très singulier roman pressenti intriguait Louise.

— Alors, M^{me} Ancelier ?...

Elle entendit tante Henriette lui dire que, la veille au soir, M^{me} Ancelier avait offert, à Augus-

tin Reugny, sa main et sa fortune... Depuis que sa compagne avait commencé à parler, Louise s'attendait bien à une révélation de ce genre. Néanmoins, elle demeura muette de stupeur.

— Elle a ôsé ! fit-elle, enfin.

— Il le fallait bien, vous comprenez !... Si elle avait dû attendre une démarche d'Augustin !... C'est égal ! quand Maurice nous a dit cela, ce matin, nous sommes restées confondues... Je voyais bien, hier, que ce garçon était tout bouleversé, mais je n'aurais jamais cru... Maurice, lui-même... Vous vous rappelez comme il le plaisantait, l'autre jour, à propos de notre voisine ? Eh bien ! Maurice, lui-même, ne prenait pas cela au sérieux... C'est lui qui en a été instruit le premier. Et encore son frère ne voulait-il pas le lui dire !... Il a dû le raisonner. Nous ne pouvions ignorer le fait. Pensez ! pour la conduite à tenir !... Mais j'espère bien que cette femme quittera Vienne. C'est ce que je répétais, tout à l'heure, à ma sœur... qui est consternée !

Pour M^{lle} Henriette, c'était bien un ennui, mais elle ne pouvait s'empêcher d'en rire. Et Louise, après quelques instants, rit avec elle.

— Et... Augustin, que dit-il ?

— Rien ou pas grand'chose. Maurice a, cependant, cru comprendre qu'elle lui avait fait une scène ridicule... Il n'avait jamais soupçonné ses projets. Moi, je croyais aussi qu'elle ne venait chez nous que pour prendre pied dans notre milieu... Et qu'elle ne faisait attention à Augustin que par instinct de coquetterie, parce que, à ces femmes-là, il faut, à tout prix, des hommes à leurs ordres... D'ailleurs, rien dans l'attitude de mon neveu n'était pour l'encourager... Pauvre garçon ! Vu son caractère, cela a été pour lui une terrible aventure !... Ce matin, nous avons dû lui remonter énergiquement le moral... Mais il a prié qu'on ne lui parlât plus d'elle et vous ferez semblant de ne rien savoir, n'est-ce pas, Louise ? Il ne faudrait pas le taquiner à ce sujet !

— Certainement non ! répondit la jeune fille, songeuse. C'était bon pour l'autre jour, parce que je voulais l'avertir... Oui, tante, je pressentais cela,

mais vous aviez si peu l'air de le croire, que je n'ai pas osé vous en parler ouvertement !

Un instant après, M^{lle} Henriette quitta la salle. La jeune fille, restée seule, s'approcha de la cheminée. Pensivement, elle demeura immobile, les yeux fixés sur la photographie d'Augustin Reugny.

Le caractère de loyauté, de fierté, de sourde tristesse de cette physionomie, la frappa davantage.

Elle se redressa, avec une confuse sensation de triomphe. L'autre jour, M^{me} Ancelier l'avait froissée et comme déçue. Ce n'était peut-être pas que la veuve la considérât comme un danger pour ses projets — elle avait dû deviner ses fiançailles, — mais Louise Chevin ne lui en avait pas moins paru une espèce de rivale... comme une incarnation de la jeune fille irréprochable et bien élevée, que la famille d'Augustin ne manquerait pas de chercher pour lui.

Maintenant, Edith Ancelier était vaincue, vaincue malgré sa grâce, sa richesse, son amour.

Ces dons avaient été repoussés. Et quels sentiments tumultueux devaient la hanter, à cette heure même, derrière ses persiennes closes !

Un léger sourire, teinté d'ironie et de pitié, entr'ouvrit les lèvres de Louise.

Tout aurait dû interdire, à M^{me} Ancelier, cette singulière passion. Et que pouvait-elle avoir aimé, en Augustin Reugny?... Sans doute, le jeune homme avait pour lui la beauté physique, le charme indéfinissable d'une nature tendre et raffinée. Mais toutes ses idées, tous ses sentiments devaient heurter ceux de la fantasque veuve.

Peut-être qu'elle avait aimé, en lui, cette différence même et que, à le voir non semblable à tant d'autres, à ceux dont elle s'était entourée, à ceux qui lui avaient causé ses déceptions, connues ou inconnues, elle avait pensé trouver enfin, auprès d'Augustin Reugny, le bonheur qu'elle semblait avoir poursuivi vainement, à travers le monde.

Louise Chevin était trop catholique, elle connaissait trop la philosophie de la vie, pour ne pas savoir la douloureuse et coupable inanité de cette

païenne recherche du bonheur, quand même et en dépit de tout.

Elle eut pitié, parce qu'elle pensa que cette fille incroyante et névrosée de notre excessive civilisation était sincère dans sa folie... et malheureuse... et à plaindre.

... Ce même soir, après le dîner, Maurice arriva seul chez M^{lle} Chevin... pour quelques instants, dit-il, car il craignait, s'il tardait, de trouver sa porte close.

Il n'y aurait pas de veillée. M^{me} Reugny était fatiguée; elle voulait se coucher de bonne heure. Marie-Thérèse prenait soin d'elle. Berthe, lisant un roman palpitant, se trouvait sourde et muette. Enfin, Augustin, retiré dans sa chambre, s'était plongé, jusqu'aux yeux, dans ses paperasses.

Sur ces derniers mots, les deux jeunes gens se regardèrent, et toute la belle impassibilité de M. le directeur de la grande maison Chaboux s'évapora comme une fumée. Il se mit à rire, d'un rire étouffé, irrésistible, contre l'entraînement duquel Louise ne put se défendre, quoiqu'elle semblât considérer plus gravement que lui l'événement de la veille.

Ils échangèrent leurs impressions à ce sujet. Maurice se montra à la fois moins sévère et plus impitoyable que sa fiancée... Moins sévère, c'est-à-dire moins choqué, parce que, déjà conducteur d'hommes, il avait vu plus de choses. Mais la compassion, quelque peu méprisante, de la jeune fille ne trouva, en lui, guère d'échos. Et elle se dit que la punition de certaines femmes serait de pouvoir entendre ce que les hommes disent d'elles.

— Je reconnais que vous avez été plus clairvoyante que moi ! dit Maurice, un peu à regret, comme s'il eût tenu énormément à sa réputation d'extrême perspicacité. Et il conclut, gaîment :

— Ce matin, pour commencer, Augustin a fait un grand détour, afin de ne point passer sous les fenêtres de la dame. Et il le fera tous les jours, soyez-en sûre, jusqu'à ce qu'elle soit décidée à partir... Et quelle appréhension de la rencontrer !... Il est de fait que ce sera embarrassant pour l'un et pour l'autre... et fort ennuyeux aussi

pour nous tous... Se brouiller avec sa propriétaire et voisine, songez-y !

Mais il n'avait pas l'air très effrayé.

Le lendemain, ce fut avec une certaine curiosité que Louise revit Augustin. Le héros, fort peu triomphant, de cette romanesque aventure, avait repris sa correction habituelle. Par une convention tacite, personne ne prononça même le nom de M^{me} Ancelier. Mais, par la suite, à la moindre allusion involontaire, Louise vit une sorte de confusion irritée se réveiller dans les yeux de son cousin.

Depuis ce moment-là, il se montrait plus froid, plus réservé à son égard. Certain soir, elle s'était révélée à lui taquine et moqueuse. La première, elle avait pénétré les projets de M^{me} Ancelier. Elle devait triompher de sa perspicacité même, et il redoutait, certainement, de la voir aborder ce brûlant sujet.

Sur ce point, il avait bien tort et il eût pu mieux augurer du tact de la jeune fille. Aussi, Louise se sentait-elle sourdement froissée du muet retrait de cette camaraderie fraternelle qui lui avait été douce. Son mécontentement confus retombait, en grande partie, sur M^{me} Ancelier.

Mais, un jour, une visiteuse dit à M^{lle} Henriette incidemment :

— Il paraît que votre belle voisine et propriétaire va nous abandonner sous peu.... Hier, chez M^{me} Monnet, elle a parlé de son départ...

Ainsi, elle allait partir, la fantasque, l'élégante Edith ! Les Reugny respirèrent. Leur belle voisine leur parut déjà lointaine, déjà dans le passé. Un de ces jours, ces dames trouveraient, dans leur courrier, une carte d'adieu. Et l'autre partie de l'hôtel redeviendrait silencieuse.

Autour de la pensée de M^{me} Ancelier, il y eut un peu de pitié flottante, mais surtout du soulagement. Le jeune Reugny s'attendrit, peut-être, en secret, sur cette passion qu'il avait si vivement repoussée. Mais il était plus enchanté que tous, du rapide dénouement de l'inquiétante aventure.

X

Au commencement d'une des après-midi suivantes, Maurice et Augustin, partant ensemble, comme souvent, passèrent — comme parfois — par la maison voisine.

Toute trace du déjeuner avait à peu près disparu. Un gentil tablier sur sa très correcte robe noire, Louise achevait de s'en occuper, avec l'alerte maîtresse de maison.

— Asseyez-vous ! dit tante Henriette, voyant que ses neveux avaient encore un peu de temps. Et contez-nous, s'il vous plaît, quelque chose de nouveau.

Après quelques minutes de conversation, Louise s'éclipsa, une seconde, dans la cuisine, pour se débarrasser du plateau qu'elle tenait encore. En revenant, elle surprit une algarade de Maurice à son frère, et à propos d'un rien, lui sembla-t-il... mais sur un ton si brusque, si cassant, qu'Augustin, visiblement blessé, se leva aussitôt.

— Au revoir, tante... Au revoir, ma cousine ! dit-il à la jeune fille qui rentrait.

— Vous n'attendez pas votre frère ? demanda Louise toujours calme et pourtant froissée, elle aussi, de la rudesse de Maurice... Déjà, la veille, de la fenêtre de son cabinet de toilette, elle avait entendu de fort sèches paroles, dites par son fiancé.

Augustin balbutia une vague réponse et sortit. Louise se rapprocha de Maurice, dont le visage était encore crispé d'agacement. M^{lle} Chevin, l'air mécontent, s'en alla dans la cuisine.

... Eh bien ! Maurice, que vous a fait votre frère ? Vous êtes-vous querellés ?... Non ?... Alors qu'y a-t-il ?... Est-ce que vos affaires ne marchent pas à votre gré ? Vous pourriez me le confier, à moi...

Je ne suis plus une enfant ! dit la jeune fille, très douce, mais aussi très ferme.

Elle pensait un peu, en cet instant, à sa future place d'épouse. Elle ne voulait pas être absolument ignorante des peines et des préoccupations de son mari. Elle n'aurait pu se plier au rôle effacé qui n'est pas celui d'une vraie compagne.

Or, aujourd'hui, sans savoir pourquoi, il lui semblait que l'attitude de Maurice cachait une contrariété vive... même quelque chose de grave.

Malgré son habituelle assurance, à cette brusque intervention de sa fiancée, lui, se troubla. Il murmura quelques mots d'excuse. Les soucis le rendaient nerveux.

Louise poursuivit, sur le même ton :

— Vous m'avez dit, un jour, que vous n'aimiez pas à faire peser vos soucis sur les autres... Cependant, ceux qui vous entourent préféreraient les partager avec vous, que...

— Que de supporter ma mauvaise humeur!... Dites-le franchement ! s'écria Maurice, voyant qu'elle s'arrêtait.

Il la regarda, une seconde, très pâle, l'air frémissant. Louise, toujours droite, crut alors qu'elle allait provoquer en lui une explosion de colère. Elle en éprouva une sourde frayeur et une sorte de curiosité.

Mais la flamme des yeux gris s'éteignit tout à coup. Avec une grande douceur, si inattendue que la jeune fille en fut quelque peu stupéfiée, Maurice murmura :

— Pardon, Louise... Et grondez-moi, vous avez raison. Je le mérite... mais si vous saviez !

Cependant, devant l'interrogation involontaire des prunelles bleues, il se redressa, parut se reprendre.

— Non, je ne vous dirai pas cela!... C'est indigne de vous!... Une petite vengeance bien mesquine, bien basse, qui ne devrait pas m'atteindre... Oh ! peu de chose, en somme, et je n'y veux plus songer !

Il reprenait lentement son visage habituel. Il se mit à sourire, en disant :

— Peut-être que nous avons tort de retarder

notre mariage... Voilà déjà que vous me reprochez mes défauts !

Louise rit et répliqua :

— C'est une imprudence de ma part, car vous pourriez bien m'en faire autant !

Gaie, diplomatique, affectueuse, elle lui tendit la main.

— Votre air me faisait craindre qu'il vous fût arrivé quelque chose de fâcheux... Je suis heureuse de vous entendre dire qu'il n'en est rien... Ne m'en veuillez donc pas, mon cher Maurice... Et au revoir !

— Allez en paix et ne péchez plus ! s'écria le jeune homme, tout à fait redevenu lui-même. Inconsciemment, il meurtrit un peu la jolie main de sa fiancée et disparut.

Un sourire aux lèvres, Louise écouta le bruit décroissant de ses pas.

— Je crois Maurice impatient et parfois brusque, — songea-t-elle. C'est un peu désagréable dans la vie commune, quoique tant d'inappréciables qualités d'intelligence et de dévouement puissent bien porter quelques petites taches... Personne n'est parfait... moi pas plus que les autres. Et je suis encore parmi les rares fiancées, qui ont, dans leur jeu, les meilleures chances de bonheur.

La jeune fille ne s'aperçut pas qu'elle venait de juger Maurice Reugny, plus avec sa raison qu'avec son cœur. Elle se mit à songer à son futur beau-frère. Elle l'avait, en somme, un peu défendu, car, reconnaissant en lui la nature profondément aimante, la sensibilité excessive de son père, elle ressentait, à l'égard d'Augustin, cet instinct de protection qui est le signe des forts.

Cependant, Maurice, si perspicace, eût dû comprendre combien il blessait son frère... Il eût dû...

Mais un instinct de justice arrêta Louise. Elle qui aimait tant son père, ne l'avait-elle pas, plus d'une fois, attristé par un blâme ou de trop sévères paroles !... Oh ! si elle pouvait voir ce père disparu revivre près d'elle, comme elle serait plus douce, comme elle répondrait — non pas plus, mais mieux — à cet amour humble et fervent, qui,

n'ayant qu'elle pour pensée, tirait d'elle joie et peine.

... M^{lle} Henriette rentra. Voyant Louise absorbée, elle pensa que la jeune fille était impressionnée désagréablement par l'attitude de Maurice.

— Je ne sais trop ce qu'a Maurice, ces jours-ci ! dit-elle, avec son habituelle franchise. Je suppose qu'il a des contrariétés, car, jamais, il n'avait de la sorte, rudoyé son frère.

Louise fit un geste d'excuse. Elle pensa à la petite vengeance dont lui avait parlé son fiancé... vengeance de quelque ouvrier congédié, sans doute.

Sans savoir pourquoi, l'image de M^{me} Ancelier se profila dans son esprit. Elle se mit à songer à la belle veuve, puis à autre chose... sans plus s'inquiéter de ce que Maurice n'avait pas jugé à propos de lui dire.

Il était de taille à se défendre tout seul.

XI

Le dimanche suivant, au commencement de l'après-midi, Louise, en souple robe de crêpe de Chine, d'un noir mat de deuil, se tenait, depuis un instant, debout près d'une fenêtre de la salle à manger de M^{lle} Chevin. Et elle regardait venir les deux frères Reugny. Le store la dérobait à leurs yeux.

Eux, s'avançaient dans la chaude clarté du petit jardin ensoleillé. L'aîné avait un air de force contenue, sûre d'elle-même. Il causait et scandait ses paroles de gestes brefs. Le plus jeune, la main à son chapeau, pour s'abriter du soleil, écoutait, d'un air songeur.

Et Louise, invisible, observait ces deux hommes de types si différents... Maurice, avec ses sourcils volontairement rapprochés, avec le pli du front

disant l'énergie attentive et dominatrice, avec tous les signes légers qui trahissaient, chez lui, les tendances positives, utilitaires, l'ambition légitime, le besoin de commander, le sentiment juste de sa propre valeur...

Augustin, avec son regard profond, plein de bonté un peu triste, avec les lignes pensives de son front et de ses lèvres, avec tout ce qui le désignait comme un chercheur d'idées et de solutions dans les plus hauts domaines de l'esprit.

Des deux frères, lequel valait davantage?

Louise s'attarda, un instant, à creuser ce problème. Et elle était si impartiale en ses jugements, que la qualité de fiancé ne pesait point dans la balance. Mais elle était aussi trop clairvoyante pour ne pas se dire que toutes les solutions n'avaient, en ce cas, qu'une justesse relative... et que le jugement dépendait du point de vue seul.

— Bonjour, Messieurs!... Savez-vous quelle visite nous attendons aujourd'hui? demanda-t-elle, gaîment, en ouvrant la porte.

Ce fut Augustin qui répondit :

— Oui, certes... et nous sommes même très curieux de revoir la petite Suzanne, muée en demoiselle.

— Parle pour toi! Ma curiosité, à moi, est fort modérée! interrompit Maurice, en haussant les épaules.

— Je l'espère bien! fit Louise, en riant.

... Cette visiteuse, au nom de laquelle Maurice accola l'épithète de mauvaise gamine, était une petite amie d'enfance des cadets Reugny. Fille d'un percepteur des environs, Suzanne Bréchet avait beaucoup fréquenté les deux maisons contiguës. Et son nom revenait souvent dans les souvenirs de Berthe.

M^{me} Reugny et M^{lle} Chevin l'accueillaient, jadis, maternellement, avec de la pitié, parce que, M. Bréchet s'étant remarié, la seconde femme, comme il arrive trop souvent, n'aimait que ses propres enfants et ne supportait qu'à grand'peine la petite orpheline.

Puis, au bout de quelques années, la famille Bréchet avait changé de poste. Suzanne avait écrit

plusieurs fois... puis moins souvent... puis seulement pour la nouvelle année.

Et voilà que le destin ramenait, à Vienne, Suzanne, jeune fille, devenue une petite employée des P. T. T. Sans doute à cause de sa belle-mère, avait-il été préférable qu'elle ne travaillât point auprès de M. Bréchet. Mieux valait la séparation complète.

La veille, la nouvelle venue s'était présentée chez M^{mo} Reugny. Celle-ci se trouvait, alors, seule avec sa fille aînée,... et, questionnées curieusement, un peu plus tard, les deux dames ne purent ou ne voulurent tracer d'elle qu'un portrait vague. Il était à croire que cette Suzanne avait traversé la maison comme un météore... et les deux privilégiées qui l'avaient entrevue souriaient, en y pensant, comme à quelque amusant souvenir.

Tout le monde était plus ou moins intrigué et désireux de voir comment s'était métamorphosée la petite fille turbulente et capricieuse, qui, jadis, doublait si redoutablement la malice de Berthe.

Les jeunes filles désiraient sa venue, avec impatience. Et messieurs leurs frères, attendus chez des amis, s'accordaient, cependant, le temps nécessaire pour entrevoir la visiteuse.

Et elle vint, M^{lle} Suzanne. Et ce fut, dans l'ombre dorée de la vieille maison Chevin, une lumineuse apparition, vêtue d'un rose doux, un peu orangé, un rose de fleur.

Louise, intéressée, eut à peine le temps de distinguer une tête brune, aux yeux brillants comme du jais... La nouvelle venue était déjà suspendue au cou de M^{lle} Chevin, qu'elle embrassait sur les deux joues. Ensuite, elle passa dans les bras de Marie-Thérèse et de Berthe. Elle échangea, en rougissant, quelques mots aimables avec Louise, et toutes deux se serrèrent la main.

Quoiqu'elle fût lente à donner sa sympathie, Louise se sentait déjà gagnée par le charme, tendre et rayonnant, de cette jeune fille, qui, cependant, avait été malheureuse.

— Eh bien ! mademoiselle Suzanne, on ne reconnaît plus ses amis ?

A la voix de Maurice, M^{lle} Suzanne rougit davantage. Elle se tourna enfin vers les jeunes gens et son visage laissa transparaître de la timidité.

— Si... je vous reconnais bien, monsieur Maurice... Et je reconnais aussi votre frère Augustin... Je n'avais oublié personne. Et vous voyez que le temps écoulé ne m'a pas trop déroutée.

Elle leur tendit la main et vint, aussitôt, s'asseoir entre M^{lles} Reugny, pendant que le calme se faisait dans le vieux salon, troublé par son entrée.

— Toujours frisée ! dit Marie-Thérèse, en passant amicalement les doigts sur la chevelure brune et crêpelée. La petite visiteuse secoua la tête, en riant.

— Oui, c'est très commode. Je n'ai aucune peine à me coiffer.

Cette chevelure indisciplinée lui faisait une parure. Le nez de Suzanne eût pu être un peu moins fort, ses yeux un peu plus grands, mais elle n'en était pas moins une petite personne originale et jolie.

— Vous êtes contente d'être revenue à Vienne ? lui demanda, très amicalement, Augustin, qui la regardait en souriant.

— Plus que je ne puis le dire ! répondit-elle, avec un élan joyeux et, cette fois, sans embarras.

Louise s'aperçut qu'Augustin ne l'intimidait pas comme son frère. Et cela était compréhensible, puisque Suzanne avait joué avec le cadet, tandis que l'aîné était déjà un adolescent soucieux de ses études et dédaigneux des amusements enfantins.

Aussi la petite visiteuse se montrait-elle plus ou moins cérémonieuse, selon les personnes. Elle disait : « monsieur Maurice, mademoiselle Marie-Thérèse » — et, plus familièrement, avec les cadets — : « Vous souvenez-vous, Augustin ?... Et toi, Berthe ? »

Avec ces deux derniers, elle se plut à rappeler les frasques lointaines, partagées. On riait, en les écoutant, et l'on regardait, malgré soi, le visage de Suzanne, un visage mobile, extraordinairement expressif, aux yeux parlants. Elle était de race méridionale, par son père, et dauphinoise, par sa

mère. Ce mélange de deux races était, peut-être, pour quelque chose dans la surprenante originalité de cette nature.

Maurice, mal tiré de ses préoccupations ordinaires, restait relativement grave. Une fois déjà, il avait, subtilement, consulté sa montre, mais il respecta encore cette gaîté jeune et saine qui semblait gagner son frère. Il jeta, à Louise, un regard étonné et amusé qui signifiait : « Quelle drôle de petite créature, et comme elle vous ressemble peu, à vous, ma sage et sérieuse fiancée ! »

Louise sourit. Certes, cette nouvelle venue, à peu près de son âge, lui semblait différente d'elle-même, de Marie-Thérèse et même de Berthe. Mais ce n'était là qu'une différence de caractère. Suzanne Bréchet appartenait au même milieu et portait en elle la marque d'une éducation semblable. Elle ne jetait point, dans leur petit cercle, la note indéfinissable, mais irrémédiablement étrangère qu'y apportait M^{me} Ancelier.

En évoquant ce dernier nom, Louise se demanda soudain si cette charmante Suzanne, à laquelle Augustin témoignait un intérêt évident, ne réussirait pas, là où avait si bien échoué la jeune veuve.

Mais non ! Il parut, à Louise, que quelque chose en M^{me} Bréchet — elle ne put définir quoi — ne cadrerait pas avec la nature pensive d'Augustin. Et puis, pauvres tous deux, Augustin n'ayant qu'une situation médiocre, il leur faudrait du courage pour fonder un foyer, dans ces conditions-là.

A l'instant même, la brune Suzanne tourna son attention vers Augustin et lui dit :

— Est-il vrai, Augustin, que vous soyez en train de devenir célèbre?... M^{me} Diehl, que j'ai revue hier au soir, m'a fait, de vous, un éloge!... Alors, vous écrivez dans les journaux?

Cela lui paraissait énorme et, visiblement, elle accordait une considération nouvelle au camarade jadis tyrannisé. Le jeune homme sourit, plutôt divertí. Et elle ajouta :

— Je sais aussi que votre frère est devenu un grand brasseur d'affaires... Il doit être peu indulgent pour ses subordonnés, M. le directeur!... J'ai

presque envie de plaindre ceux qui sont sous ses ordres.

— Ah ! vraiment !... Et pourquoi cela ? fit Maurice, à bon droit surpris.

La jeune fille rougit un peu, sourit et le regarda du coin de l'œil.

— C'est qu'autrefois vous aviez la justice prompte. Je puis bien le dire, car le plus fameux soufflet que j'aie reçu en ma vie, je le tiens de vous !

— De moi ?... Un soufflet ? s'exclama Maurice, avec une stupéfaction non jouée.

— Oui, Monsieur, de vous-même !... Ah ! vous en êtes honteux, à présent. Et vous voudriez bien le renier ! Mais je vais vous rafraîchir la mémoire... Te rappelles-tu, Berthe, ce jour où nous nous amusions au bord du petit bassin... Oui, dans votre jardin... J'étais mauvaise, je voulais te pousser à l'eau... Tu t'es débattue et c'est moi qui suis tombée... M. Maurice, qui écrivait dans la salle à manger, sauta par la fenêtre et me repêcha... C'est alors que, soufflant et reniflant, je reçus le bon soufflet dont je vous parle. Oh ! mais, un soufflet appliqué de main de maître !

Louise, qui prenait part à la gaieté générale, s'amusa encore plus, en voyant une rougeur involontaire monter au visage de son fiancé. Dame ! Quand une jolie fille en robe rose accuse un galant homme de l'avoir frappée !

— Ah ! mademoiselle Suzanne, vous avez la mémoire bonne et la rancune longue !... Mais, puisque vous prenez plaisir à me couvrir de confusion, souffrez que je me retire !

Là-dessus, Maurice se leva, imité aussitôt par son frère. Lorsque les jeunes gens eurent disparu, la conversation prit un tour plus intime. De bonne grâce, Suzanne conta la façon dont elle avait vécu ces quelques années. Et ce que, par délicatesse, elle ne disait pas, était deviné ou su déjà par ses amies.

A la voir ainsi souple et facilement rieuse, un peu enfantine même, on n'eût point soupçonné que ces yeux brillants avaient déjà versé bien des larmes... ni que cette jeune fille élégante avait

joué, dans la maison paternelle, un rôle ingrat et dévoué de sœur aînée. La seconde M^{me} Bréchet en faisait une bonne à tout faire et ne tenait pas à la voir s'en aller. Le faible M. Bréchet laissait sa femme agir à sa guise. Et il fallut plusieurs interventions des oncles maternels de Suzanne, pour que le père égoïste et la marâtre calculatrice s'avisassent de songer enfin à l'avenir de cette jeune fille sans dot.

— C'est ainsi que je suis devenue fonctionnaire ! conclut Suzanne, moitié riant, moitié pleurant. J'en garderai une éternelle reconnaissance à mes oncles... à mon oncle Victor surtout... Ils ne sont pas riches et ont des enfants. Ils ne pouvaient faire autre chose pour moi... Mais ils ont pensé à mon avenir, comme ils l'eussent fait pour une de leurs filles.

Puis, confuse de la longueur de sa visite, elle se retira, avec cette démarche si preste, si légère, qui la faisait reconnaître de loin... Maintes fois, par la suite, ses amies s'amusèrent de cette vivacité extrême qui la mettait toujours en avant... Un enfant tombait-il dans le ruisseau, sous les yeux des promeneuses, c'était Suzanne qui le relevait, avec une dextérité de petite mère.

Elle devait se rencontrer assez souvent avec M^{lles} Reugny. A ses jours libres, elle alla aussi travailler chez elles, mais seulement aux heures où elle ne risquait pas de rencontrer les jeunes gens.

Et Louise, à qui cette perspective avait, d'abord, déplu, s'accoutuma bientôt aux apparitions de M^{lle} Suzanne. Vite familiers lui semblèrent les yeux de jais, le teint ambré, la bouche rieuse et causeuse, les mains brunes qui tiraient si vite l'aiguille, si vite que cela vous causait une espèce de fascination.

— Aussi vite que la langue ! remarqua, cruellement, Maurice Reugny, un jour que le hasard l'avait amené indûment à la maison.

Pour le faire mentir, la petite Méridionale ne répliqua rien, mais lui lança un regard de brûlant reproche.

XII

Pendant ce temps, une personne, dont on avait souhaité la disparition, demeurait encore dans le voisinage des Reugny, qui se fussent si bien passés d'elle. Des vagues musicales, assourdies, filtraient, souvent, de l'autre moitié de l'hôtel Ancelier. Augustin Reugny faisait toujours un grand détour, pour se rendre à ses occupations. Et, un soir — cela devait arriver ! — Les Reugny, à peu près au complet, rencontrèrent M^{me} Ancelier, chez des amis communs.

Augustin se troubla. Mais il eut la présence d'esprit de se tenir en arrière. La jeune veuve, un peu pâle, s'enquit aimablement de la santé de M^{me} Reugny, absente. La courtoisie tranquille de Maurice lui répondit. M^{lle} Henriette causa, un peu vite. Puis, Edith Ancelier se retira, sans avoir tendu la main au jeune Reugny, ce dont les hôtes — le bon docteur Monnet et sa femme — ne s'aperçurent point.

Comme ils ne désiraient que son départ, ils ne s'avisèrent pas de trouver que ce départ s'était effectué un peu comme une fuite. Et ce petit drame mondain ne fut point soupçonné par eux...

— Je crois que votre belle propriétaire va bientôt quitter Vienne ! assura encore M^{me} Monnet.

Et l'on parla d'autre chose.

Louise s'accouda, un instant, à la fenêtre. Puis, elle se retira vivement. Elle venait de voir M^{me} Ancelier traversant la rue déserte.

— M^{me} Ancelier qui s'en va, en toilette de visites ! Tante, ce serait le moment de se présenter chez elle.

M^{lle} Chevin avait encore, en sa possession, des

livres prêtés par leur voisine, des livres de valeur, richement reliés — dépôt qu'elle désirait restituer au plus vite. Mais elle avait trouvé préférable de laisser s'écouler un peu de temps entre le regrettable incident de certain jour et la restitution projetée.

M^{lle} Henriette en éprouvait de l'ennui. Le sachant, Louise proposa, vivement :

— Si j'allais les rendre aujourd'hui même!... C'est une occasion.

Sûre de ne pas trouver M^{me} Ancelier, la jeune fille s'inquiéta peu de sa toilette, et, quelques instants plus tard, elle tournait l'angle de la rue.

O stupeur! Madame était chez elle! Louise, fort contrariée, plus vexée même que ne le comportait l'aventure, fut introduite dans une petite pièce élégante, où la jeune femme la rejoignit immédiatement. Elle avait ôté son chapeau, et Louise n'eut même pas la ressource de se retirer, en disant :

— Vous alliez sortir, Madame!

La jeune femme l'accueillit comme si rien ne s'était passé. Si la surprise lui était désagréable, elle n'en laissa rien voir. Elle pensait, sans doute, que mieux valait dissimuler jusqu'au bout, puisque son départ était proche.

Louise s'efforça d'imiter un peu cette attitude. Mais M^{me} Ancelier avait, sur elle, une incontestable supériorité de dissimulation mondaine.

Elle commença l'entretien, d'un ton fort libre, avec, parfois, ce sourire mystérieux, flottant, qui était un de ses charmes.

Elle dit, incidemment, qu'elle aimait Vienne.

— Et vous, mademoiselle Louise?... Sans doute, puisque vous êtes destinée à y vivre... N'est-il pas vrai?

La jeune fille sentit, une fois de plus, l'ardente curiosité, autour de ses fiançailles... Lequel des deux?

Elle répondit par quelques mots vagues et demanda, immédiatement, pour couper court à une question possible :

— Et vous, Madame?... Vienne aura-t-elle longtemps l'honneur de vous posséder, après une si longue éclipse?

M^{me} Ancelier, les yeux vagues, hésita.

— Je ne sais... je... j'étais lasse de ma vie trop mondaine... Je me repose... Oui, j'ai fait une longue éclipse... Je suis partie, quand je me suis mariée pour la première fois... Et je me suis mariée fort jeune.

Cette assertion, vivement ajoutée, amusa la visiteuse. Il lui avait semblé, maintes fois, que sa compagne prenait, avec les dates, de singulières libertés.

M^{me} Ancelier, un peu songeuse, reprit lentement :

— J'avais emporté, de Vienne, une impression pénible... Lors de ce départ, la mort était dans notre maison... Mon père avait une maladie de cœur, très avancée, qui devait l'emporter subitement, deux mois plus tard... M. Reugny venait de mourir, dans de fort tristes circonstances... Et votre cousin Augustin était bien malade...

Le songe s'accrut dans les yeux changeants d'Edith Ancelier. Peut-être cherchait-elle, dans le passé, l'image de l'adolescent, auquel elle, brillante jeune fille, ne prenait pas garde... sans soupçonner, alors, qu'un jour viendrait...

Une expression visible de colère et de désespoir troubla son visage. Elle avait parlé comme pour elle seule... et, une seconde, elle parut oublier la présence de Louise.

Mais Louise fut émue, comme si, au lieu de se tenir, fine et élégante, en face d'elle, sa compagne de hasard lui eût crié, avec des sanglots :

— Ah ! que je suis lasse de la vie !

Et, quoiqu'elle fût une grande coupable, cette créature en détresse, sans espoir, et sans foi, vaincue par la vie à laquelle elle avait trop demandé, était cependant digne de pitié... parce que, suivant ses propres mots, elle avait été aussi une grande malheureuse.

— Mon cousin est mort, en effet, bien tristement... en pleine force ! fit la visiteuse, comme elle eût dit n'importe quoi, pour aider sa compagne à se reprendre.

M^{me} Ancelier tressaillit, regarda Louise... et lui demanda, soudain, avec une certaine curiosité :

— Vous savez comment est mort M. Reugny ?

Sa voix basse, un peu étrange, surprit Louise.

— Pas au juste... D'un accident, je crois... Nul n'en parle jamais devant M^{me} Reugny, dont le mauvais état de santé date de cette époque...

La jeune femme eut une ombre de sourire. Ses yeux clairs eurent un regard scrutateur, presque perçant.

— C'est possible... Cependant, je vous conseille d'en parler moins encore devant son fils cadet... Alors, vraiment, vous ne savez pas ?

— Non, Madame ! répondit Louise, surprise et même effrayée. Je ne sais ce que vous voulez dire.

L'idée d'une révélation inattendue s'imposa à elle. Elle regarda M^{me} Ancelier, d'un air interrogateur. Elle n'eut pas le temps de réfléchir, car celle-ci poursuivait déjà :

— Si j'avais pu soupçonner votre ignorance à ce sujet, je me serais tue... Mais je croyais que vous saviez... Il s'agit de votre famille... Vous vivez auprès de M^{lle} Chevin; et même l'on dit... Ma foi ! tant pis, si je suis indiscreète... L'on dit que vous êtes fiancée à l'un de vos cousins.

La jeune fille, saisie, resta d'abord muette. M^{me} Ancelier fixait sur elle des yeux étincelants... Pendant une seconde, toutes les conventions mondaines s'effacèrent entre ces deux femmes... Louise se sentit jalouse, haïe, prise pour une rivale.

Très sèche, quelque peu méprisante, elle répondit enfin :

— En effet, Madame, je suis fiancée à mon cousin Maurice... Mais c'est une confidence que vous m'avez demandée là... et je vous en prie...

— Je comprends... Vous n'en parlez pas encore... Mais soyez tranquille, ce n'est pas moi qui vous trahirai !

M^{me} Ancelier avait instantanément repris sa physionomie habituelle. Elle formula de brèves, mais chaudes félicitations.

Louise l'écouta, troublée, impatiente. Elle ne voulait point demander, à sa compagne, ce qu'elle avait voulu dire, tout à l'heure. Au fond, elle brûlait d'envie de le savoir.

Mais, en échange de la rassurante confiance, la jeune femme reprit, d'elle-même :

— Quant à ce qui concerne votre cousin, je comprends votre ignorance... Ce sont des choses que l'on garde secrètes... et que je n'ai apprises que par hasard.

... M. Reugny faisait, depuis quelque temps, de mauvaises affaires... Et, vous savez, les soucis, les tracas, les découragements!... Enfin, il se mit à boire... On peut dire que cette pauvre M^{me} Reugny n'a pas été très heureuse. Son mari était, déjà, naturellement violent... Il y eut des scènes...

Puis, une nuit — ne me demandez pas comment je sais cela! j'étais trop proche voisine pour ne pas être au courant de certains faits — une nuit, M. Reugny rentra ivre. Il y eut, dans la chambre des époux, une vive discussion... Puis, soudain, un grand cri, vite étouffé... M. Reugny, fou de vin et de colère, avait pris sa femme à la gorge.

Votre cousin Maurice était absent. Ce fut le plus jeune qui accourut... Il se jeta sur son père, pour lui faire lâcher prise... Et M. Reugny, surpris, tomba en arrière, la tête contre le coin de marbre, à angle aigu, d'une vieille commode... Il mourut le surlendemain, sans avoir repris connaissance.

— Ah! mon Dieu! fit Louise, glacée d'horreur. M^{me} Ancelier était, elle-même, toute pâle.

— Quel affreux malheur! Vous êtes sûre, Madame?

— Je n'en suis que trop sûre!... Mais vous êtes la première personne à l'apprendre de moi!... En dehors des Reugny, je suis certainement seule à connaître ce drame.

J'en ai gardé le secret, comme si j'en avais fait le serment... J'ai eu pitié d'eux tous! acheva-t-elle, avec une indéfinissable expression de hauteur et d'amertume.

Mais Louise, bouleversée, n'écoutait plus. Elle voyait bien que la jeune femme avait surpris ou deviné la vérité... que là était la cause de la tristesse cachée d'Augustin... de l'affection particulière et attentive que l'on semblait avoir pour lui... enfin,

de certains petits incidents qui revenaient à la mémoire de Louise...

La jeune fille prit congé et s'en alla, hâtivement. Elle trouva M^{lle} Henriette assise, inactive, près d'une fenêtre du salon.

— Ah! vous voici, mon enfant! Je vous attendais avec impatience, pour avoir l'avis de vos très bons yeux, au sujet de ces soies à rassortir... Vous avez été retenue, je le vois!

— Hélas, oui! M^{me} Ancelier n'avait fait qu'une fausse sortie... Ou bien elle avait oublié quelque chose.

— Pauvre Louise! Cela ne vous a pas trop ennuyée? Vous n'avez pas l'air contente!... Est-ce que cette toquée vous aurait dit quelque chose de désagréable?

Louise aurait pu éviter de toucher à un tel sujet. Mais une force secrète, irrésistible, la poussa, en cet instant.

Tout en résumant brièvement les allégations de la jeune femme, elle regardait M^{lle} Chevin. Elle la vit changer de visage; et un remords lui vint de sa cruauté. Mais trop tard!

— Ce n'est que trop vrai! dit enfin la pauvre tante, à voix basse. Et nous avons tous été bien malheureux! Quels moments!... Quand j'y songe!...

Elle fronça les sourcils, en pensant, évidemment, à cette peste d'Edith Ancelier... Puis, elle s'attendrit, douloureusement, sur les angoisses passées.

Louise, assise en face d'elle, écouta le poignant récit.

... M^{lle} Henriette, appelée, une nuit, par Marie-Thérèse éperdue... Et l'affolement de cette maison, autour de ce malheur qu'il fallait dérober à la curiosité publique... Et le désespoir de l'adolescent — il avait seize ans alors — qui fit craindre pour sa vie et pour sa raison... Et les interminables jours de douleur et d'effroi, écoulés à son chevet d'abord, puis dans une incessante surveillance, recommandée par le médecin, le dévoué docteur Monnet.

— C'est trop affreux! dit la jeune fille, si émue, si impressionnée, qu'elle n'eût pu en dire davantage.

La belle lumière du dehors déclinait lentement... Le vieux salon de famille, peu à peu envahi par l'ombre, était délicieusement intime et paisible. Mais les deux femmes n'y prenaient garde.

— Affreux ! reprit M^{lle} Henriette, toute pâle. Oui, affreux de donner la mort en échange de la vie !... Et mon beau-frère aimait cet enfant plus que les autres, parce qu'il était plus doux, plus affectueux... Il l'emmenait avec lui, de préférence... Il se plaisait à l'aider dans ses études... Et ces souvenirs n'ont fait que torturer davantage mon pauvre Augustin...

Oh ! quand je le vois maintenant — il n'oublie pas, je le sais, mais il nous le cache ! — je pense à ces longs mois où nous désespérions de le conserver, de le sauver...

Un jour — tant que je vivrai, je me souviendrai de cette scène !... — nous avions, en apparence, repris notre vie d'autrefois. Seulement, Augustin habitait chez moi, dans la chambre que vous avez. Cela lui rappelait moins, vous comprenez !... Un jour, nous déjeunions tous ensemble... Augustin, qui allait mieux et se montrait presque calme, était avec nous. Ce n'était, d'ailleurs, pas la première fois. Et nous commencions à oser espérer... Tout à coup, il se leva, repoussa sa chaise, et pleurant, gémissant, criant presque, il s'enfuit dans sa chambre.

Nous fûmes atterrés par la violence de cette crise. Ce fut quelques jours plus tard que je l'emmenai en Suisse... Ah ! quel voyage !

Elle s'arrêta et essuya ses yeux mouillés. Le cœur étreint, Louise gardait le silence.

— Il fallut lui réapprendre à vivre. Un vieil ami, prêtre retraité, nous aidait dans cette tâche, en parlant au nom de la religion. Et le docteur Monnet, lui, y allait plus brutalement : — « Mon garçon, tu feras mourir ta mère ! Si tu continues, elle en a, à peu près, pour six mois ! »

Et, à force de s'entendre dire cela et de subir nos soins obstinés, il finit par guérir. Ma sœur voulait quitter cette maison, ce qui l'aurait séparée de moi. Mais lui-même l'en dissuada... Maurice revint du régiment. Il avait toujours eu, sur son

frère, une grande influence... Et le temps a passé. Voilà Augustin devenu un homme... et un homme à peu près comme les autres!

De grosses larmes roulaient sur les joues de M^{lle} Chevin. Elle semblait si maternellement douloureuse, que sa vue et sa voix eussent attendri une roche... Louise n'avait point un cœur de pierre. Elle se sentait remuée au-delà de toute expression, et elle se mit à pleurer avec sa cousine.

Pauvre Augustin, si bon, si doux, si affectueux, quelle histoire était la sienne!... Et Louise n'était-elle pas heureuse encore, elle qui pouvait pleurer son père en paix.

— On vient! fit, tout à coup, M^{lle} Henriette.

En effet, la porte du côté du jardin venait de s'ouvrir. Des pas glissèrent dans le couloir. Alors, sans un mot de plus, la pauvre tante s'enfuit dans la salle à manger, dont elle ferma la porte.

Dans sa stupeur, Louise n'eut ni la pensée, ni le temps de changer de place. On frappa; puis la porte s'ouvrit aussitôt, sous une main familière. Une silhouette d'homme se dessina au fond du salon.

— Qu'il fait sombre, ici! s'écria la voix d'Augustin.

Et le voir, lui, à cette minute, fit tressaillir Louise.

— Ah! ma cousine, c'est vous!... Bonsoir!... Je suis envoyé en ambassadeur extraordinaire, pour vous prier de venir dîner, avec tante... C'est une invitation bien tardive... mais il paraît que mes sœurs ont expérimenté quelque recette nouvelle, rare, délicieuse... Et l'on veut votre avis, et des compliments surtout, n'oubliez pas!

Les inflexions enjouées de la voix d'Augustin s'éteignirent. Il murmura, avec saisissement :

— Louise, vous pleurez!

La jeune fille, plus saisie encore, ne bougea point et ne répondit pas. A travers une brume, elle distinguait Augustin, debout devant elle, et les larges prunelles brillantes lui semblèrent exprimer une profonde, une triste compassion.

Mû par une impulsion soudaine, il se pencha vers elle, et, indiciblement fraternel et respec-

tueux, lui prit la main. Il dit tout bas, et sa voix tremblait :

— Dieu ne veut pas que nous regrettions avec désespoir ceux qui ne sont plus de ce monde... Et, quoi que nous pensions avoir à nous reprocher à leur égard, — ce qui n'est, en ce qui vous concerne, qu'imagination pure — nos morts voient nos regrets. Ils savent que nous les aimions.

Ainsi il offrait sa discrète pitié, à celle qui n'était que pitié elle-même. Et il tentait de la consoler, elle qui pleurait sur lui !

Il se retira sur ces mots, laissant la jeune fille immobile et songeuse.

XIII

A cette époque, une grave affaire de concurrence déloyale faillit ébranler la maison Chaboux. Et le jeune directeur eut fort à faire pour secouer, à la fois, l'ennemi et son négligent patron.

Il n'en dit rien chez lui, ne tenant pas à inquiéter sa famille. Mais, durant une promenade dominicale, très gaie cependant, car Suzanne Bréchet se trouvait présente, le fort, le courageux Maurice se sentit accablé d'une affreuse tristesse.

Nul ne s'en doutait, car lui, nerveusement, riait avec les autres, et jetait, comme à l'ordinaire, de pittoresques réflexions qui amusaient son entourage.

Cependant, le jeune homme ne s'affligeait pas ainsi uniquement sur les histoires de l'usine. Autre chose le tourmentait, une affaire plus fâcheuse et plus grave encore.

Lui, le fort, l'habile, le perspicace, craignait d'être sous la menace d'un de ces coups de la vie qui ébranlent les plus solides armatures.

Pour rien au monde, il n'en eût fait la confidence

à qui que ce fût, car il n'avait que des craintes... mais quelles craintes !

Au fond, cependant — car l'homme est un abîme de contradictions — il était secrètement blessé qu'une personne au moins (celle qui l'intéressait le plus) ne devinât point sa tristesse cachée. Il en éprouvait une insupportable amertume.

Il observait, sans en avoir l'air, le délicat profil de sa fiancée, ses gestes, son sourire. Était-il possible qu'elle ne le sentît point se débattre dans la misère de ses doutes, auxquels il voulait se soustraire ?

Pensait-elle donc si peu à lui ?

Oh ! si elle l'eût deviné et qu'elle fût venue, même moqueuse, même fâchée contre lui, mais, au fond, apitoyée, tendre, rassurante !

Hélas ! Louise était, visiblement, à cent lieues de deviner ce qui se passait dans l'âme de son fiancé.

... Pour diverses raisons, Maurice Reugny devait se souvenir longtemps de ces jours-là... surtout de cette promenade.

Sur le chemin du retour, Suzanne Bréchet se trouva, tout à coup, seule auprès du jeune homme. Elle leva sur lui ses brillantes prunelles noires, pleines de douceur, et lui dit, en hésitant, avec un peu de crainte :

— Monsieur Maurice, seriez-vous souffrant?... Ou bien auriez-vous ce qu'on appelle vulgairement : le cafard... Vous n'êtes pas comme d'habitude... Et vous avez beau rire, vos yeux sont tristes.

Maurice, pris à l'improviste, ne put retenir un geste d'humeur. Il haussa les épaules et répondit, avec brusquerie :

— Voilà une petite fille qui ne manque pas d'imagination... Merci tout de même pour votre sollicitude, mademoiselle Suzanne !

La jeune fille lui jeta un regard rapide et s'éloigna, sans doute froissée par la sécheresse de cette réponse.

Maurice se repentit de s'être montré si brusque. Mais cette intervention n'était pas celle qu'il eût voulue. Quelle ironie ! Louise, indifférente, ne

s'apercevait point de la tristesse cachée de son fiancé. Et c'était une autre, cette petite Suzanne à la voix douce, qui, compatissante, venait demander au jeune homme :

— Souffrez-vous ?

Un soir menaçant, zébré de rouge et de noir, couvrait les cimes.

Comme la bande rentrait, ayant pris, pour raccourcir la route, une voie assez laide, genre baulieue, un violon, aigre et moqueur, leur jeta, au passage, ce refrain démodé :

— Non, tu ne sauras jamais...
Si je t'aime ou si je te hais...

Avec un geste, comme pour écarter une mouche importune, Maurice, exaspéré, grommela :

— Au diable les vieilles rengaines !

Un de ces soirs-là, l'aîné des Reugny, brusque et soucieux, entrebaïlla la porte de la chambre de son frère.

— Augustin, est-ce que tu dors ?

Naturellement, l'interpellé s'éveilla en sursaut.

— Non !... Qu'y a-t-il ?

Maurice tourna le commutateur et la lumière inonda la chambre.

— Affaires de famille... Une lettre que j'ai reçue, ce soir. Lis-la vite, car j'y vais répondre !

Augustin se frotta les paupières, soupira.

— Lis, s'il te plaît... Moi, je n'y vois plus, tant j'ai sommeil !

Maurice eut un geste d'impatience.

— Et moi, est-ce que je ne suis pas obligé, souvent, de prendre sur mon repos ?... dit-il, d'une voix rude. Allons, écoute !

La lettre contenait les doléances de leur fermier du Petit-Cellier et le rapport de l'architecte sur les réparations nécessaires aux vieux bâtiments.

Augustin écouta, avec bonne volonté. Mais s'étant rendu à Lyon, pour les affaires de l'étude, il avait eu une journée bien remplie. Maurice s'aperçut, tout à coup, que son frère dormait.

Il replia ses documents. Puis, les yeux fixés sur Augustin, il contempla, en silence, ce visage immobile, au fin profil, aux longues paupières abaissées. La lumière en accusait la beauté noble et pensive.

L'aîné porta la main à son propre front, à l'endroit où les cheveux grisonnaient déjà. Et une indicible expression de colère et d'amertume contracta ses lèvres.

Pendant les quelques instants qu'il demeura là, le reflet d'un grand drame intérieur parut sur ses traits soudain creusés...

Puis, il se domina et se retira, sans bruit, éteignant la lumière.

XIV

Augustin Reugny descendait du train, à une petite station des environs de Vienne. Il se rendait, pour la première fois, au château de Sonieux, chez le baron Marcey, un richissime personnage, installé, depuis peu, dans le pays.

Le jeune homme dut s'informer, en traversant le village. Il arriva bientôt devant la haute grille qui préluait à un parc immense, aux arbres vraiment beaux. Après avoir parcouru une longue avenue, Augustin se trouva devant le château, une vaste construction Louis XIV, de grand air, précédée par une profusion de fleurs et de jets d'eau qui récréaient la vue, après le charme incomparable, mais austère, des futaies.

— M. le baron recevra Monsieur!

Cet avertissement du valet de chambre secoua désagréablement le jeune homme. Il s'attendait à être reçu, seulement, par l'homme d'affaires du château.

Il fut introduit dans un cabinet de travail, somptueux et sévère, des aspects duquel il ne vit

rien... rien que le maître de céans, assis devant son bureau.

Le baron Marcey était d'une distinction extrême, mais froide, imposante. Des cheveux gris, des traits aquilins, des yeux bleus, clairs, perçants, redoutables, qui paraissaient lire dans les âmes. Il semblait posséder, au plus haut degré, le don de discernement de ceux qui règnent en tirant parti des hommes et des choses.

Le menton appuyé dans sa main, il écouta en silence les explications données. Son regard s'attachait aux moindres gestes du nouveau venu.

La conscience de cet examen mit une petite sueur au front du jeune homme intimidé. Il se troubla et, à sa grande confusion, s'embrouilla un peu dans ce qu'il avait à dire.

En deux mots, le baron remit les choses au point; puis, prenant les pièces présentées, il les parcourut du regard. Il s'arrêta soudain, le doigt sur une signature.

— Reugny ! dit-il. Est-ce votre nom ?

— Oui, Monsieur ! répondit Augustin, avec surprise.

— Est-ce vous qui écrivez dans nos journaux du Sud-Est ?

A cette question inattendue, le jeune homme eut à peine la présence d'esprit de répondre affirmativement. Habitué sans doute à en imposer aux autres, le baron le regardait avec bienveillance. Il prononça quelques mots d'éloge, d'autant plus précieux qu'ils étaient plus mesurés et venaient d'un homme comme lui.

— On m'a parlé de vous... J'ai lu quelques-uns de vos articles... C'est bien !... Y a-t-il longtemps que vous écrivez ?... Très bien ! N'écrivez-vous rien d'autre ?

Le jeune Reugny, absolument décontenancé, rougit sans répondre.

M. Marcey n'insista point. Avec un imperceptible sourire, il poursuivit aussitôt, discutant en termes modérés, mais nets, le sujet d'un récent article, paru dans un journal de Lyon... Il sourit encore, lorsque le jeune homme, lui répondant avec plus de liberté d'esprit, se laissa aller à

défendre, avec une ardeur contenue, des idées traitées de socialistes.

— Vous avez, sans doute, l'ambition de parvenir au notariat? demanda brusquement M. Marcey, en tournant, dans ses mains presque féminines, un coupe-papier en vieil argent.

— Je n'en sais rien, Monsieur! répondit Augustin, rappelé à lui-même et fort surpris de cette inquisition.

Le baron lui jeta un regard perçant.

— Ah! vous n'en savez rien?... Et n'avez-vous jamais pensé que votre situation pourrait être plus digne de vous?

Augustin rougit de nouveau, mais répliqua, assez rapidement :

— Si, parfois, j'ai pensé de la sorte, je ne suis pas le seul au monde... puisque la généralité des hommes est portée à se juger toujours au-dessus de sa valeur!

— Très bien! fit le baron. Je vois que vous êtes un sage!

Il se leva, reconduisit le jeune Reugny jusqu'à la porte de son cabinet, lui tendit la main et le laissa stupéfait de tant d'égards et de condescendance.

Heureux d'en avoir fini avec cette embarrassante entrevue, Augustin s'en alla dans la grande allée, tout en se disant qu'il venait de voir un type d'homme très accusé, original. De cet entretien, lui restait un certain trouble. Il en occupa sa pensée, essayant, avec confusion, de se rappeler tout ce que des questions inattendues et précises avaient arraché à sa réserve habituelle. Mais il ne pouvait qu'être flatté de l'attention d'un tel personnage.

Cette songerie l'emmena sur la route où, devant la grille ouverte d'une villa toute récente, stationnait une automobile.

Il n'y avait pas là de quoi émouvoir le passant. Cependant, lorsqu'il fut plus près, une expression de très vive contrariété se peignit sur son visage.

— Si c'était elle! murmura-t-il, entre ses dents.

Debout près de la grille, deux dames causaient avec animation. L'une d'elles était tête nue et

habillée d'une élégante robe de maison. L'autre, en manteau, avec, sur la tête, une écharpe de soie mordorée, semblait prête à partir.

La voix de cette dernière, s'élevant soudain, secoua le jeune homme d'un frisson désagréable. C'était bien M^{me} Ancelier !

La jeune femme se retourna. Il eut à peine le temps de la saluer. Elle s'écriait déjà :

— Ah ! monsieur Reugny ! J'ai presque envie de dire que c'est la Providence qui vous envoie !

Il la regarda, très surpris, inquiet vaguement.

— Oui, voyez plutôt !

Augustin vit le chauffeur, accroupi à côté de la voiture, et qui, avec effort, essayait de se relever.

M^{me} Ancelier ajouta, avec colère :

— Voyez, il est ivre !... Oh ! le misérable !... Il pue l'alcool !... Comment a-t-il fait ?... Je ne sais. En tout cas, il a mis à profit le temps de ma visite !

Le chauffeur, un tout jeune homme, presque un adolescent, et dont l'organisme déchu ne devait guère supporter la boisson, balbutia, d'un air abruti, qu'il n'était pas ivre et qu'il avait fait son service.

Aussi méprisante que si elle se fût adressée à un chien galeux, M^{me} Ancelier étendit le bras :

— Montez ici !

Et — pendant que le jeune homme lui obéissait, avec la plus grande peine — la belle veuve se retourna vers Augustin Reugny.

— Monsieur Augustin, je vous emmène !... Vous n'allez pas me laisser partir seule, avec un homme en cet état !... Songez s'il survenait une panne !

Augustin, extrêmement ennuyé, répondit, très vite :

— Je vous remercie, Madame ! Je vais prendre le train. Je ne vois pas du tout de quelle utilité vous serait, en cas de panne, un profane tel que moi !

— Pas si profane que cela !... D'ailleurs, en suivant mes indications, vous pourriez m'aider... Et quand vous ne feriez que m'accompagner à la maison la plus proche !... Me voyez-vous seule dans la nuit ?... Monsieur Augustin, je vous en prie ! Voici le crépuscule et j'ai peur !

La dame de la villa les regardait, curieusement. Elle voulut intervenir et dit, à ce passant peu courtois, qui s'en retournait à Vienne et refusait de rassurer par sa présence une femme effrayée :

— Oh ! Monsieur, le mode de locomotion doit vous être indifférent. Êt, puisque votre destination est la même... Voyons !... La galanterie française...

Augustin, énervé, coupa court aux instances de la dame. Puisque la corvée se présentait comme inévitable, autant valait l'accepter, sans trop manquer à la politesse.

Très froid, il dit à la riche veuve :

— Eh bien ! oui, Madame !... puisque vous le voulez !

Les yeux de M^{me} Ancelier lançaient des éclairs que ne fit point disparaître cet acquiescement forcé. Les fines mains gantées s'appliquèrent à arranger l'écharpe enroulée sur sa casquette grise, mais elles tremblaient.

A sa demande, Augustin monta dans l'auto où le chauffeur s'était affalé assez malheureusement, vaincu à présent par l'ivresse. Il gémit à peine, lorsque le clerc de M^e Vigier le redressa péniblement et l'assujettit, de son mieux, sur la seconde banquette.

Puis, Augustin dut prendre place en avant, à côté de l'élégante conductrice qui se penchait pour un bref adieu.

— Bon voyage ! jeta la dame de la villa, l'air sournoisement intrigué et amusé.

L'auto ronflante bondit et, comme une bête dangereuse prise de fureur, s'élança sur la route de Vienne.

Derrière le châssis protecteur, Augustin songeait, froid et sévère. Il s'appliquait à écarter l'impression désagréable de cette aventure qui serait si brève. Ils allaient être si vite arrivés !

Mais il ne pouvait oublier ce qui s'était passé entre lui et cette femme. Son voisinage lui causait un malaise compréhensible... Pourquoi n'avait-il pas trouvé un prétexte ?... Un ami l'attendant à la gare... ou n'importe quoi !... Mais il n'avait pas l'esprit prompt à la feinte.

... Le soleil venait de disparaître. De grands

rayons, invraisemblables de forme et d'éclat, zébraient le ciel.

L'auto ralentit sa course. M^{me} Ancelier se retourna un peu et jeta à son compagnon :

— Que fait cette brute ?

— ... Dort toujours ! répondit-il, laconiquement.

— Bien !... Vous voyez ce que je pourrais attendre de mon chauffeur ! Et, vraiment, je vous remercie d'avoir bien voulu monter... encore que vous vous soyez fait prier ! acheva la jeune femme, d'une voix mordante.

— C'est que j'étais et que je suis encore mal convaincu de l'utilité de ma compagnie ! répliqua le jeune homme, très raide.

La main de la conductrice se crispa sur le volant.

— Dites plutôt que vous avez voulu me faire sentir tout l'éloignement que je vous inspire !... Soyez tranquille ! Je l'ai si bien senti que je ne l'oublierai de ma vie !

Augustin, d'ailleurs étourdi par la vitesse précédente, ne trouva rien à répondre.

Une flamme singulière s'allumait derrière les lunettes sombres. M^{me} Ancelier poursuivit, d'un ton saccadé, hachant les mots :

— Vivre avec moi... ou mourir avec moi... Qu'aimeriez-vous mieux, monsieur Reugny ?

Augustin, malheureusement, ne comprit pas tout de suite. Il ne comprit pas non plus quelle démenche montait en ce cerveau de névrosée... Alors, elle cria, d'une voix suraiguë :

— Vous ne voulez pas choisir ?... Eh bien ! je choisis pour vous !

Un coup de volant vers la droite... Pour le jeune homme, une brève et violente sensation d'angoisse... Et l'auto s'abîma dans les terrains inférieurs...

Après le bruit de la chute, ce fut le grand silence...

Un paisible commencement de veillée chez M^{me} Reugny.

Ces dames travaillaient autour de la table. Mau-

rice lisait, ce qui ne l'empêchait nullement d'entendre ce qui se disait autour de lui et d'y répondre.

Son frère, seul, manquait à la réunion. Mais il avait prévenu, qu'ayant à s'éloigner de Vienne, on voulût bien ne pas s'inquiéter de l'heure de son retour.

M^{me} Reugny tirait donc paisiblement l'aiguille. Cependant, elle n'avait pas consenti à se rendre chez sa sœur, où l'on veillait de préférence.

Et elle dit, tout à coup, plaintive :

— C'est égal ! je voudrais bien qu'Augustin fût rentré !

Levant les yeux, Maurice gronda et rassura sa mère. Puis, il se dressa et, rejetant son journal, s'approcha de sa cousine qui, depuis un instant, examinait des échantillons d'étoffes blanches.

Elle le regarda, d'un air tranquille et sourit, sans lâcher les petites choses immaculées, aux reflets soyeux, qui évoquaient le long déroulement d'une robe de noces.

Maurice sourit, lui aussi... Les deux fiancés, assis l'un près de l'autre et un peu à l'écart, se mirent à causer à demi-voix. Le jeune homme avait un front détendu, un air plus serein que de coutume. Et la jeune fille semblait pénétrée par la gravité religieuse d'un immense changement de vie, désormais prochain.

Elle n'avait en elle rien de troublé, de tourmenté. Elle était, au contraire, calme infiniment et les blancheurs répandues sur ses genoux semblaient la couvrir de neige.

Ils causaient... Peu à peu, sans s'en apercevoir, ils élevèrent la voix et toute la famille put se mêler à leur entretien. Ils causaient de l'arrangement de leur nid futur, le pavillon, presque achevé et si heureusement orienté que l'on ne s'apercevrait guère du voisinage des usines.

Certain jour, à propos de l'attribution des pièces, les fiancés avaient eu une discussion, assez vive pour que le jeune Reugny, toujours conciliant, s'écriât, avec surprise :

— Comment pouvez-vous vous quereller pour si peu ?

C'était peu pour lui et il était visible que, plus tard, il laisserait à sa femme la plus entière latitude et lui saurait même un gré infini de trancher, sans lui, de telles questions.

Ce soir, Augustin n'était pas là pour s'étonner de l'attitude batailleuse des fiancés et, d'ailleurs, il n'eût pas eu lieu de le faire.

Lors, du précédent examen de ces choses, rien n'avait pu être fixé. Maurice ne tenait peut-être pas énormément à avoir son cabinet ici plutôt que là; mais il tenait à son avis; il croyait avoir raison et s'efforçait d'en persuader la jeune fille. De son côté, Louise, sûre de son entente féminine, se sentait froissée par cette insistance.

Ce soir, il en fut autrement. Et les fiancés faillirent ne rien décider encore, tant ils se montrèrent empressés à vouloir chacun ce qu'avait voulu l'autre, ce qui amusa un peu leur entourage.

Ravie d'un tel accord et de l'aimable spectacle de si heureuses fiançailles, M^{me} Reugny les regardait, avec une maternelle bonté. Cependant, elle n'oubliait point qu'un de ses enfants manquait à l'appel. Et tout à coup, au bruit de la sonnette, elle s'écria, avec joie :

— Enfin !

Mais ce n'était pas l'absent. Maurice revint, tenant à la main une enveloppe, un billet apporté par un gamin. Il l'ouvrit et lut, tout haut :

Chère Madame,

J'ai rencontré Augustin et l'ai fait mon prisonnier. Mais je vous le rendrai, sans rançon, avant une heure. Tous mes hommages.

Docteur MONNET.

— Quelle idée ! s'écria M^{me} Reugny, à la fois soulagée et mécontente. Pourtant, avec une inquiétude soudaine, elle ajouta vivement :

— Maurice, donne-moi ceci !

Elle voulait s'assurer que la carte ne contenait que ces quelques mots. Mais Maurice ne chercha point à la dérober à sa mère. Il remarqua, en étendant la main :

— Voilà un garçon qui se dérange !

Cependant, il avait froncé les sourcils et, malgré l'insouciance voulue de la voix, Louise, le regardant, le sentit inquiet. Il y avait de l'inquiétude dans l'air.

— J'ai bien envie d'aller les relancer ! fit, tout à coup, le jeune homme. Je reviendrais avec eux !

La mère leva sur lui des yeux pleins d'effroi.

— Toi aussi, tu penses... qu'il y a quelque chose d'insolite ?

Maurice, qui s'était levé, se rassit aussitôt.

— Mais non, maman ! s'écria-t-il, avec mauvaise humeur. Vous êtes bien toujours la même. Vous voyez de l'insolite partout !

D'un geste brusque, il reprit son journal ; et un silence absolu se fit dans la pièce.

A la dérobée, Louise regardait son fiancé. Elle voyait bien qu'il ne lisait pas. Elle voyait qu'il se demandait ce que son frère faisait, à pareille heure, chez le Dr Monnet... Ce qui n'eût pas été surprenant de la part d'un autre, était si peu dans les habitudes d'Augustin !

M^{me} Reugny baissait la tête sur un ouvrage qui n'avancait guère. Tante Henriette était sombre et les deux sœurs échangeaient de furtifs regards.

Louise eût manqué de cœur si elle n'avait point partagé quelque peu l'inquiétude de sa famille.

Elle tressaillit lorsque, un quart d'heure plus tard, M^{me} Reugny, n'y tenant plus, s'écria, presque en larmes :

— Il me semble qu'il est arrivé un malheur ! — et pressa Maurice de se rendre chez le médecin.

Le jeune homme se leva aussitôt. Mais sa mère voulait le suivre. Pendant la petite discussion qui en résulta, un bruit confus se fit entendre dans la rue... tout le monde se tut. Presque au même instant, la sonnette s'agita.

Maurice alla ouvrir. Quelques mots furent échangés dans le vestibule. On put ouïr la voix du docteur, puis celle d'Augustin. Enfin, les arrivants parurent au seuil de la pièce et, voyant son fils pâle et défait, que M. Monnet tenait par le bras, M^{me} Reugny se dressa, avec un cri étouffé.

— Ne vous effrayez pas, maman ! Il m'est survenu un petit accident sans conséquence !

— Oui, la paix, chère Madame ! Un accident de rien du tout !... Des égratignures ! jeta, militairement, le médecin. Tout le monde les entourait. Augustin se laissa tomber sur le siège avancé par l'une de ses sœurs. Malgré de visibles efforts pour se raidir, il semblait anéanti. Des bandages retenaient son bras gauche contre sa poitrine. Ses vêtements étaient souillés, déchirés.

Très brièvement, il se mit à répondre aux questions dont on l'accablait. Et, tout en répétant sans cesse, à M^{me} Reugny, qu'il n'y avait pas là de quoi se tourmenter, son compagnon compléta ses explications.

Faisant une tournée en ces mêmes parages, il avait été averti qu'un accident était arrivé non loin et qu'une maison isolée abritait trois victimes... Augustin s'en tirait à bon compte, mieux certes que le chauffeur, laissé là-bas en attendant la possibilité de le faire transporter à Vienne... Laissée également dans la demeure hospitalière, M^{me} Ancelier, qui ne semblait pas blessée, reposait, après l'emploi d'un calmant, nécessité par une inquiétante crise nerveuse.

— Alors, c'était elle qui conduisait ? répéta Maurice, à qui cela avait déjà été dit. Il ne pouvait, cependant, soupçonner le drame : Augustin n'avait parlé que d'un accident. Des sentiments complexes de honte, de fierté, de générosité, lui avaient fermé la bouche.

— Parbleu ! C'est son habitude. Et puisque son chauffeur était ivre ! fit le médecin, répondant pour l'interpellé.

— Aussi quel besoin avais-tu de t'embarquer avec cette toquée ? grommela encore Maurice.

— Eh ! parce que je n'ai pu faire autrement !

Augustin s'agita, gémit d'impatience et se détourna un peu. Son frère l'examinait, les sourcils froncés.

— Voyons, docteur, qu'y a-t-il, au juste, en fait de dommage ?

— Rien de très grave ; et si ce garçon-là n'avait des nerfs de jolie femme !... Des égratignures au côté, puis à la tête, à l'oreille... C'est le côté gauche qui a porté.

— Et cela ? fit encore Maurice, désignant le bras en écharpe.

— Rien de démis... mais des plaies assez profondes, causées par des éclats de verre, que j'ai dû retirer... Quelques jours de repos arrangeront tout, oui, chère Madame !... Allons, mettez-moi vite mon blessé au lit !

Il fit un mouvement comme pour partir. Puis, regardant le jeune homme affaibli, il dit encore :

— Emmenons-le dans sa chambre. Je vous accompagne.

Et il jeta, à Maurice, un coup d'œil rapide, que Louise surprit et interpréta d'une façon alarmante. Ce coup d'œil signifiait évidemment : « — Moutons, j'ai quelque chose à vous dire. »

Les yeux fiévreux du blessé firent le tour de la salle. Effleurée par ce regard obscurci, qui, peut-être, une seconde, avait cru voir la mort, Louise frissonna longuement.

Peu après, elle se trouva seule. Et tout étourdie, comme pétrifiée, elle demeura immobile, attendant.

Enfin, une porte se rouvrit et Berthe reparut. Elle dit rapidement, presque bas :

— Venez ! voici votre clef... Le docteur a annoncé une très mauvaise nuit, beaucoup de fièvre... Et, à l'insu de maman, tante reste pour veiller avec Maurice... Moi, je vais aller dormir près de vous, pour que vous n'ayez pas peur !

La nuit était absolument noire. Les deux jeunes filles, émues et frissonnantes, traversèrent les jardins. Une minute, elles se retournèrent pour regarder une fenêtre éclairée de l'invisible façade. Puis, elles entrèrent dans la maison Chevin.

Elles firent de la lumière, fermèrent la porte, poussèrent les verrous et, avant de s'engager dans l'escalier, se regardèrent, saisies, effrayées, par ce que représentait le fait anormal de se trouver toutes deux seules, à cette heure, dans cette maison. Elles s'arrêtèrent dans la chambre même de Louise.

Sans attendre de questions, Berthe dit alors ce qu'elle savait. Son frère avait eu, paraît-il, une longue syncope. Maintenant, il semblait extrême-

ment ébranlé par le choc. Le docteur redoutait des complications...

— Une fièvre cérébrale, peut-être... Je n'ai pas très bien compris et l'on n'a pas perdu de temps à me l'expliquer... Il y a je ne sais quelle drogue, du poison à donner, de temps en temps... Si maman se doutait !

— Croyez-vous qu'elle ne se lèvera pas, durant cette nuit ? objecta Louise, en se décoiffant d'un geste machinal.

— Non ! Ma sœur l'en empêcherait. On lui fera prendre, à son insu, une dose plus forte de sa potion calmante... Maman n'a pas besoin de fatigue, ni d'émotion. Nous ne le savons que trop !

Berthe s'en alla dans la chambre de sa tante. Mais, au bout d'un instant, elle revint. Elle avait l'habitude d'être avec sa sœur et, à l'idée de passer la nuit, seule dans cette grande pièce, elle avait presque peur, vraiment !

Louise eut un vague sourire. Son lit était très large et leurs deux personnes y tiendraient à l'aise. Sa cousine fut enchantée de la proposition. Ensemble, elles dirent leurs prières.

Un peu plus tard, aussitôt les ténèbres faites dans la chambre, Berthe se mit à pleurer tout bas.

Se redressant, Louise la calma du mieux qu'elle le put.

Mais, lorsqu'une respiration rythmée annonça le sommeil de Berthe, elle demeura assise sur son lit, les yeux grands ouverts... Et ce fut pour elle une mortelle nuit.

Augustin était en danger... Le docteur et Maurice avaient conféré en cachette... Que s'étaient-ils dit?... Ils étaient inquiets ! Maurice, un instant, avait paru très sombre... Si une mauvaise fièvre se déclarait, le blessé, dont la santé avait été, jadis, si ébranlée, la supporterait-il ?

La jeune fille écoutait parfois, comme si des plaintes allaient traverser l'épaisse muraille. Mais c'était le silence... Et, dans ce calme absolu, solennel, un air qu'elle aimait autrefois et que Marie-Thérèse avait chanté aujourd'hui, résonnait aux oreilles bourdonnantes de Louise, l'ob-

sédant avec une étrange, une funèbre douceur...

« Loin de la triste grève,
Mon bien-aimé s'en va...
Sa barque fuit sur l'onde,
En cette nuit profonde...
Et le vent qui s'élève
Au loin l'entraînera... »

Car, à cette heure d'angoisse et de ténèbres, Louise ne se la dissimulait plus, la chose inouïe, le malheur contre lequel elle avait lutté, ces derniers temps.

Le bien-aimé, c'était Augustin Reugny et non Maurice!...

Oh! quelle fatalité avait poussé Louise Chevin à venir à Vienne, avant son mariage!... Après, la vertu du sacrement l'eût défendue!

A la cathédrale, un matin où elle évoquait, malgré elle, une navrante histoire passée, un premier éclair de vérité l'avait frappée d'effroi. Depuis, sans vouloir même se l'avouer, elle avait lutté, sans cesse. Elle n'était pas coupable, oh! non!

Seulement, cette nuit, elle succombait. Là, dans l'obscurité qui amplifiait démesurément ses craintes, rien ne l'aidait contre elle-même. Rien!

Avec une saisissante réalité, elle revoyait sans cesse l'attitude affaissée d'Augustin, son visage défait, ses yeux embrumés d'un commencement de délire... Ou, quand cette vision disparaissait, c'était pour faire place à d'autres... Augustin, gai et enjoué, dans les réunions du soir... Augustin, pensif, lisant ou écrivant... Augustin, tout pâle, la regardant, comme certain jour, avec des yeux qui, si douloureusement, disaient : — Vous me faites mal!

Oh! comme Louise eût pu crier cela, tandis qu'elle serrait fiévreusement ses mains l'une contre l'autre, se meurtrissant à sa bague de fiançailles!... La jeune fille ne raisonnait point. Elle souffrait... elle souffrait horriblement. Et la blessure de son orgueil, de sa légitime fierté, s'ouvrait toute vive. Elle avait, si nette, la sensation d'une déchéance.

Soudain, comme par contraste, elle se revit à Trivieux au milieu des vieux amis qui composaient la société habituelle de son père... Ces gens d'âge

mûr, qui lui témoignaient presque de la déférence, elle les jugeait du haut de sa présomptueuse sagesse. Elle savait ce qui avait manqué à celui-ci, pour être heureux, quelle erreur de vue avait gâché l'existence de cet autre. Mais elle ne pouvait savoir ce qu'il adviendrait de Louise Chevin.

O Dieu ! Elle avait raillé et méprisé M^{me} Ancelier ; et pourtant M^{me} Ancelier était libre, tandis que Louise était la fiancée de Maurice Reugny. Elle, si sûre d'elle-même, de sa force d'âme, de sa raison, en être arrivée là !... Et ce n'était point un trouble momentané, une tentation passagère. En cet instant, elle ne mesurait que trop bien la profondeur de cet attachement terrible pour le frère de son fiancé... Elle ressentait un désir immense, poignant, de vivre pour lui, auprès de lui, de le consoler, d'épargner à ce cœur meurtri, trop vibrant, un peu faible, les rudes secousses de la vie...

Et elle serait bientôt la femme de Maurice !... Elle se disait tout bas : — Je suis folle ! Je suis folle !

Elle n'osait faire un mouvement, dans la crainte de réveiller sa compagne, et cette contrainte lui semblait insupportable. Quelle nuit !

A l'approche de l'aube, Louise finit, cependant, par s'endormir.

... Lorsqu'elle se réveilla, infiniment lasse et brisée, elle était seule. Berthe avait disparu.

Immobile, elle songea à ses angoisses nocturnes. La pâle mais radieuse clarté du matin — et peut-être aussi l'excès de fatigue — mettait en elle un calme étrange. Elle désirait seulement connaître le verdict définitif, que le docteur devait rendre ce matin même. Elle repoussait tout le reste bien loin d'elle.

Après une toilette sommaire, elle descendit. Elle s'attendait à trouver le rez-de-chaussée clos et sombre, mais M^{lle} Henriette était déjà rentrée. Assise dans la cuisine, elle prenait un peu de café.

— Vous savez où est le lait, mon enfant ?... Je ne vous ai pas attendue... Cela creuse, ces veilles !... Et, par-dessus le marché, la nuit a été très pénible... Le docteur est là-bas, en ce moment...

Moi, je me suis sauvée de bonne heure, à cause de ma sœur... Mais Maurice m'a promis de venir ici, tout de suite après le départ de M. Monnet.

— Mon cousin souffre-t-il? demanda la jeune fille, en hésitant.

La figure de M^{lle} Chevin se plissa.

— Oui, il se plaignait beaucoup, cette nuit... Il portait toujours la main à son front... Il a eu une fièvre intense, un délire!... Par instants, nous avions toutes les peines du monde à le maintenir dans son lit. Mais, vers l'aube, il s'est calmé, progressivement... Quand je l'ai quitté, il dormait depuis dix minutes.

La pauvre tante soupira et repoussa son bol.

— Savez-vous que ce n'était pas gai de l'entendre délirer! Son esprit s'est, tout de suite, reporté à... à la mort de son père... Il semblait revivre ce jour maudit. Et comme j'étais contente que ma sœur ne fût pas là, pour l'entendre se ronger le cœur de cette façon!

Louise tressaillit. Puis, sans mot dire, elle s'occupa à se préparer quelque chose. Elle versait, dans sa tasse, un peu de lait fumant, lorsque Maurice arriva par le jardin.

— Eh bien! questionna, vivement, M^{lle} Henriette. Louise se contenta de lever les yeux.

Le jeune homme, visiblement fatigué lui aussi, se laissa tomber sur un siège.

— Le docteur s'est montré plus rassurant qu'hier. Mais il y a retour de cette fièvre et de ces douleurs nerveuses dont Augustin a tant souffert, autrefois.

— Voilà un enfant qui n'avait pas besoin de cela! Il nous avait été déjà assez difficile de l'en guérir! gémit la tante.

— Monnet va le traiter d'une façon nouvelle, dont il attend merveille. Il dit que ce sera une affaire de jours!

— Oui, avec des jours, on fait des mois!

Maurice ne releva point cette remarque pessimiste. Il dit soudain, à demi voix, avec une explosion de colère, saisissante, contenue :

— Et si vous saviez le fond de l'histoire!... Oh! cette misérable femme!... Oui, tante, oui, Louise,

c'est cette aimable M^{mo} Ancelier qui est la cause directe de tout. Vous m'entendez bien : cet accident n'en est pas un. On pourrait lui donner un autre nom !

Il y eut, dans la pièce, des exclamations de stupeur. M^{lle} Henriette se refusait à croire. Après la première minute, Louise n'avait plus rien dit.

— Eh ! tante, je tiens cela d'Augustin lui-même, qui s'est éveillé, ce matin, en pleine conscience... L'attitude singulière de M^{mo} Ancelier avait frappé le docteur. Quant à moi, parmi les choses incompréhensibles qu'il égrenait, cette nuit, quelques mots d'Augustin m'avaient fortement intrigué... Nous nous fîmes part de nos soupçons. Nous désirions, vivement, connaître la vérité. Monnet avait peur d'agiter mon frère, mais je m'en suis chargé et, en cinq minutes feignant de tout savoir, j'ai tout appris... Pourtant, il n'avait guère envie de nous le dire... Mais quelle femme, tout de même !... Elle jette ces deux hommes à la mort, elle s'y jette elle-même par passion, par vengeance !... C'est une déséquilibrée, une folle !

— Ah ! mon Dieu !

M^{lle} Chevin était bouleversée. Louise, plus froide en apparence, ne s'exclamait point, ne s'étonnait pas beaucoup. Elle n'en avait pas la force.

Les yeux gris étincelants de Maurice l'effleurèrent, puis revinrent à elle plus longuement. Elle tressaillit. Il lui semblait qu'il lisait en elle comme dans un livre ouvert... Mais non ! il ne parut même pas remarquer son extrême pâleur. Il n'était occupé que de son frère. Elle vit, en lui, le plus grand, le plus chaud, le plus tendre amour fraternel, avec quelque chose de plus protecteur que n'en comportait leur différence d'âge, mais qu'expliquaient, sans peine, le caractère des deux jeune gens et l'histoire de leur passé.

Au moment même où elle n'était que trop sûre de ne pas aimer Maurice, il lui fallut rendre un hommage plus complet à cet être si digne d'être aimé. Elle se sentit glacée de remords, de douleur, d'impuissance.

Cependant, pour dire quelque chose, elle mur-

— Et M^{me} Ancelier, qu'est-elle devenue?

— Oh! cela... Elle n'a besoin que de repos... et de douches, je présume!... C'est elle qui s'en tire le mieux.

Le pauvre diable de chauffeur est le plus atteint des trois... Bah! sa maîtresse est riche; elle le dédommagera et ce ne sera que justice!

— Votre mère ne s'est point trop agitée?

— Non, pas trop... Elle est rentrée dans la chambre, à l'instant où nous allions descendre, le docteur et moi... Mais Augustin est calme à présent... et raisonnable.

Après quelques mots d'adieu, le jeune homme se leva.

Le front appuyé à la vitre, Louise le regarda s'en aller rapidement par le petit jardin. Le cadre familial était empli de la plus éblouissante clarté rose.

XV

Une semaine passa de la sorte. Ce furent de tristes jours, pendant lesquels se trouvèrent quelque peu dérangées les habitudes des deux maisons.

Le jeune Reugny, très souffrant, restait invisible. La secousse nerveuse avait été violente. Les nuits surtout étaient mauvaises, avec d'intenses accès de fièvre.

M^{me} Reugny se montrait fatiguée et morne. Les enfants s'efforçaient de la raisonner et de lui rendre l'énergie qui manquait, de plus en plus, à son tempérament débile. On lui laissait ignorer la véritable cause de l'accident.

... Un de ces soirs, Louise vint travailler avec ses cousines. Mais cette veillée ne ressembla guère aux autres. Maurice, qui demeurerait auprès de son frère, ne fit qu'une courte apparition. M^{lle} Henriette monta et resta un long moment au chevet de son neveu.

Les visages s'ombrayaient encore d'inquiétude et d'ennui. Tout en parlant de choses et d'autres, on songeait visiblement à celui qui n'était pas là... Et cette pensée tyrannique s'imposait à Louise, peut-être plus qu'à tout le monde. Regardant, malgré elle, la place vide d'Augustin, elle se débattait, avec angoisse, contre un mystérieux vertige.

Cependant, ces jours étaient, pour elle, des jours de répit. Elle était trop fière, trop loyale, pour ne pas lutter, de toutes ses forces, contre ce sentiment, venu par surprise, qui, déjà, était une trahison et qui, bientôt, serait coupable. Il lui semblait qu'elle tomberait morte de honte, si quelqu'un pouvait la deviner et énoncer, tout haut, ses secrètes pensées... Et le regard scrutateur de Maurice lui causait un perpétuel malaise.

Mais le mal n'était, peut-être, pas aussi grand que cela. L'autre nuit, elle se trouvait fatiguée, enfiévrée. Et les heures nocturnes sont comme ces miroirs infidèles qui grossissent démesurément les objets. Il n'y avait, en Louise, qu'une sympathie dangereuse, due en partie à une émouvante ressemblance et récemment surexcitée par une grande pitié. La pitié est, parfois, un piège.

— J'avais trop d'orgueil... Je me croyais meilleure et plus forte que les autres. Dieu me punit ! se disait-elle, dans l'excès de son humiliation.

Et elle avait laissé ses parentes s'agiter autour d'elle, tandis qu'elle-même demeurerait impassible, presque indifférente, en apparence... Oh ! les singulières heures de tristesse cachée et de désarroi moral !

Elle était, cependant, au courant de tout ce qui découlait du drame caché, autour duquel les Reugny faisaient un profond et méprisant silence. Elle savait que M^{me} Ancelier, se repentant désespérément de son acte de folie, avait, l'avant-veille, fait parvenir une longue lettre à la victime de... l'accident.

Partagé entre un juste ressentiment et une certaine pitié — car le médecin ne savait que faire pour calmer son étrange cliente — le jeune homme lui avait envoyé un mot de pardon, ajoutant qu'il espérait bien que M^{me} Ancelier leur épargnerait, à

tous deux, l'embarras fort pénible de se revoir.

Et, de fait, Edith Ancelier allait partir, cette fois sans feinte et sans esprit de retour. D'après quelques mots, prononcés entre Maurice et M. Monnet, Louise soupçonnait même que ce dernier, par une menaçante pression, avait contribué aussi à cette décision soudaine.

A la fin de la semaine, les persiennes voisines furent closes pour longtemps. Et la moitié de l'hôtel Ancelier retomba dans un silence de tombeau. M^{me} Ancelier avait perdu la partie. Elle s'en allait, ailleurs, oublier, dans une folle et luxueuse vie, que, malgré ses attraits, sa fortune, ses avances, un homme, choisi entre tous, n'était pas tombé à ses genoux.

Que deviendrait-elle ? Se souviendrait-elle longtemps ? Cette âme malheureuse et sans frein finirait-elle par rencontrer, sur sa route, Celui qui poursuit les brebis perdues ? Les grandes leçons de la vie ne lui apprendraient-elles jamais rien ?

.... Elle avait jalosé Louise comme une rivale possible, parce que celle-ci vivait dans l'intimité affectueuse des Reugny.

Et voilà que cette intimité de tous les jours allait devenir un supplice pour Louise.

La jeune fille avait redouté l'instant où elle reverrait le frère de son fiancé... ce qui arriva vers le milieu de la seconde semaine.

M^{lle} Henriette ayant, cette après-midi, une visite à faire, Louise sortit avec elle, mais pour aller retrouver ses cousines qui se plaignaient de la moins voir. Munie de son sac à ouvrage, elle se présenta à la porte de la rue, sachant que Berthe l'attendait.

Mais cette porte lui fut ouverte par M^{mo} Reugny. Berthe était allée faire quelques emplettes pressées. Marie-Thérèse se trouvait dans la salle à manger, en tête-à-tête avec une couturière à la journée, qu'elle secondait diligemment.

— Et, vous ne savez pas... Notre malade s'est levé aujourd'hui... Il est au jardin... Il va décidément bien mieux, et je crois que j'ai eu tort de tant craindre ! acheva M^{mo} Reugny, enfin rassurée.

Marie-Thérèse entrebâilla une porte, puis, reconnaissant sa cousine, vint à elle, en souriant.

— Voulez-vous entrer dans notre atelier de confection? Vous verrez la robe de maman... la robe et la veste.

— Oui, il faut que l'on m'essaie tout cela! dit plaintivement M^{me} Reugny. Elle se tourna un peu du côté du jardin. Visiblement, elle eût voulu s'en aller là-bas. Mais la couturière était venue aujourd'hui et il fallait bien la prendre à ses rares jours libres.

— Allez donc auprès d'Augustin, chère petite!... Vous le distrairez!... Il en a besoin, je crois!

— Oui... Quand il est malade, il a des idées noires! compléta Marie-Thérèse, en cueillant, sur sa robe, les bouts de fil qui témoignaient de son labeur.

Louise recula d'un pas, regardant les deux femmes avec une sorte de désespoir. Mais elles n'y prirent garde. Marie-Thérèse disparut.

— Vous viendrez me rejoindre? fit Louise, d'un ton presque suppliant.

— Mais oui, mon enfant!... Tout à l'heure... après l'essayage... Et puis, Berthe va revenir.

Après quelques secondes d'hésitation, la jeune fille quitta sa cousine et descendit au jardin ensoleillé. A quelques pas, elle aperçut bientôt le dossier d'un grand fauteuil de rotin, abrité par un buisson de lilas. Instinctivement, elle passa la main sur son visage, et, lorsqu'elle fut auprès d'Augustin, elle avait réussi à reprendre sa physionomie ordinaire.

Appuyé contre les coussins à grandes fleurs vives, le jeune homme était immobile et fermait les yeux. Il dormait.

Louise s'arrêta, saisie, prête à s'éclipser comme une ombre... C'est lui!... C'est celui qui, sans le savoir, a réussi à troubler la paix d'âme de Louise Chevin... a été la cause de ces combats qui ont humilié cette fierté jeune.

L'arrivante n'avait fait aucun bruit. Mais, mystérieusement averti, comme on l'est souvent, d'une présence attentive, Augustin tressaillit, s'éveilla... Il était à peine plus pâle que de coutume. Seulement, ses grands yeux, trop brillants et fiévreux encore, hésitèrent et se refermèrent une seconde,

comme incapables de supporter l'éclat du jour, ou le regard de Louise... Puis, il sourit et son visage s'éclaira.

— C'est moi, Augustin!... Si j'avais su que vous dormiez... Je suis fâchée! dit-elle, très naturelle, en lui tendant la main.

— Mais moi, je ne suis pas fâché... au contraire!... D'ailleurs je ne dormais pas... Je somnolais tout au plus... Ce docteur m'abrutit, avec ses calmants!

— Cependant, vous allez mieux, Augustin?

Elle prit un siège, s'assit en face de son cousin et déploya son ouvrage.

— Vous voulez bien que je vous tienne un peu compagnie?... C'est votre mère qui m'envoie... Elle et vos sœurs nous rejoindront tout à l'heure.

— Je suis enchanté! répondit le jeune homme, toujours souriant et respectueusement amical. Il regarda le crochet de métal s'agiter entre les doigts de Louise.

— Vous avez passé quelques jours bien pénibles... Vous avez souffert? demanda-t-elle, avec un intérêt qui, hélas, n'était pas feint.

— Oui, un peu... Les nuits surtout, répondit-il, d'un ton assez bref. Son visage s'assombrit et ses yeux bruns se levèrent, de nouveau, sur Louise, qui y lut une crainte, un mécontentement, une prière.

Elle le comprit très bien. Elle le comprenait si vite. Il redoutait une allusion quelconque au rôle de M^{me} Ancelier... une question.

La jeune fille effleura son compagnon d'un regard ardemment observateur. Dans un âpre désir de délivrance, elle souhaita presque de lire en lui de la vanité, de la fatuité, ces sentiments mesquins qui rabaissent si bien un caractère d'homme.

Malheureusement pour la paix de Louise, l'attitude d'Augustin ne trahissait rien de pareil. Si cette aventure avait remué, chez lui, quelque chose de l'éternel orgueil dont nul humain n'est absolument dépourvu, c'était seulement la crainte du ridicule. D'ailleurs, il en était encore à s'étonner d'avoir pu inspirer une si singulière passion et l'attribuait, tout entière, à un déséquilibre partiel.

Comme il en avait tiré pas mal d'ennuis, ce sensitif, troublé de façon excessive par toute chose inattendue, ne demandait qu'à oublier et désirait que les autres eussent au moins l'air de faire comme lui.

— Je ne vous parle pas de votre accident... Non par manque d'intérêt, croyez-le !... Mais parce qu'un accident récent, et dont on souffre encore, n'est pas un souvenir agréable à évoquer.

Augustin rougit imperceptiblement, mais son regard remercia Louise. Ces quelques mots diplomatiques simplifiaient fort la situation.

— Votre main n'est-elle pas encore guérie ? questionna la jeune fille, s'apercevant que la main gauche de son cousin était toujours couverte de bandages.

— Si, presque... Mais je garde encore cet attirail, afin de me donner un air intéressant, répondit-il, avec un petit effort de gaîté.

La causerie se poursuivit sur ce ton. Si Augustin avait des idées noires, il n'y paraissait guère. Le jeune homme avait, évidemment, l'habitude de se dominer et la seule présence de quelqu'un lui faisait remettre le masque.

Louise était trop fière, pour ne pas faire également bonne contenance. Il y a, dans la vie, des moments où faire bonne contenance est notre unique pensée.

Soudain, la conversation changea, devint grave. D'un air réfléchi, comme s'il suivait une idée très nette, Augustin se mit à parler de son frère, à mots brefs, mais trahissant l'affection profonde, et secrètement fort tendre, qui les unissait tous deux.

— Vous ne savez pas, Louise, ce que Maurice a été pour nous... ce qu'il a fait... Et que pouvons-nous lui rendre, en échange ?... Son bonheur dépend de vous seule... qui ne lui devez rien.

Malgré la difficulté d'observer une femme — et surtout une femme comme sa cousine — un secret instinct l'avertissait-il que Louise n'avait pas, pour son fiancé, tout l'amour qu'il méritait ?

Troublée, la jeune fille embrouillait ses mailles. Parlois, elle levait les yeux et regardait son compagnon qui ne la regardait pas. Elle souffrait. Elle

écoutait cette voix la prier, avec quelle émotion contenue, de faire le bonheur d'un autre... Mais elle écoutait aussi, avec un saisissement d'effroi, le flux menaçant du sentiment inconnu qui était en elle.

Et, à la fin, elle dit, car il fallait parler, mais il y avait, dans sa voix, une altération plaintive :

— Comme vous aimez votre frère!... Comme vous vous aimez tous!... Moi, j'ai été seule!

Avec bonté, il répliqua :

— Mais, maintenant, vous êtes notre sœur, Louise... Vous avez deux sœurs et un frère.

Alors, illusion d'un instant, Louise se crut pacifiée par cette appellation fraternelle, qui en a leurré plus d'une. Un frère! Pour elle, il ne serait jamais autre chose... mais n'était-ce pas déjà beaucoup?... Et une douceur lui vint à penser qu'en faisant le bonheur de Maurice, elle contribuerait, à sa manière, au bonheur de... de tous les habitants de cette maison. Elle acceptait de payer une dette qui n'était pas la sienne, mais celle des autres... celle d'Augustin.

Et elle murmura, avec un rapide sourire :

— Seriez-vous inquiet, au sujet du bonheur futur de votre frère?... Me supposez-vous l'intention de le rendre malheureux?... Ne craignez rien, j'ai les meilleures intentions du monde!

Sous son ton enjoué, il y avait la ferveur sincère d'un serment.

En disant ceci, lentement, elle se détourna. Ce mouvement instinctif la mit en face de l'épaisseur du bosquet de lilas, sous lequel l'ombre était intense, tandis que, sur les jeunes gens, elle s'atténuait de mille mouvants rayons.

Et Louise vit... Maurice lui-même, étendu de tout son long sur un banc. Un bras replié sous sa tête, il fermait à demi les yeux, mais Louise croisa son regard, très vivant sous la lassitude des paupières.

Secouée, presque terrifiée, elle jeta un cri étouffé. Augustin sursauta, regarda à son tour et fit un geste de surprise.

Alors, prompt et souple, Maurice se mit debout, ramassa son chapeau et s'approcha.

— Que faisais-tu là?... Je te croyais dans ta chambre! s'écria le cadet, visiblement confus et mécontent.

— N'ayez pas l'air si attrapé, l'un et l'autre! fit tranquillement, Maurice... Mais Louise, en vérité, on dirait que je vous ai fait peur!

— Oui, certes!... Je ne m'attendais pas à vous voir. Comment êtes-vous ici, à cette heure?

— Personne ne vous a dit que je m'étais octroyé un jour de vacances?... On ne pense donc qu'aux chiffons et aux robes, aujourd'hui, dans cette maison?

... Parbleu, je suis fatigué... Je travaille de l'aube au soir... Et, ces nuits passées, cet être-là m'empêchait de dormir, avec ses divagations!

— Je suis désolé... Pourquoi laissais-tu ta porte ouverte? fit, un peu brusquement, Augustin.

Maurice regarda son frère... Avait-il entendu les paroles si affectueuses de tout à l'heure, dont, précisément, Augustin était confus et qu'il n'eût point prononcées en la présence de l'aîné.

Probablement... mais Maurice Reugny n'en laissa rien voir. Il ne fit pas la plus petite allusion à leur entretien. Il ne remercia même pas sa fiancée, de ses derniers mots, qui étaient pourtant une promesse de bonheur. Il reprit, avec un sourire et des inflexions railleuses dans la voix :

— Ma chère Louise, ne me regardez point d'un air si sévère... Je suis venu ici avant vous... Augustin dormait... Alors, pour l'imiter, je me suis installé sur ce banc... Je ne comprends pas que vous ne m'ayez point aperçu plus tôt!

— C'est que vous ne faisiez aucun mouvement... Avez-vous bien dormi? questionna la jeune fille, se moquant à son tour.

En réalité, ce petit incident inattendu la laissait confuse, froissée, irritée, au delà de toute expression. La pensée que l'observateur Maurice se trouvait déjà ici, lors de son arrivée, lui était insupportable. Elle eût voulu le punir... Mais comment?... Et de quoi?

Elle ajouta, d'un ton posé :

— On est très occupé à la maison, comme vous

le constatiez tout à l'heure... C'est votre mère qui m'a envoyée ici, en avant-garde.

— Vous répondez, Louise, à une question que je ne voulais pas vous adresser. Vous me traitez en fiancé jaloux ! fit observer Maurice, toujours ironique.

La jeune fille se sentit rougir jusqu'aux cheveux. Mais Maurice se détournait afin d'attirer un siège. Et Augustin, épargné miraculeusement par les traits acérés de son frère, sembla trouver la plaisanterie peu agréable. Il se mit à parler d'autre chose, avec une certaine vivacité.

... Quelques instants plus tard, une visiteuse inattendue, Suzanne Bréchet, en robe rose, parut au seuil de la maison.

Surprise, elle hésita une minute, avant de descendre les degrés de pierre. Les jeunes gens se levèrent.

Heureuse de la diversion, Louise vint au-devant de la visiteuse effarouchée. Elle devina bien que celle-ci était loin de s'attendre à trouver ici l'aîné des Reugny, qui l'intimidait toujours.

Gênée, un peu rouge, la petite Méridionale se mit à parler avec volubilité, sans doute pour masquer son embarras.

— Alors, vous allez mieux, Augustin?... Vous n'avez pas l'air très malade!... Je suis entrée, en passant, afin de prendre de vos nouvelles... C'est tout naturel ! De vieux amis comme nous!... Mais je vous croyais presque mourant.

— Parfait ! dit gaîment le jeune homme. Et l'on vient dans la maison d'un mourant, avec une figure épanouie, une robe rose.

— Fi, Monsieur ! Ma figure s'est épanouie, en vous voyant presque guéri... Quant à ma robe... fallait-il donc prendre le deuil à l'avance ?

La jeune fille riait, ses longs cils noirs palpitant sur sa joue brune. Et sa grâce tendre, encore un peu enfantine, charmait les yeux.

Elle blessa secrètement le cœur jaloux d'une autre femme. Rapide comme une flèche, une idée, point tout à fait nouvelle, traversa l'esprit de Louise.

Augustin et Suzanne... Suzanne et Augustin !

Pendant ce temps, sans regarder Maurice qui lui offrait un siège, la jolie fille du Midi refusait :

— Merci, Monsieur, je ne veux pas m'asseoir... Je n'ai pas le temps... Je me sauve !

— Vous vous sauvez ! fit Maurice, avec cette humeur piquante dont il venait de donner des preuves à son entourage... Vous vous sauvez, c'est le mot !... Et je suis sûr que, sans ma détestable présence, vous réjouiriez, de votre compagnie, ma cousine et mon frère.

Après quelques instances de Louise, la visiteuse consentit à s'asseoir. Remise de son trouble, elle causa, avec ceux qui étaient là, sur un ton de parfaite confiance, fait pour surprendre la nature réservée de Louise.

Mais cette sincérité absolue était, chez elle, un attrait. Elle souriait facilement de choses qui, jadis, l'avaient fait pleurer.

Louise Chevin étant trop étrangère à sa vie, et Maurice lui faisant décidément un peu peur, elle s'adressait surtout à Augustin. Le jeune homme semblait trouver agréables sa présence et sa conversation. Mais, une fois de plus, ses manières prouvèrent, à certaine observatrice, que Suzanne Bréchet n'était, pour lui, qu'une amie d'enfance, une gentille camarade.

Presque silencieuse, bienveillante, un peu distraite, Louise écoutait la visiteuse... Soudain, Berthe parut sur les degrés. Elle appela Maurice.

— Un télégramme... ou un envoyé de l'usine ! fit celui-ci, avec une sorte d'impatience. Et il s'en alla. Après un bref silence, Suzanne reprit :

— Que vous disais-je tout à l'heure?... Ah oui, que je n'avais même pas la permission de correspondre à mon gré, avec Berthe... ma belle-mère prétendant que nous ne reviendrions jamais ici... et que je n'avais à perdre ni temps, ni argent... Ce fut seulement par hasard, que je vis, dans un journal, l'avis de décès de M. Reugny...

Oh ! je fus peinée !... J'aimais votre père, Augustin... Il était bon. Il me traitait presque comme Berthe. Et pourtant, Dieu sait quelle peste j'étais alors et combien je commettais de sottises dans

une journée... Pauvre M. Reugny?... Comment donc est-il mort? Très vite, n'est-ce pas?

Tout en parlant, Suzanne suivait de l'œil un petit oiseau, qui voletait entre les branches.

Mais Louise regardait Augustin. Elle le vit tressaillir, pâlir et ne trouver aucune réponse à cette cruelle question. Alors, elle fit comme l'auraient fait la mère et les sœurs du jeune homme. Avec la rapidité d'un éclair, elle trouva une diversion.

— Une guêpe! fit-elle, avec un geste vif, comme si elle chassait, de sa robe, un insecte.

Suzanne poussa un petit cri.

— Oh! moi qui en ai si peur!... Où est-elle?... L'avez-vous écrasée?

— Non, elle s'est envolée. Je ne la vois plus.

Pendant que la visiteuse frissonnante se reculait, en examinant le sol, Louise et son cousin échangèrent un regard... Lui eut l'air de comprendre soudain. Il surprit sans doute la pitié sans bornes que la jeune fille n'eut point le temps de cacher.

— Vous savez donc? semblèrent dire les yeux obscurcis du jeune homme.

Et, pendant une seconde, Louise vit ses traits altérés trahir un trouble plus grand, une émotion pénible, inexprimable... Il se détourna.

Après cela, il ne retrouva pas son ton enjoué. Et la jeune fille ne rencontra plus son regard sincère.

Elle craignit de l'avoir blessé, en lui laissant voir, maladroitement, qu'elle connaissait son triste secret. Elle aurait pu être plus habile, détourner peut-être moins brusquement la conversation. Elle souffrit, à cause de lui, et se sentit irritée de souffrir. Cela la rendit nerveuse.

Fort heureusement, M^{lle} Bréchet se leva pour partir. Louise, qui redoutait un nouveau tête-à-tête avec son cousin, se leva aussi, tout naturellement, pour accompagner la visiteuse, disant qu'elle prendrait des nouvelles de la robe de M^{me} Reugny. Décidément, cette robe devait être en mauvaise voie, puisque ces dames et Berthe elle-même demeuraient si bien enfermées, au lieu de descendre au jardin.

Dans le vestibule, les jeunes filles se heurtèrent

à Maurice, qui partait pour l'usine. Toujours moqueur, il leur demanda quel était l'oiseau d'espèce inconnue qui jetait, par le jardin, de petits cris si aigus.

XVI

Splendides jours de septembre ! Dans un ciel immuablement limpide, passaient d'éclatantes lumières. Ces grands reflets de l'été au déclin pénétraient jusque dans les maisons profondes. Mais, dans les maisons, comme dans les âmes, il y a des ombres amassées qui ne se dissipent pas.

Le jour primitivement fixé pour le mariage de Maurice et de Louise arrivait. Mais il n'apportait, en les deux demeures contiguës, aucun remuement de fête. Le fiancé n'était pas libre, comme il l'avait espéré. Un démon malin semblait se plaire à déjouer les calculs... de sorte que la date de la cérémonie demeurerait encore incertaine.

Maurice rapportait, chez lui, un front soucieux, et même sombre, lorsqu'il ne s'observait pas. Cela eût pu rappeler aux siens l'époque où la maison Chaboux tremblait sur ses bases. Mais il se montrait beaucoup plus doux et plus aimable qu'alors.

Comme il n'aimait guère à se confier, on ne savait pas au juste en quoi consistaient ses soucis. On savait seulement qu'ils étaient plus absorbants qu'inquiétants, et d'ailleurs tout momentanés.

— Enfin, mes enfants, ce sera pour quand il vous plaira... Quand ce sera possible, conclut M^{me} Reugny, heureuse de garder encore son grand fils.

A ces contrariétés persistantes, la fiancée opposait tout le calme, toute la sagesse qu'on était en droit d'attendre d'une si raisonnable jeune personne.

M^{me} Reugny et sa sœur se confiaient souvent que Maurice eût pu aller loin, par le monde, pour découvrir une femme si digne de lui.

— Quel ennui que ce mariage soit encore retardé, n'est-ce pas, petite Louise ?

— Sans doute... Mais songez, chère mère, combien il sera agréable que Maurice soit à peu près tranquille et libre... Puis, nous sommes jeunes... Nous avons toute la vie devant nous !

Et la jeune fille se remettait à travailler, penchant sur son ouvrage ses cheveux dorés et son front paisible.

... Silencieuse, elle entendit ainsi discuter devant elle l'événement qui ouvrit, soudain, un horizon inattendu dans la vie étroite du plus jeune des frères Reugny.

Le baron Marcey, le richissime châtelain de Sonieux, sénateur, propriétaire des grandes usines de Chaules et du plus important des journaux de province, allait perdre son premier secrétaire, obligé au repos le plus complet.

Entre nombre de candidats, empressés à solliciter une situation si avantageuse à tous les points de vue, le baron Marcey avait choisi un jeune homme qui ne s'était point présenté et qui, d'ailleurs, ignorait ces circonstances.

Pour Augustin Reugny, végétant dans un emploi modeste, sans rapport avec ses facultés, ceci constituait une chance éclatante, une sorte de coup de foudre de la destinée. Le jeune homme fut, à la fois, ébloui et effrayé. Après les premiers instants d'émotion et de joie, chacun réagit à sa façon. Certes, on se réjouissait... mais il faudrait voir partir Augustin.

— Il est de santé fragile... et fait pour être tendrement aimé et entouré ! disait la mère craintive, qui avait vraiment couvé cet enfant.

Mais Maurice répondait à toutes les objections et soutenait énergiquement son point de vue optimiste et pratique.

— Pauvre maman ! Je crois, au contraire, que cela est providentiel. Il sera bon, pour Augustin, de quitter cette maison qui lui rappelle tant de choses... De quitter cette vie monotone, où il a trop le temps de s'appesantir sur lui-même... L'action le détournera un peu du rêve... Et les distractions d'une vie toute nouvelle sont le plus

grand remède qu'on puisse lui administrer. Demandez plutôt au docteur Monnet!

— Ah! je sais bien que les enfants doivent partir... Et que nous ne les élevons pas pour nous! soupirait M^{me} Reugny, à demi rassurée.

Naturellement, ceci ne se disait point en la présence de l'intéressé. Augustin allait et venait, comme d'ordinaire. Il avait accepté l'offre et les conditions brillantes du baron Marcey. Celui-ci n'aimant pas la longueur en affaires, tout était, maintenant, prévu, réglé. Et le jeune Reugny n'avait plus que trois semaines à passer chez M^e Vigier. La pensée de ce parent, qui s'était montré bon pour lui, avait d'abord tourmenté sa délicatesse. Mais le notaire lui-même, trop heureux d'être agréable au châtelain de Sonieux, son plus riche client, l'avait rassuré.

... Un soir, chez M^{lle} Chevin, M^{me} Reugny fondit en larmes. Aux interrogations pressantes, elle répondit :

— Je pense au vide prochain de cette maison... Quel vide, Henriette!

Louise, qui travaillait près de la table, tressaillit. Et elle ne trouva pas un mot pour reconforter sa parente.

— Marie, ce n'est pas raisonnable!... Pleurer, quand nous devons nous réjouir!

Mais, avant toute pensée personnelle, la mère tremblait pour l'enfant meurtri, un peu trop sensible et farouche, que l'on avait aimé davantage, à cause de son malheur...

— Oui, Henriette, je me réjouis... Mais c'est plus fort que moi, cela m'opprime... Il me semble qu'il va souffrir loin de nous, au milieu de ces étrangers...

Louise tressaillit encore.

— Ne dirait-on pas qu'Augustin s'en va en Chine? fit la voix grondeuse de Maurice, entré sans bruit.

Très vite, les têtes se retournèrent. Mais le cadet n'était pas là.

— Eh bien! Il se mariera, maman! fit, allègrement, Berthe, qui, pour son compte et sans trop le dire, pensait beaucoup au mariage.

Alors, à la suite de cette plaisanterie, mi-gaîment, mi-sérieusement, on discuta sur ce chapitre nouveau : le mariage d'Augustin... qui, cependant, n'avait jamais ouvert la bouche à ce sujet, comme si cette pensée eût été très loin de lui.

Mais M^{lle} Henriette, désireuse de distraire sa sœur, disait que, puisque son neveu était en train de changer de vie, il pouvait le faire complètement. Et que, si l'on découvrait une charmante petite femme, capable d'aimer et d'intéresser ce singulier garçon, on le verrait, avec plus de tranquillité, s'engager dans sa nouvelle voie.

M^{mo} Reugny, ne sachant trop si cela n'était qu'une plaisanterie, ouvrait des yeux un peu effrayés et répondait que le remède risquait d'être pire que le mal.

Dédaigneux, sans doute, de suivre cet entretien, Maurice tenait des journaux. Cependant quelque chose de ce qui se disait arrivait jusqu'à lui, car, parfois, il haussait les épaules et jetait, à sa famille, des regards ironiques.

Une voix, celle de Berthe, jeta soudain le nom de Suzanne Bréchet.

— Suzanne ! fit Maurice, très vivement et comme agacé. Suzanne ! Quelle idée !

— Eh bien ?... Qu'as-tu donc à lui reprocher ? s'écria Berthe, froissée dans son sentiment amical.

— Oh ! rien du tout !

Maurice dédaigna de répondre autrement à la question impétueuse de sa cadette. Mais tante Henriette ayant curieusement relevé l'interrogation, il condescendit à s'expliquer, très calme cette fois :

— Je suis bien sûr qu'Augustin ne pense pas à Suzanne, mais là, pas du tout !... Il la traite comme une enfant... Ils ne se conviennent pas. Ils feraient à eux deux un trop jeune ménage... Et je souhaite à Augustin une femme plus sérieuse.

— Je crois que vous avez raison ! fit alors Louise d'un ton contenu.

Elle avait, jusqu'ici, écouté sans mot dire. Elle rougit soudain. Il lui sembla que cette voix qui venait de sortir de ses lèvres n'était pas la sienne...

et que tous ces yeux, tournés vers elle, contenaient de l'interrogation, de la stupeur. Mais non, elle rêvait.

Augustin survint, à cet instant, et fut copieusement taquiné par sa sœur cadette.

— Maman, empêchez donc Berthe de continuer ses sottises ! Je suis bien sûr que vous n'avez rien dit de cela... Et, d'ailleurs, la vocation me manque.

Amusée, M^{me} Reugny se contenta de sourire. Mais Maurice fit, alors, d'une voix mordante :

— Aurais-tu, par hasard, la vocation religieuse ? Non ? Eh bien, mon cher, marie-toi !... Tu ferais le plus détestable, le plus misanthrope des vieux garçons !.. Et l'homme ne se suffit guère à lui-même.

— C'est bien vrai ! ajouta M^{lle} Henriette, avec une vague pitié pour la gent masculine, représentée, en l'occurrence, par ses deux neveux.

Mais, faute d'une riposte d'Augustin, visiblement stupéfait par cette mercuriale inattendue, la discussion tomba très vite.

*
* *

Oh ! l'histoire secrète de Louise, en ces beaux jours de septembre !... La jeune fille laissait aller les choses au gré de son fiancé. Il lui en eût coûté de prendre elle-même une décision au sujet de son mariage. Elle cherchait à s'étourdir et sa tranquillité de surface était troublée profondément par les incidents journaliers.

Elle n'osait songer qu'elle serait bientôt la femme de Maurice, qu'elle lui appartiendrait pour la vie. Sa torpeur voulue avait des sursauts terribles de confusion et d'effroi. Lorsque, devant elle, on parlait de chances d'avenir, elle ne ressentait que de l'indifférence pour ce qui, jadis, lui eût été agréable, l'eût flattée. Un grand remords lui venait de ce qu'elle ne pouvait voir la vie avec Maurice, que sous les apparences d'une route confortable, mais poudreuse et courant dans un pays terne, sous un ciel froid.

... Plus tard, quand des séparations se seront

accomplies, cette Louise malheureuse et tourmentée retrouvera la paix.

En attendant, sa volonté d'être fidèle jusque dans ses pensées demeurerait entière. Sa ligne de conduite était simple. Elle n'avait qu'à se tourner vers celui qui l'emmènerait bientôt. Comment était-elle injuste envers Maurice, dont elle reconnaissait pourtant les grandes qualités?

La jeune fille n'était pas de celles qui prennent un intérêt frémissant à bercer et caresser, en elles, quelque sentiment dangereux. Elle ne songeait point à se comparer aux héroïnes antiques et modernes des drames de l'amour. Avec loyauté, elle s'appêtait à tenir sa promesse.

Son infidélité secrète, cette trahison qui était, cependant, son supplice, lui faisait horreur... Que ne pouvait-elle avoir horreur aussi de celui qui en était l'inconsciente cause!

... Un soir, épouvantée, elle se demanda s'il était vraiment loyal de laisser s'accomplir son mariage. Ce fut ce soir où elle vit Augustin, assis non loin d'elle, découvrir, dans un vieux livre, une photographie de son père, une de ces petites photos d'amateur, dues à la prodigue fantaisie passée de M^{lle} Henriette, et échappée, celle-là, à l'hécatombe qu'on en avait faite.

On causait; et ce minuscule incident passa inaperçu de tous, sauf de Louise. Elle vit Augustin changer de visage, comme sous le coup d'une émotion violente. Elle comprit quel saisissement devait éprouver son malheureux cousin, en revoyant, pour la première fois, ces traits qui devaient s'être estompés dans sa mémoire, comme tout ce qu'on a trop fixé.

Alors, ce soir, se sentant si atteinte par tout ce qui atteignait Augustin, Louise eut peur... peur de ne pouvoir se libérer, un jour... peur de se rendre coupable devant Dieu, en allant, près de son autel, le prendre à témoin de serments de fidélité et d'amour, qu'elle tremblait de prononcer.

Mais quoi? Reculer? Comment? Et quel prétexte invoquer auprès des Reugny? Louise savait bien que cela était impossible... Elle se trouvait à présent trop engagée. Il était trop tard.

Elle repoussa ces torturantes pensées. Oh ! non, Dieu ne pouvait la condamner, parce qu'elle était malheureuse. Mais le temps et les séparations prochaines pacifieraient son âme. Ne gardait-elle pas, en elle, la ferme volonté de rendre son mari heureux, d'être, pour lui, une irréprochable compagne ?

Elle n'avait qu'à se taire, lutter encore, le sourire aux lèvres, afin de conserver l'apparence d'une heureuse fiancée.

*
* * *

On gravissait lentement les pentes de Pipet. Il faisait toujours extrêmement beau et cette ascension avait tenté tout le monde. Maurice n'était pas là, car c'était un jour de la semaine. Mais son cadet, ayant eu un retour de fièvre, ne s'était pas rendu à son travail. Cette après-midi, tante Henriette l'avait enrôlé presque de force.

Berthe prétendait que, pour s'être fait prier ainsi, il devait avoir, dans sa chambre, quelque livre ou brochure à dévorer. Quoi qu'il en fût, le jeune homme semblait maintenant satisfait d'être au dehors et de se détendre les nerfs par un salutaire exercice.

L'herbe poussait, le long des murs roussis. Parfois, le regard s'arrêtait sur une jonchée de plantes grimpantes, fleurissant les pierres décrépites. Ça et là, aux approches du sommet, un jardin se laissait entrevoir, beaucoup plus bas que la voie montante.

Il faisait chaud, en ces endroits abrités. Et cela animait tous les fronts, même le beau visage mat de Marie-Thérèse, même le visage, moins jeune, de tante Henriette. On causait gaîment, doucement. Quoique émue et contrariée de la présence d'Augustin, Louise se montrait d'humeur aussi enjouée que ses compagnes.

M^{lle} Henriette avait pris le bras de son neveu. Lorsqu'on arriva au sommet, elle finit par se déclarer un peu lasse, ce qui sembla lui causer une sorte d'humiliation, car sa svelte et robuste maturité était, d'ordinaire, aussi vaillante que la jeunesse de la génération suivante.

Il régnait, sur le plateau, une remarquable intensité de lumière. L'ardeur du jour se fondait dans les approches du soir. Un petit groupe de touristes contemplant le splendide déroulement de l'horizon. On se nommait les crêtes estompées et lointaines. On braquait des longues vues. Quelques réflexions, recueillies par l'ouïe très fine de Berthe, égayèrent.

Après quelques instants, M^{lle} Henriette alla s'asseoir, non loin. Ses nièces la suivirent. Augustin et Louise demeurèrent seuls, appuyés à la balustrade, devant cet abîme de clarté.

Ils causaient. Observant la considération confiante et respectueuse que lui marquait l'attitude de son compagnon, la jeune fille se disait que, si celui-ci eût pu soudain lire en elle, il se fût écarté aussitôt, avec une stupeur irritée, de la fiancée de son frère.

Mais elle repoussait cette idée et s'attachait de toutes ses forces à cette estime fraternelle, que, pour rien au monde, elle n'eût voulu perdre.

Augustin lui parlait du nouvel événement de la maison. La cadette, qui s'était armée, presque en secret, pour gagner sa vie, s'appêtait à entrer, comme dactylo, chez M^e Vigier. Chez les Reugny, il y avait eu des discussions à ce sujet. M^{me} Reugny était fort imbue des vieux préjugés bourgeois contre le travail des femmes. M^{lle} Henriette, elle-même, si courageuse, était éplorée, à la pensée de « la petite », quittant la maison pour le travail du dehors.

Cependant, cela n'était point indispensable. Grâce aux efforts précédents de Maurice, des rentes modestes, mais suffisantes, assuraient l'avenir des deux sœurs.

Mais Berthe l'avait emporté. Ses amies travaillaient. Tout le monde travaille, à présent.

— ... Ce qui veut dire, expliquait Louise, avec un demi-sourire, que nombre de femmes ont besoin de gagner leur vie, ce qui est terriblement sérieux... mais qu'aussi nombre de femmes ont besoin de s'affranchir des travaux du ménage... ce qui est tout autre chose. A la vie modeste du foyer, celles-ci préfèrent avoir plus d'argent à leur dis-

position, être toujours élégantes, toujours parées...

Voyez-vous, Augustin, ne plaignez pas Berthe. Elle va à ce qu'elle préfère.

— Vous croyez ? fit le jeune homme, encore perplexe.

— Mais si, mais si, je vous l'assure... Puis, vous verrez, Marie-Thérèse, avec sa rare beauté, ne se mariera peut-être pas, je le crains... Mais Berthe se mariera, n'en doutez pas ! Elle est fermement décidée à faire sa vie, cette petite ! Elle a horreur de la résignation, de la patience, de la modestie... de tout ce qui compose la vie de sa sœur... Je ne la blâme pas. Je constate seulement... Marie-Thérèse a été élevée à l'ancienne mode... Moi aussi, du reste... On retarde, dans certains coins de province... Mais Berthe a fortement réagi. Elle est très « nouvelle génération », notre petite Berthe. Ainsi, Augustin, rassurez-vous à son sujet... Les jeunes filles de la nouvelle génération ne sont pas portées à un excès d'oubli de soi... Elle n'ont, peut-être, pas tous les torts !

— Vous m'effrayez, Louise, avec vos descriptions féminines, répartit le jeune homme, en riant. Je me sens déjà assez de dispositions naturelles à... reculer devant le mariage.

Malgré son ton plaisant, il eut, dans le regard, cette expression inquiète, un peu effrayée, que Louise avait vue, souvent, dans les yeux de son père. Émotivité des sensitifs, en face des obscurs lendemains !

— J'ai envie, à présent, de défendre cette génération tant attaquée, dit Louise, toujours souriante. J'en ai le droit, puisque j'en fais partie. Elle vaut probablement mieux que sa réputation... Que cela ne vous empêche pas de vous marier, Augustin !... A moins que vous n'ayez la vocation religieuse... Votre famille a eu, parfois, ce soupçon...

Le visage d'Augustin devint grave et il répondit lentement :

— J'y ai pensé...

Louise ressentit comme un choc. Mais lui, reprenait déjà :

— Hélas ! je n'ai pas la vocation... J'ai eu, parfois, le désir de fuir le monde, ses luttes, ses con-

tacts, mais pour gagner le repos, dès ici-bas... La seule idée de quitter les miens aurait suffi pour m'arrêter... et voilà que je m'en vais...

Il fit un geste, comme pour conclure : « C'est la vie ! » Louise, attentive, surprit l'altération de sa voix. Elle se tourna vers lui et lut, sur son visage, un morne détachement, une immense fatigue de vivre. Elle en fut saisie.

Parfois, quand il s'occupait ou parlait de ces choses dont il emplissait, volontiers, sa pensée inquiète, il y avait, en lui, plus d'ardeur, de flamme, d'enthousiasme que dans plusieurs jeunes hommes réunis... Mais, parfois aussi, il s'affaissait, dans un accablement secret. Le père de Louise avait eu une nature plus égale. Mais Augustin avait souffert trop jeune.

Plus clairvoyant, moins optimiste, moins confiant que M. Chevin, il jugeait bien les gens et les choses. Il avait aussi plus d'énergie morale que ce parent auquel il ressemblait, mais moins de souple adaptation à la vie, comme s'il y avait, en lui, quelque chose de brisé.

Louise se figurait parfaitement la mélancolie d'Augustin, aux approches de sa vie nouvelle. Il n'allait point vers l'avenir, avec l'élan conquérant des jeunes hommes. A la suite du malheur où il avait failli sombrer, on l'avait particulièrement entouré, aimé; et cela, sans doute, était nécessaire, mais n'avait pas contribué à le guérir de cette excessive sensibilité, qui désarme, au milieu des luttes de l'existence. Ce silencieux était, surtout, un tendre, un aimant. Il avait l'habitude de tout rapporter à sa famille; et voilà qu'il devait se séparer d'elle.

L'obscur détresse du jeune homme emplît, d'une détresse plus grande, le cœur de Louise. A quoi bon ? Elle ne pouvait rien pour Augustin. Et sa souffrance cachée était tellement vaine ! Contre cette amertume, elle s'irrita, se révolta. Elle voulut s'éloigner, et Augustin l'imita aussitôt. Leur tête-à-tête n'avait duré qu'une minute.

A cet instant précis, les touristes étrangers traversaient l'esplanade. Ils passèrent tout près des jeunes gens, leur coupant momentanément la re-

traite. Une plaisanterie, d'un goût douteux, fut jetée, à voix distincte. S'adressait-elle aux jeunes gens, pris pour un couple amoureux ?

Peut-être ! Louise devint pourpre. Sans le regarder, elle surprit le mouvement instinctif de son cousin pour s'écarter d'elle.

L'esplanade était libre maintenant. Alors, Louise, fort mécontente, marcha plus vite, pour rejoindre ses cousines, au seuil de la chapelle.

La promenade s'acheva très différemment. Augustin fut abordé par un promeneur, connu de lui, qui l'entraîna dans la société très élégante, un peu tapageuse, remarquée tout à l'heure.

— Je crois que c'est un industriel de Givors, qui vient parfois chez M^e Vigier, chuchota tante Henriette.

Comme l'on s'apprêtait à redescendre, elle dit encore, avec un peu de mélancolie : Nous voilà seules. Il me semble qu'Augustin est déjà parti pour de bon... En voyant ces femmes excentriques, je pensais, tout à l'heure, qu'il épousera, sans doute, une femme que nous n'aurons jamais connue... et qui l'entraînera loin de nous... Qui sait, peut-être une Américaine...

— Oh ! tante ! fit Marie-Thérèse, en riant un peu de ces imaginations.

Louise garda le silence. Elle conservait, en son esprit, l'image d'une mince jeune femme, vêtue d'un manteau écossais, coiffée d'un petit chapeau très crâne, qui s'était tournée vers Augustin, avec une curiosité visible.

Cette image lui semblait le symbole de l'avenir. Augustin allait partir pour l'inconnu. Il était déjà à moitié parti... Et la jeune fille éprouva une affreuse sensation d'angoisse et de vide.

Le soleil avait disparu. Les promeneuses se hâtaient et ne parlaient pas. L'ombre du soir s'amassait sur Vienne. Et le fleuve, ayant perdu ses flots d'or, roulait des reflets d'étain. Les sommets, seuls, étaient encore dans la lumière.

Louise se retourna, jeta un regard d'inexprimable nostalgie vers les lieux que l'on quittait. Puis, tristement, résolument, elle continua de descendre vers l'ombre.

XVII

Un des jours suivants, Louise eut l'idée singulière qu'il s'était passé quelque chose entre les deux frères Reugny. Augustin était, d'abord, demeuré invisible, sous prétexte d'une indisposition. Puis, il reparut, pâle et contraint.

— Augustin est triste de son prochain départ ! assura M^{me} Reugny, devant l'étonnement de tante Henriette.

Mais, malgré les efforts du jeune homme pour se montrer comme à l'ordinaire, Louise s'aperçut qu'il évitait de s'adresser à Maurice... et que Maurice, lui-même, — nerveux, soucieux, malgré une certaine gaîté de surface — ne recherchait pas précisément la conversation de son cadet.

Le soir, à un instant où les deux frères se croyaient seuls, elle entendit Augustin dire, d'un ton d'inexprimable amertume :

— Heureusement que je m'en vais bientôt !

Il se tut, à l'approche de Louise... tressaillit visiblement et lui jeta un coup d'œil presque furtif, dont l'expression la surprit. Ces yeux sombres exprimaient-ils de la douleur ou de la colère ?

— Que faites-vous là dans ce coin, messieurs?... Vous avez des mines de conspirateurs ! dit-elle, très naturelle, avec son charmant sourire.

Augustin parut pris au dépourvu et garda le silence.

— Nous avons une discussion d'intérêts, ma chère Louise ! répondit Maurice, d'un ton ambigu.

La jeune fille les regarda, l'un après l'autre, avec un étonnement non feint.

— Vous plaisantez, Maurice ! Vous, avoir une discussion d'intérêts, avec votre frère !

— Tout arrive, hélas ! soupira Maurice, sur le

même ton, tandis que Louise s'éloignait en riant.

Mais, pas une seconde, Augustin n'avait daigné sourire.

... Le lendemain, à plusieurs reprises, la jeune fille s'aperçut que le jeune Reugny l'observait, d'un air sombre. Il détournait les yeux, comme pris en faute. Et, quels que fussent ensuite ses efforts pour agir naturellement envers sa cousine, celle-ci devait s'étonner, s'inquiéter de cette attitude et concevoir bientôt un terrible soupçon...

Est-ce que Maurice... ?

Mais non ! Ce n'était pas possible... Cette discussion d'intérêts... eh oui, pourquoi pas, après tout ! L'accord perpétuel n'est pas de ce monde.

Mais, la gêne étant contagieuse, Louise finissait par se troubler elle-même, en toutes occasions, sans bien savoir pourquoi... Maurice avait un regard plus perçant et railleur que jamais. Et son jeune frère était devenu mystérieusement fermé et froid, avec une sorte de perpétuel reproche, au fond de ses prunelles.

— Voilà comment, lorsqu'on n'a pas la conscience bien tranquille, on en vient à s'imaginer des choses ! se dit Louise, avec une amère ironie.

Ses cousines, évidemment, ne remarquaient rien d'anormal. Il était naturel qu'Augustin fût triste de son départ si proche... Mais alors pourquoi, l'autre soir, avait-il dit :

— « Heureusement que je m'en vais bientôt » ?

Cet « heureusement » poursuivait la jeune fille. Pour elle, le départ d'Augustin était une délivrance, oh oui !

... Un de ces soirs-là, où, précisément, l'on devait dîner chez tante Henriette, Maurice entra, un peu en retard. Il était arrivé un accident à l'usine. Des dégâts matériels, seulement.

— J'étais, là-bas, sur les lieux de l'explosion et j'ai été un peu brûlé par la vapeur, dit le jeune homme, en montrant sa main droite. Je n'y avais pas pris garde, jusqu'à présent... Un peu de vaseline, s'il vous plaît, petite tante !

Prestement, Louise se présenta. Pour la panser, elle prit cette main ferme et loyale qui avait soutenu toute une famille. Fatigué, Maurice s'était

assis. Avant qu'il eût pu avoir l'idée de se déran-ger, elle se baissa et se mit presque à ses genoux.

Il rit.

— Ce sont les rôles renversés !

Elle ne riposta point. Elle ne se sentait pas d'humeur à plaisanter. Inclinée, elle soigna habilement les brûlures, étendues mais superficielles.

Puis, M^{me} Reugny reparla de l'accident, recom-mandant la prudence à son grand fils... On n'a pas le droit de s'exposer, quand on a une mère, une fiancée... Qu'aurait-elle fait, la fiancée ?

Alors, le jeune homme, qui avait écouté, avec plus de patience que de coutume, les exhortations maternelles, toujours un peu exagérées, au sujet de la prudence que l'on doit avoir, le jeune homme sourit et répondit, très doux, très enjoué :

— Eh bien, maman ! Suivant un exemple royal, mon frère aurait pris ma place.

Louise ne put retenir une exclamation. Ner-veuse, irritée, sans regarder du côté d'Augustin, elle s'écria :

— Vous êtes charmant, vous !... En vérité, vous parlez fort allègrement de céder, à un autre, votre fiancée !

Maurice fixa, sur elle, ses yeux qui, ce soir, étaient gris de fer. Mais, de la même voix douce, il ajouta :

— Maman parlait bien de ma mort... Or, mon frère que voilà est si séduisant, a de si grandes qualités, que vous ne perdriez pas au change... Vous ne me pleureriez pas longtemps, j'en suis sûr !

— Maurice, quel affreux badinage ! fit tante Henriette, un peu scandalisée.

— Vous n'exigez pas, je suppose, que je pleure, parce que vous vous êtes un peu brûlé ! repartit Louise, avec un rire nerveux.

Alors, à cet instant, le regard de la jeune fille rencontra, sans l'avoir cherché, le regard d'Augustin. Le jeune homme s'était reculé de quelques pas... Une seconde, elle vit, sur son visage pâli, le reflet d'une grande tourmente intérieure : stupeur, colère, indignation... Elle ne put définir...

Puis, Augustin se détourna et quitta la pièce.

... Toute cette nuit, la petite fiancée eut d'étranges cauchemars, parmi lesquels elle se débattit, avec angoisse... Elle rêva qu'elle rencontrait Augustin dans le jardin Reugny.

Elle voulait lui demander ce qu'il y avait, entre son frère et lui. Au lieu de cela, elle demanda, comme malgré elle : « Augustin, qu'avez-vous contre moi ? »

D'un air de hauteur et de mépris, il lui désigna la partie fermée de l'hôtel.

— Vous ! dit-il. Après l'autre !!!

... Et Louise, réveillée en sursaut, éprouva toute l'intolérable honte qu'elle eût ressentie, si cette scène inconcevable avait été réelle... Elle rêva encore à Maurice, qui souriait, d'un air énigmatique, en se profilant dans le décor familial des deux maisons... Elle rêva, rêva follement...

... Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, durant laquelle elle avait travaillé avec ses parentes, elle se trouva, une minute, seule avec Augustin, qui venait de rentrer. C'était dans le jardin Reugny, comme en son rêve...

Alors, très vite, s'arrêtant de coudre, elle dit :

— Augustin, je trouve votre frère un peu étrange, ces jours-ci... Pourriez-vous me dire ce qu'il a ?...

Le cœur lui battit, soudain, à lui couper le souffle... Était-ce elle qui avait parlé ?... Elle vit qu'Augustin pâlisait et semblait au supplice.

Il dit enfin, sans la regarder :

— Il a... de grands soucis, je crois... Ne vous tourmentez pas, je vous en prie.

Et, balbutiant un prétexte quelconque, il la quitta brusquement.

Louise resta immobile, pensant à son rêve.

Elle se débattait parmi une foule d'impressions désagréables, où il n'entrait rien de bien précis. N'était-elle pas un peu folle de se tourmenter de la sorte ?... Ou bien l'atmosphère morale où vivait la jeune fille était-elle aussi orageuse que celle de ce soir d'été ?

... La nuit n'apporta point, sur la ville, la fraîcheur espérée. Louise, décidément souffrante, refusa, au dernier moment, de sortir avec ses

cousines, qui se rendaient à un Salut solennel, à la cathédrale.

La jeune fille remonta chez elle. Et, au lieu de se mettre au lit, dans sa chambre trop tiède, elle passa dans son petit cabinet de toilette, dont la fenêtre ouvrait sur les jardins. Ici, l'on trouvait un peu d'air.

Elle s'assit, derrière le rideau d'étamine. Elle y demeura, un instant, perdue dans ses réflexions. Puis, elle dressa l'oreille. Déjà, elle avait cru entendre un léger bruit. A présent, une fine odeur de cigarette montait dans l'air. En bas, quelqu'un était là, Maurice ou Augustin, assis sous la tonnelle d'angle, couverte de vigne-vierge.

— Même ici, je ne puis donc avoir une minute de paix ! songea Louise, exaspérée.

Se lever, s'éloigner ?... Infiniment lasse, elle demeura à sa place. Elle s'était commodément installée. La tête renversée sur ses coussins, elle regarda le ciel. La nuit était pleine d'ombres, avec, par endroits, de radieuses étoiles. De lourdes nuées noires traînaient à l'horizon, avec de légers éclairs.

Dans le jardin, un pas se fit entendre et la voix de Maurice, l'arrivant, demanda, presque bas :

— Augustin, es-tu là ?

— Oui... Que me veux-tu encore ? répondit, sèchement, le cadet. Et son ton seul eût décelé les dissentiments secrets, soupçonnés chez les deux frères.

Louise sursauta et serra ses deux mains contre sa poitrine. Une minute — et une seule minute peut, alors, sembler longue — un combat se livra en elle. Elle eut un mouvement pour se lever et partir. Puis, honteuse d'elle-même, mais résolue, elle resta là. D'ailleurs, les jeunes gens n'avaient qu'à s'éloigner. Ils allaient le faire.

— Allons, fais-moi un peu place ! dit Maurice, avec impatience.

— Toute la place, si tu veux ! Je m'en vais !

Il y eut du bruit sous la tonnelle, comme si l'un des deux frères se fût débattu contre l'autre. Mais Maurice était le plus fort. Il dut rejeter le cadet sur le banc.

— Nous sommes aussi bien là qu'ailleurs... Je t'avertis que M. et M^{me} Blaise sont au salon et que, si maman nous entend passer dans le vestibule, elle se verra forcée de nous appeler... Ici, il fait bon et nous sommes seuls... Ces demoiselles sont toutes allées au Salut.

— Que me veux-tu encore ? fit Augustin, gémissant presque. Oh ! je suis né sous une mauvaise étoile ! Il m'arrive les pires aventures !... Qu'il me tarde donc d'être loin d'ici... Et, sans maman !... l'autre maman, si elle savait !

— Oui, évidemment, elle serait plutôt surprise ! convint Maurice, avec assez de sang-froid. (Louise jugea, plus tard, qu'il en avait eu terriblement.) Enfin, mon petit, reconnais que ma situation est embarrassante et qu'il n'y a que toi qui puisses tout arranger.

— Malheureux ! Douter de ton frère et de ta fiancée !... Interroge Louise, si tu veux...

A la fenêtre proche, Louise, invisible, eut le souffle coupé. Elle demeura écrasée, comme si elle venait de recevoir un coup violent. Les paroles des deux frères, quoique dites à voix presque basse, parvenaient distinctement à ses oreilles.

— Ah ! tu crois qu'il est facile de confesser une femme ! Naïf, va !... Evidemment, cela ne va pas marcher comme sur des roulettes. Mais je ne puis rien faire sans ton consentement, voyons !... Dis oui, et, dès demain, tante Henriette, qui est très fine, apprendra tout et arrangera tout !

— Non, non ! s'écria Augustin, violemment. Il se domina et reprit, plus bas :

— Non ! Il est inutile d'insister... Tout ce que tu me dis est inconcevable... Par moments, il me semble que ma tête va éclater !... Je n'aime pas ta fiancée... qui ne m'aime pas non plus...

O Maurice, toi que j'estimais plus que personne au monde !... Tu veux abandonner ta fiancée... Elle, si charmante, si bien douée... et tellement supérieure à... l'autre, qui n'est qu'une enfant... Pendant que Louise t'attendait, confiante, tu songais à la trahir !...

— Moi, je... !

Une colère contenue gronda dans ces deux syl-

labes. Comme son cadet tout à l'heure, Maurice se domina et dit, sèchement :

— Je ne veux pas d'une femme qui en aime un autre !

Je te le répète, épouse-la... Comme tu le dis si bien, elle a tous les dons... Et elle te préfère à moi...

Pourquoi?... Que veux-tu que je te dise?... C'est que tu as, plus que moi, le don de plaire aux femmes, voilà tout!... Je ne sais pas ce qu'elles peuvent te trouver de si attrayant, les femmes!... Pour ce que tu te mets en frais pour elles! Mais enfin, le fait est là!

Il y eut un petit silence.

— Maurice! dit le jeune Reugny, d'un ton d'indignité reproche. O Maurice! Tu as douté de moi!

— Eh bien, non, nigaud, je n'ai pas douté de toi... Je suis même persuadé de ton entière innocence... La question n'est pas là... Pourquoi ne te marierais-tu point, à présent que ta situation...

Dans l'obscur petite pièce, Louise eut un mouvement brusque, presque inconscient, qui fit glisser quelque objet. Le bruit sec qui en résulta coupa la parole à Maurice.

— Ecoute!... As-tu entendu? fit le cadet, très nerveux.

— Quoi?... C'est l'angora qui entre, par les fenêtres, dans la chambre de maman... Augustin, réfléchis et...

— C'est tout réfléchi! s'écria Augustin, d'une voix saccadée. Louise n'a pas mérité cet affront... Quant à moi, je te défends, tu entends bien, je te défends de me reparler de la sorte!

Il s'en alla, à pas précipités. Et Maurice demeura seul, réfléchissant et sifflant entre ses dents, comme un homme embarrassé...

Derrière le rideau d'étamine, Louise, immobile contre ses coussins, souffrait jusqu'à la limite d'intensité que l'homme peut endurer sans mourir... Torture morale, doublée de douleur physique. Des coups violents lui martelaient le cerveau. Les doigts crispés dans ses cheveux, elle s'efforçait de ne pas gémir, de rester immobile, pour ne pas

dénoncer sa présence à celui qui sifflotait sous la vigne-vierge.

Une seule pensée lui demeurerait : dompter ses nerfs, un instant encore, pour donner, à Maurice, le temps de s'éloigner.

Un instant?... Un siècle plutôt!... Maurice allait-il rester là, paisiblement, à respirer l'air de la nuit?... O mon Dieu, faites qu'il s'en aille!

Enfin, il y eut un bruissement de feuilles frôlées, puis des pas. Le jeune homme s'en allait. Il était temps!

Affolée, à bout de forces, Louise courut dans sa chambre. Elle prit une dose déréglée de sirop d'éther et se jeta sur son lit, où elle resta longtemps, comme inconsciente.

... La voix de M^{lle} Chevin l'arracha à sa léthargie.

— Louise, ma chérie, vous n'êtes pas souffrante?... Cela sent terriblement l'éther, dans le couloir.

La jeune fille sursauta et s'assit sur son lit. Où était-elle?...

La lumière électrique, venant de la rue, filtrait, à travers les persiennes. L'écho lointain d'un piano mécanique, jouant des danses endiablées, arrivait, des profondeurs de la nuit.

— Tante, je... j'ai souffert d'une migraine si violente... Cela va mieux... Merci, je vais dormir, dit enfin Louise, d'une voix plaintive.

Elle portait un peignoir blanc. M^{lle} Chevin ne s'aperçut point que la jeune fille ne s'était pas dévêtue. Elle lui souhaita le bonsoir et disparut.

Louise prit sa tête à deux mains.

— Ah! je suis punie, punie! se dit-elle, éperdue d'angoisse et d'humiliation.

Et, pourtant, avait-elle été coupable, elle qui avait toujours lutté?... A présent, tout croulait autour d'elle. Son fiancé, devinant sa secrète indifférence et, ô honte, le pourquoi de son indifférence, s'était détaché d'elle... Pour se libérer de sa chaîne, il l'offrait à son frère, qui refusait sans hésiter... O honte! Honte suprême!... Maudit soit le jour où Louise est venue à Vienne, au-devant d'une si cruelle aventure!

Elle n'avait entendu que quelques phrases, dont, à présent, elle scrutait, avidement, le sens... Tout à coup, une nouvelle lueur se fit en elle. L'allusion d'Augustin à « une autre », qui ne la valait pas, lui revint à la mémoire...

Une autre?... Une autre s'était présentée, qui avait plu davantage à Maurice... Une autre qu'à présent il préférait à sa fiancée et qu'il désirait épouser... Une autre?... L'esprit de Louise n'hésita pas longtemps. L'autre était Suzanne Bréchet.

Le souvenir de mille petits incidents se présentait à la jeune fille bouleversée. Cette tendre et jolie Suzanne, apeurée par la vie, avait ce qu'il fallait pour plaire à un homme et pour commander et protéger. Une mésentente secrète avait grandi entre Maurice et Louise. Et c'était au bénéfice de cette autre.

Mais si offensée, si éperdue que fût Louise Chevin, elle ne pouvait condamner le fiancé qu'elle n'avait pas aimé d'amour...

S'apercevant de l'erreur qu'ils allaient commettre tous deux, le perspicace Maurice reculait, avant que cette erreur fût irréparable... Mais pourquoi persécuter Augustin, pour obliger celui-ci à prendre sa place?

Ah! c'est que le terrible Maurice, lui-même, devait être furieusement embarrassé... Et qu'il lui était difficile de bien arranger les choses!

— Le moyen d'arranger les choses, c'est moi qui l'ai. Et il est très simple! se dit la jeune fille, redressée dans la révolte de sa fierté.

Oui, demain ou après-demain au plus tard, elle ferait savoir qu'elle désirait vivement retourner à Trivieux. On la laisserait partir. De là-bas, elle écrirait, pour rompre ces malheureuses fiançailles. Ce serait, pour Maurice, la délivrance souhaitée... et la paix, pour son frère.

L'idée de cet arrangement découvert par l'ingénieux Maurice était encore ce qui blessait le plus cruellement Louise... Augustin, lui, ne l'avait pas offensée. C'était d'un ton sincère qu'il avait défendu sa cousine. Mais il défendait, en même temps, sa liberté.

Il y avait, en cette affaire, quelque chose de si

intolérable pour la fierté légitime de cette fiancée à demi reniée, que l'idée de son départ lui causa un véritable soulagement.

Elle s'occupa à construire un plan sans défaut, songeant même à de menus détails, évoquant déjà sa vie future.

A la fin, vers l'aube, brisée par son insomnie douloureuse, elle s'endormit.

— XVIII —

Dans l'après-midi du lendemain, Louise Chevin traversait la place du Palais. Instinctivement, avec le sentiment de l'adieu, elle s'arrêta, s'appuya contre la balustrade qui interdit l'accès du temple d'Auguste et de Livie.

Quelques gouttes de pluie commençaient à tomber. Le vieux monument se dressait, tout noir, contre un ciel d'orage. L'aspect mystérieusement triomphal que prend le décor, dans la lumière des beaux jours, avait fait place à une majesté plus morne, plus désolée.

Farouchement fière, le visage pâli, les yeux fixes, la jeune fille songeait. Il lui semblait traîner le fardeau d'une reine répudiée. Car, malgré tout, la rupture si brusque de ce mariage désiré par son père, préparé pour elle depuis de longs mois, à cause duquel elle avait tant lutté contre elle-même, lui causait une sensation de catastrophe. C'était l'arrangement de sa vie qui s'écroulait. Sa main allait en précipiter la ruine.

— Mademoiselle Louise, vous n'avez donc pas peur de la pluie ?

Au son de cette voix caressante, teintée d'un léger accent méridional, la promeneuse tressaillit de surprise, presque de frayeur. C'était Suzanne Bréchet. Avec cette promptitude qui lui était habituelle, la main de la petite employée des P. T. T.

vint au-devant de celle de Louise. Et Louise, émue, froissée, irritée, répondit cependant à ce geste. Mais elle leva des yeux durcis qui disaient :

— Comment osez-vous ?

Les prunelles noires avaient ce regard lumineux qui peut signifier : « Vous m'êtes sympathique ! »

— ou simplement : « Il fait bon vivre ! » —

L'attitude fort naturelle de Suzanne en imposa à l'ex-fiancée, qui s'efforça de paraître aimable, pour masquer son secret dédain. Mais, pendant les courtes minutes où la jolie fille au teint doré, à la bouche rieuse, se tint debout devant elle, Louise eut la sensation amère d'être une pauvre chose malheureuse et terne, toute rejetée dans l'ombre par la joie et le triomphe de celle-ci.

La fleur éclatante qu'était Suzanne avec sa casaque orangée, s'éloigna enfin de la robe noire de l'autre jeune fille.

Louise eut un sourire amer. Si elle voulait pourtant, elle pourrait forcer Maurice Reugny à tenir sa parole. Ses parentes seraient de son côté.

Mais cette idée d'orgueil blessé ne fit qu'effleurer son esprit. Elle goûtait trop la sensation de sa douloureuse délivrance. Tout cela allait être si vite dans le passé. Elle n'eût pas dû en être atteinte.

Elle poursuivit sa lente promenade. Elle venait de Saint-Maurice. Pour la dernière fois, elle était entrée dans la vieille cathédrale qui devait la voir venir en robe de noces. Maintenant, elle allait au hasard. Les menaces de pluie s'éloignaient. Il y avait du bleu entre les nuages.

— Demain, j'aurai du soleil ! pensa-t-elle, en frémissant.

Demain, c'était le départ.

Les idées qui, cette nuit, avaient hanté l'insomnie de la jeune fille, lui revenaient à présent, ravivées par le frôlement de Suzanne. Elle cherchait à lire l'histoire du passé, l'histoire de Maurice. Elle la devinait, sans pouvoir la préciser. Et certains faits prenaient une allure irritante d'énigme qu'elle eût voulu percer à fond.

Quand et comment son fiancé avait-il commencé à se détacher d'elle ?... Que pensait-il d'elle, à tel moment ?... Elle ne put se le dire, pas plus qu'elle

ne put définir les phases de son évolution vers Suzanne.

Avait-il souffert de l'indifférence secrète de sa fiancée? Le dépit avait-il été la première base de son attrait pour l'autre jeune fille?... Ou, au contraire, n'ayant eu, pour Louise, qu'un sentiment passager, s'était-il laissé prendre, sans y avoir songé, au charme aimant et gai de la petite Suzanne?

La songeuse restait perplexe. Il avait été un temps, elle le comprenait maintenant, où Maurice avait été jaloux de son frère... Par affection, ou simplement par orgueil?

En tout cas, il ne restait rien, en lui, de cette secrète colère, lorsqu'il veillait au chevet d'Augustin. Et le lendemain de l'accident, à cette heure matinale où il était venu chez sa tante, Louise avait eu l'impression confuse d'être loin, très loin de sa pensée. Et ce qui dominait en lui était un grand sentiment fraternel, purifié.

La jeune fille laissa aller ces questions obscures et se mit à évoquer de plus récentes visions... L'autre dimanche, cette promenade à la vigne de M^{lle} Chevin, cette chute de Suzanne sur les degrés de pierre, leur effroi et l'élan de Maurice, le premier auprès d'elle... Louise revoyait encore, toute pâle et les yeux clos, la tête brune frisée, appuyée contre le jeune homme... Suzanne, vite, avait rouvert les yeux et essayé de rire, pour rassurer ses amis. Alors, Maurice, croyant à un jeu, l'avait si rudement tancée qu'elle s'était mise à fondre en larmes et que l'on avait dû, ensuite, la consoler... Ce jour-là, Maurice n'avait-il pas eu, vraiment, plus peur que tout le monde?

Et, l'autre soir, comme elle semblait heureuse, la petite fille du Midi!... Mais, chose singulière, pas plus ce soir-là que tout à l'heure, elle ne s'était montrée gênée avec Louise, comme si elle n'eût jamais soupçonné ses fiançailles... En y songeant bien, Louise croyait se souvenir que, fréquemment, les yeux souriants de Suzanne étaient allés d'Augustin à elle, d'elle à Augustin... comme si elle les unissait dans une pensée d'observation bienveillante et malicieuse.

Il devait y avoir, là-dessous, quelque secrète habileté de Maurice... Qu'avait-il dit ?

La promeneuse irritée rougit... puis fit un geste de lassitude, comme pour écarter d'elle de pénibles pensées, d'incompréhensibles choses. « Que m'importe ! C'est fini ! Je suis libre maintenant ! »

Elle regarda autour d'elle. Sans s'en apercevoir, elle avait marché le long des quais, était arrivée devant le jardin public. Elle y pénétra, afin de le traverser dans toute sa longueur. Presque personne dans les allées.

Les premières feuilles dorées par l'automne nuançaient les verdure. Quelques-unes tombaient déjà sur l'herbe ou le miroir frissonnant des pièces d'eau. Le soleil brillait à présent ; l'air était doux.

Une femme, pauvrement mise, tricotait sur un banc. Un bébé joueur tomba, à deux pas de Louise, et celle-ci se pencha pour le relever. Avec une pitié qui allait loin par delà cette douleur puérile, la jeune femme, qui ne pleurait pas, caressa l'enfant qui pleurait.



Le soir était venu. M^{lles} Chevin commençaient à s'installer pour une paisible veillée. Louise attira à elle un petit ouvrage au crochet, bon à occuper seulement les doigts. Tante Henriette, arrangeant sa corbeille à ouvrage, s'écria tout à coup, comme elle le faisait souvent, sans même y prendre garde :

— On est bien chez soi !

Sa compagne tressaillit et jeta autour d'elle un rapide coup d'œil. Rien n'était changé dans la pièce paisible. Tout y était aussi calme, aussi accueillant que les autres soirs. Et l'agréable visage de tante Henriette avait son expression coutumière.

Cependant, Louise partait demain !

Ce départ, accepté par ses parents comme un court voyage, allait être définitif. Et là-haut, dans sa chambre, tout était en ordre, sa malle faite, ses derniers préparatifs terminés.

Machinalement, la jeune fille se remit à son ouvrage. Par la suite, elle se demanda comment

elle avait pu supporter le poids de ces longues heures, l'incroyable tension d'esprit, les mille sensations cruelles qui frappaient, tour à tour ou à la fois, son âme saignante. Mais la paix morne, qu'elle entrevoyait à l'horizon de sa vie, semblait déjà s'étendre un peu sur elle... Plus de lutttes morales, plus rien... Rien qu'un funèbre soulagement de cette brutale solution.

— Mes neveux ! annonça, tout à coup, M^{lle} Henriette prêtant l'oreille.

Louise tressaillit. Soit hasard, soit préméditation de la part des jeunes gens, elle ne les avait pas revus, depuis la veille. Ils entrèrent, portant une caisse qu'ils déposèrent près de la porte.

M^{lle} Henriette se pencha, pour lire l'étiquette collée sur le couvercle.

— Ah ! oui... Merci, mes enfants. Vous êtes bien gentils de m'avoir apporté cela tout de suite.

— Augustin s'est fait quelque peu prier. Il est grognon, ce soir, mon cher frère ! fit remarquer Maurice, d'un ton railleur, où l'on eût pu deviner quelque chose de mécontent et même d'agressif.

— Il a plutôt l'air fatigué. Es-tu souffrant, mon enfant ? questionna la tante, avec sollicitude.

— Mais, non, tante. Quelle idée ! Et n'écoutez donc pas toutes les amabilités de Maurice.

Il y avait des notes très lasses dans la voix du jeune homme.

— Mes cousines viendront-elles, ce soir ? demanda Louise d'un ton très naturel.

Elle leva les yeux, n'écoutant guère la réponse qui lui fut donnée, car, en même temps, elle se posait une autre question.

Maurice semblait un peu agité. Son frère, pâle et contraint, se détournait de lui, l'évitait, d'une manière assez visible... Y avait-il eu, entre eux, de nouvelles explications ?

M^{lle} Chevin sortit, sans remarquer l'insaisissable trouble des trois jeunes gens. Louise, d'ailleurs, fit très bonne contenance. Elle feignit de ne pas s'apercevoir de la gêne plus grande du cadet.

Au bout d'une minute, Maurice se leva.

— Suis-je bête ! J'ai, ce soir, des plans à examiner et j'oublie le tout sur mon bureau.

— Tu iras les chercher plus tard... Est-ce vraiment si pressé que cela? s'écria Augustin, qui, jusqu'alors, n'avait pas dit un mot à son frère.

— Nul ne le sait mieux que moi... Vous m'excusez, Louise?

Augustin jeta une sorte d'exclamation, avec un geste vif, où Louise devina de la révolte. L'aîné des Reugny, l'air insouciant, sortit de la pièce, laissant seuls son frère et sa fiancée.

Lui, parut au supplice. Il regardait dans la direction des croisées obscures, avec, sur ses traits, quelque chose de crispé, de raidi. Mais la jeune fille rompit aussitôt un pareil tête-à-tête. Sous le prétexte d'un objet oublié dans sa chambre, elle aussi s'en alla.

Lorsqu'elle revint, un peu plus tard, M^{mes} Reugny étaient présentes. Êt sa place seule était vide... comme elle le serait bientôt sans retour.

Elle s'assit. La veillée fut paisible et peu animée. Les jeunes gens se trouvaient là tous deux. Augustin avait parlé de remonter chez lui, mais M^{mo} Reugny, qui, bientôt, allait perdre la joie de sa présence, s'était récriée. Les attentions féminines s'absorbaient dans des travaux plus ou moins compliqués.

Louise songeait, hantée par le brisement proche avec de chères habitudes. D'un lent regard, elle effleura toutes ces têtes inclinées : M^{mo} Reugny, avec ses traits fanés, tristes et doux; Marie-Thérèse au fier profil; Berthe, aux cheveux frisés, un peu roux... et surtout tante Henriette, avec son affectueux sourire, la vive, la bonne, la spirituelle compagne qui s'était attachée à l'orpheline.

Mais elle aussi les aimait, la mère, la tante, les sœurs d'Augustin. Elle-même allait rompre les liens qui l'unissaient à eux tous. Et, après cela, elle n'aurait plus personne au monde.

Elle essaya d'écarter ces pensées. Il ne fallait pas défaillir avant l'heure de la solitude.

Cependant, un souvenir lui revint, singulièrement net, d'un songe qu'elle avait fait jadis et qui avait impressionné son âme d'enfant.

Une nuit d'automne, la petite Louise avait rêvé qu'elle était morte, loin, très loin de sa maison, en

des pays inconnus, obscurs, immenses, où l'avait entraînée elle ne savait quelle force mystérieuse... Alors, son âme en peine était revenue au foyer... Elle voyait, dans la salle familière, son père et sa mère assis et causant. Mais eux ne la voyaient pas, ils ne pouvaient la voir, puisqu'elle n'était là qu'en esprit... En vain, l'enfant désespérée voulait les appeler à son aide, en vain, elle touchait, tour à tour, leurs mains, leurs vêtements... Ils n'entendaient pas ses cris d'angoisse, ils ne sentaient point ses caresses.

De cette impression ancienne, inoubliée, dont ses parents émus, éveillés par ses plaintes, avaient eu grand'peine à calmer la terreur, quelque chose lui revenait, ce soir.

Un jour arrivera, et bientôt, où Louise reverra, par la pensée, les douces veillées intimes... Après la première émotion, la première stupeur, les chers habitants de ces lieux l'oublieront. Aucun d'eux, dans ces réunions ne sentira le frôlement d'une âme en peine, ne devinera l'acuité de ses regrets... Elle sera séparée d'eux autant et plus que si elle était morte.

Tout à coup, il lui sembla que cette séparation définitive était déjà un fait accompli... Que ceux qui se trouvaient là n'étaient plus que des formes impalpables, évoquées par le souvenir. Et cette impression fut si forte, que, sans bien s'en apercevoir, elle étendit la main et frôla l'épaule de Marie-Thérèse, sa voisine. Mais celle-ci crut à un geste accidentel et n'y prit garde.

... Augustin réparait un métier à broder de tante Henriette. Il était pâle, préoccupé, et ses longs doigts habiles avaient des mouvements nerveux... Maintes fois, durant cette soirée, Louise avait senti peser sur elle son regard presque furtif.

Était-il en train d'envisager le moyen proposé par son frère, pour arranger les choses?... Le même violent sursaut de fierté saignante secoua la jeune fille. Point n'était besoin qu'il envisageât ce sacrifice. Dans peu de jours, par le fait de Louise, tout allait être arrangé pour le mieux.

Elle n'en voulait pas à Augustin. Elle avait

même pitié du désarroi où l'avait jeté le terrible Maurice.

Elle lui souhaitait, sincèrement et silencieusement, d'être heureux plus tard, de rencontrer la femme aimante et compréhensive qu'il méritait. Elle ne demandait qu'à ne pas se trouver sur leur chemin.

Tout à coup, le jeune homme leva la tête. Louise rencontra son regard, chargé d'anxiété et de trouble. Très vite, trop vite, comme un enfant pris en faute, il détourna les yeux. Louise en eut un vague sourire.

Cependant, elle pensa que, plus tard, lorsqu'on saurait tout, on chercherait à se rappeler son attitude des derniers jours... lui, plus que les autres.

Elle se redressa, ranima d'un mot la causerie languissante. Elle semblait parler avec une aimable liberté d'esprit. On ne disait rien de très gai, mais on devisait agréablement et sérieusement de choses sérieuses. M^{me} Reugny et sa sœur étaient à cent lieues de soupçonner le drame qui se jouait à leur propre foyer.

Incidemment, M^{me} Reugny laissa voir sa conviction que toutes choses allaient être arrangées et fixées dès le retour de sa jeune parente. Maurice confirma ceci par un mot bref, dont la mère ne put deviner le véritable sens. L'outil d'Augustin tomba et, pour le ramasser, le jeune homme recula, nerveusement, son siège.

Louise ne dit pas un mot. Une seconde, elle eut la tentation brève d'inquiéter Maurice, de l'embarrasser en retenant ce sujet dangereux dans la conversation. Mais cela lui parut indigne d'elle. Puis, Augustin, anxieux et sombre, était là.

— Maman ! fit, soudain, Maurice, le crayon en l'air. Ne trouvez-vous pas que Louise n'a pas très bonne mine, ces derniers temps ?... Elle pâlit, maigrit et je lui trouve les yeux cernés.

Tout le monde leva la tête, avec une expression de sollicitude inquiète qui attendrit et agaça la jeune fille. Une rougeur rapide, causée par l'intention maligne de Maurice, vint donner, à celui-ci, le plus éclatant démenti.

— Par exemple ! Elle est fraîche comme une

rose ! protesta M^{lle} Henriette. Ce garçon bourru ne va-t-il pas me faire des reproches, à présent ?

Louise sourit et jeta un regard ironique à son ex-fiancé.

— Soyez tranquille, chère tante, il n'a pas l'intention de vous en faire !... Et d'abord ce serait trop injuste !... Je n'oublierai jamais combien vous avez été bonne pour moi... combien j'ai été heureuse auprès de vous...

Vous songerez à cela, plus tard, quand je serai partie.

... Puis, elle se tut, craignant de se trahir.

.

L'heure des adieux arriva. A la suite d'un petit incident, Louise dut renoncer à partir le matin. Le déjeuner fut un peu avancé, à cause d'elle. La jeune fille remonta ensuite, rapidement, dans sa chambre.

Lorsque tante Henriette pénétrerait, plus tard, dans cette chambre, elle la trouverait toute rangée, et plus grande, et comme vide, à présent que les objets familiers de Louise reposaient dans la lourde malle qu'il faudrait lui envoyer.

Avec la bague et tous les présents de Maurice, M^{lle} Chevin ne manquerait pas de trouver ici le vieux Christ précieux, que, dans une lettre posée en évidence, Louise la priaît d'accepter, en souvenir d'elle.

Il y avait aussi un bijou pour chacune de ses cousines : une médaille d'or de la petite sainte de Lisieux, pour Marie-Thérèse, et, pour Berthe, un bracelet dont les superbes émaux bressans lui avaient plu.

Raidie énergiquement, la jeune fille s'en alla. Elle dit adieu à M^{lle} Henriette, à M^{mo} Reugny. Et celle-ci l'appela, comme souvent : « Ma chère fille ». Puis, les deux femmes la laissèrent aller, escortée par ses cousines et leurs frères, libres encore.

Louise avait été fort contrariée du retard accidentel de son départ, car c'était à cela qu'elle devait la présence des deux jeunes gens.

Maurice se montrait fort calme, plus, sans doute,

qu'il ne devait l'être en réalité. Le cadet faisait assez bonne contenance. Louise ne sut pas quels arguments Maurice avait pu employer pour le décider à les suivre.

Bien coiffée, le teint vif, les yeux brillants, très élégante dans son sobre tailleur de deuil, la voyageuse s'entretenait gaîment avec eux. Elle ressentait un obscur, un amer orgueil de les tromper tous, de se sentir forte, de dominer la vie et les choses. Elle voulait laisser, après elle, une vision de grâce énigmatique, de fierté intacte.

Soudain, le passage d'une femme pâle et blonde attira son attention; une ressemblance fugitive évoqua en elle l'image d'une disparue, de M^{me} Ancelien. Et voici qu'oubliant son antipathie elle eut pitié de cette malheureuse femme, une grande, une étrange pitié qui commença, en son âme, un ébranlement secret. M^{me} Ancelien apprendrait, peut-être, un jour, que Louise, elle aussi, était partie. Mais Louise partait avec les honneurs de la guerre et non comme une vaincue... comme Edith Ancelien.

Cependant, lorsqu'elle se trouva à la gare, heureusement presque déserte, l'idée du départ sans retour s'imposa à elle, d'une façon si vive qu'elle crut défaillir. C'était donc vrai qu'elle ne les reverrait plus, ces êtres auxquels elle s'était attachée par des liens d'amitié, d'affection, d'amour, d'une si grande puissance... jamais plus! jamais plus!

Elle se raidit. Mais, au même instant, Marie-Thérèse frissonna, sous le vent vif, et étendit le bras pour refermer une porte entr'ouverte.

— Je n'aime guère les départs! soupira-t-elle, avec une mélancolie dans la voix.

Et Berthe ajouta, moitié drôle, moitié lugubre :

— « Partir, c'est mourir un peu! »

Louise se sentit tout à coup à bout de forces. Des larmes trop refoulées l'aveuglèrent soudain. Elle porta vivement une main à son visage.

— Eh quoi! Louise, vous pleurez? fit M^{lle} Reugny. Au milieu de son étourdissement, la voyageuse sentit leur surprise à tous et leur émoi. Marie-Thérèse la fit s'asseoir et la questionna,

avec inquiétude. Était-elle souffrante?... Qu'avait-elle?... Si elle voulait remettre ce petit voyage?

Par un grand effort, Louise se calma et fit un geste comme pour écarter Maurice, debout devant elle.

— Non, non, je veux partir, au contraire!... Ce n'est rien! Un effet nerveux, sans doute... Voyez, c'est passé déjà!

— Vous étiez un peu nerveuse, ces derniers temps! dit Maurice, d'un ton posé.

Irritée de sa défaillance, Louise répondit, d'une voix presque dure :

— Oui, c'est vrai... C'était l'effet des dernières chaleurs. Mais, dans deux ou trois jours, je serai tout à fait remise, tout à fait bien... Et, maintenant, mes chers cousins, souhaitez-moi bon voyage!

Elle s'efforça de rire d'elle-même et de plaisanter. Elle donna un coup d'œil à sa toilette, comme une femme très occupée de sa personne. Puis l'on quitta la salle d'attente. Un vent vif balayait la gare. Le train arrivait, dans un tourbillon de poussière et de feuilles sèches.

La voyageuse embrassa précipitamment ses cousines, puis se trouva en face d'Augustin, silencieux, dont les yeux sombres lui semblèrent exprimer une sorte d'angoisse. La main qui serra celle de Louise tremblait. Mais le jeune homme fit aussitôt un pas en arrière.

Louise se laissa guider et installer par Maurice, qui gardait encore les prérogatives de fiancé.

— Au revoir, Louise. Si vous restez trop longtemps, nous irons vous chercher! dit-il, amical, en prenant la petite main tendue.

Quelle hypocrisie! Quand, au contraire, il allait être si heureux de sa disparition.

Les yeux secs, avec seulement un peu de rouge aux paupières, la jeune fille eut un sourire voulu.

— Adieu, Maurice! Je ferai en sorte que vous n'ayez pas cette peine. Adieu!

— Au revoir, à bientôt! jeta Berthe.

— Et écrivez-nous à votre arrivée! ajouta Marie-Thérèse.

Augustin, seul, ne dit mot.

Louise se pencha un peu, fit un dernier signe. Le

train démarrait... Comme dans un éclair, elle les vit tous encore une dernière fois... Augustin, alors, avait les yeux tournés de son côté, et ce regard exprimait bien de l'angoisse ou une grande tristesse...

Puis, le train s'enfonça dans la nuit du tunnel.

XIX

Oh ! le poignant retour dans une demeure emplie de l'ombre de la mort et de l'abandon !...

Les persiennes hâtivement poussées, la mélancolique lumière déclinante de l'après-midi, entrant dans les pièces... Et le silence.

Le cœur mortellement serré, mais sans larmes, Louise resta longtemps prostrée dans un fauteuil. Elle regardait, en son âme, les ruines de sa jeunesse... Elle sentait, dans sa secrète désolation, quelque chose d'irréparable, qui pourrait s'apaiser à la longue, mais non disparaître complètement.

Hélas ! C'est qu'Augustin Reugny n'était pas le vague fantôme, auquel tant de jeunes filles jettent leurs premiers rêves d'amour et qu'il ne leur est pas difficile d'oublier, quand l'appel vrai de l'amour se fait entendre.

Augustin n'était pas l'inconnu, paré généreusement de toutes les qualités possédées par la rêveuse sentimentale. Prestige factice, qui s'évanouit bien vite, aux souffles de la vie.

Mais l'aventure de Louise était autrement grave et cruelle. La jeune fille ne savait point si elle souffrait davantage dans son cœur, ou dans sa fierté.

Elle ne pouvait être insensible aux souvenirs de cette demeure. Elle ressentait un besoin désespéré de revoir son père... de s'appuyer, oui, de s'appuyer sur cet amour fidèle que la mort lui

avait ravi. Mais, seul, le portrait de M. Chevin était resté là, pour accueillir la fugitive. Et un grand froid — le froid de la mort, de l'absence mystérieuse et sans fin — entra dans l'âme de Louise, dès le premier instant de son retour ici.

Un reflet de soleil flottait encore dans la pièce. Au commencement de cette année, Louise, heureuse, vivait là auprès de son père... Et l'on ne comprend jamais si bien le bonheur que lorsqu'il s'est envolé.

... Un peu plus tard, la bonne M^{lle} Maire, chez qui la voyageuse était allée prendre les clefs de la maison, eut l'excellente idée de venir la chercher et de vouloir, à tout prix, l'emmener chez elle. Aisément, Louise se laissa persuader de passer la nuit sous ce toit amical. M^{lle} Maire avait appris les fiançailles de Louise.

Mais, quoique sûre de l'absolue discrétion de cette excellente amie, la jeune fille ne put, ce premier soir, lui dire qu'elle revenait pour toujours. Elle ne le fit que le lendemain, expliquant simplement que, pour des raisons d'incompatibilité d'humeur, elle avait cru devoir rompre ses fiançailles et qu'elle ne retournerait pas dans sa famille de Vienne.

M^{lle} Maire l'embrassa, ne la questionna point et s'occupa aussitôt de lui procurer une respectable servante. Ce tact et ce dévouement lui assurèrent, à jamais, l'affection reconnaissante de Louise.

... Les premiers jours, la jeune fille erra dans sa maison, le cœur absent et l'esprit vide, comme une personne étourdie par un coup violent.

Elle se trouvait encore dans cette disposition morale, lorsque la bonne, hâtivement engagée, introduisit, auprès d'elle, une pimpante visiteuse qui se jeta dans ses bras.

— Quoi, mauvaise ! Vous êtes revenue et vous ne venez pas me voir ! Il faut que le hasard m'apprenne votre présence.

Louise, surprise plutôt désagréablement, embrassa l'amie d'autrefois et murmura de vagues excuses. Elle avait, jadis, éprouvé, pour cette vive française, une certaine amitié. Aujourd'hui, sa présence lui était importune. Puis, elle lui rappre-

lait un petit problème ennuyeux : — Ses fiançailles avaient-elles, ou non, transpiré dans son cercle ordinaire ?

Toujours aimable, elle fit asseoir la visiteuse et, pour éviter de parler d'elle-même, l'interrogea, au sujet de leurs communes relations.

— Je vous assure, François, que je n'ai encore vu personne.

M^{lle} François ne se fit point prier. Son interlocutrice l'écouta, avec une sensation étrange. Voilà Louise Chevin rentrée dans son premier milieu. Il lui semble que c'est après un temps très long.

— Nous restez-vous un peu, Louise ? demanda, presque timidement, la petite visiteuse.

Louise rougit légèrement, mais répondit, avec une belle aisance :

— Je ne sais, ma chère François. Mes parentes ont été très bonnes pour moi, et ce séjour m'a fait du bien. Pourtant, rien ne vaut son pays. J'en avais la nostalgie.

— Vous nous restez, alors ?... Je suis bien heureuse.

— Et moi ! fit Louise, seulement.

.

Ce soir-même, la jeune fille secoua sa torpeur. Quoique cela lui fit mal et que ces lettres fussent singulièrement difficiles à rédiger, elle se mit à écrire à M^{me} Reugny et à Maurice. Il fallait en finir.

Elle veilla fort tard, la plume en arrêt, pesant chaque mot, changeant ses phrases. Elle recommença plusieurs fois. Elle s'appuyait sur une certaine incompatibilité d'humeur, remarquée entre elle et son fiancé, et qui était de nature à compromettre le bonheur d'un ménage.

— Je suis persuadée, ajoutait-elle, que mon cousin a fait des réflexions correspondantes et accueillera sans ennui, bien au contraire, l'annonce de ma décision. Si je voulais parler le langage des romans, je dirais que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Je sens très bien que Maurice a été déçu, en me connaissant mieux.

Après un éloge des grandes qualités du jeune

homme et des souhaits de bonheur, elle conclut :

— « Une chose me peinerait profondément, ce serait d'être traitée, par vous, d'ingrate. Hélas ! Je ne vous reverrai pas de sitôt, je le sais bien. Mais, plus tard, quand le souvenir de ces choses sera un peu effacé, que Maurice sera, depuis longtemps, marié, heureux époux et père de famille — et que nous pourrons nous retrouver sans embarras — je retournerai vous voir. J'espère qu'alors vous ne me fermerez pas votre porte. »

La lettre destinée au jeune homme fut alors fort brève. Le lendemain matin, Louise se rendit, elle-même, à la poste. Une seconde, elle s'arrêta pour écouter le léger bruit de chute. C'était fini.

Après trois jours singulièrement anxieux et agités, la jeune fille reçut enfin une lettre de Maurice. En cette lettre, également brève, on n'eût pu trouver aucun mot à reprendre.

Tout en la regrettant, le jeune homme ne pouvait que s'incliner devant la décision de sa cousine : décision qu'elle lui disait si nettement irrévocable. Il ne témoignait guère de surprise. Depuis quelque temps, il avait deviné, chez Louise, un désenchantement, un détachement progressifs qui lui avaient été cruels. Peut-être, en effet, ne s'étaient-ils pas compris, car il avait bien sincèrement espéré la rendre heureuse...

La jeune fille replia tristement cette lettre. Maurice ne parlait pas de sa mère, ni d'aucun des siens, ni de ce qu'on pensait d'elle, là-bas. Et M^{me} Reugny ne donna aucune réponse à la lettre de Louise. Elle s'attendait à cette complète rupture avec tout ce qui lui restait de famille. La chose était dure, mais naturelle et inévitable.

Louise devait, à présent, se faire une nouvelle vie.

Des jours se passèrent, puis des semaines, amenant tous les ors de l'automne... et bientôt la défeuillaison.

Dans la vieille demeure familiale, ouverte d'un côté sur la rue déserte, et de l'autre, sur la pleine campagne, Louise Chevin vivait avec dignité. Elle

n'avait point adouci son deuil filial, et ses anciennes relations ne la voyaient guère. De son air le plus assuré, elle parlait un peu de son séjour à Vienne, chez des parentes; et les rares personnes qui connaissaient l'existence de Maurice Reugny et avaient pu concevoir quelques soupçons, n'osèrent interroger la jeune fille, aimable, réfléchie, un peu froide, presque intimidante, entourée du solide prestige d'une fortune ancienne et d'un vieux nom.

Louise avait repris sa chambre et, autant que possible, ses habitudes d'autrefois. Elle entendait, le matin, le son des cloches familières. Elle se rendait au cimetière, à l'église. Elle se livrait à ces fins travaux manuels qu'aiment la plupart des femmes, et à ces travaux d'art imprévus et charmants, dont un pinceau, même moyennement habile, sait décorer une maison.

... Mais le présent ne peut se ressouder exactement au passé. Chose étrange et triste : les souvenirs récents, les visions qui ne se sont point profilées entre ces murailles, envahissent la vieille maison, jusqu'à faire reculer les images anciennes.

Dès son arrivée à Vienne, Louise avait été frappée par la ressemblance d'Augustin avec le jeune portrait de son père. Aujourd'hui, c'était le portrait qui ressemblait à Augustin. La chère ombre n'était pas oubliée, mais s'effaçait devant une plus vivante image.

... Louise s'asseyait, tous les jours, à cette place où, ce printemps, elle s'était dit que Maurice Reugny avait toutes les grandes lignes de son raisonnable idéal. Oui, ferme et fort, prompt et habile, Maurice était tout cela. Il avait été aussi le fiancé de Louise.

Et, pourtant, Louise s'était sentie attirée vers un autre. Elle ne se dissimulait plus avec quelle intensité de vie et d'amour elle eût voulu devenir la femme de cet autre, le consoler, le rendre heureux, remplir, auprès de lui, le rôle vigilant, un peu protecteur, qu'elle avait rempli auprès de son père.

Elle se demandait souvent : — Que font-ils ? Que disent-ils de moi ?

Ce silence absolu, définitif, avait quelque chose d'implacable, de funèbre. Comme ils étaient tous las d'elle, puisqu'ils avaient si bien pris sa décision... et que ses jeunes cousines, elles-mêmes, n'avaient envoyé aucun mot de regret ou de reproche ! Il est vrai que Maurice devait être si heureux de sa liberté reconquise. Puis, la conduite de Louise avait eu quelque chose d'incompréhensible, de brutal, de fantasque. On voulait, sans doute, rejeter jusqu'à son souvenir.

Mais pourquoi Louise se tourmentait-elle de ce que pouvaient penser les Reugny ? Elle ne devait pas les revoir. Oui, si singulier que cela lui parût, et malgré le vague espoir invoqué, par elle, à la fin de sa lettre à M^{mo} Reugny, elle ne les verrait plus jamais...

Il ne lui restait que l'amère, mais réelle joie de sa dignité sauvegardée. Si elle avait des moments d'oubli, ou plutôt d'engourdissement, elle subissait des heures terribles d'ennui violent, de morne désespérance, qui la laissaient toute brisée. Mais elle savait qu'elle ne souffrirait pas toujours ainsi... Que la crise actuelle, pour si violente qu'elle fût, finirait par ne lui laisser que de la mélancolie. Et elle appelait ces heures lointaines d'apaisement résigné.

En attendant, les incidents les plus infimes ravivaient en elle les souvenirs dangereux. Un soir qu'elle était à sa fenêtre, des musiciens ambulants passèrent dans la rue. L'un d'eux tenait un violon et en tirait, avec assez d'expression, les notes implorantes et mélancoliques de la *Sérénade* de Schubert... Louise ferma les yeux. A la place de cet errant, hâve, dépenaillé, elle revit le jeune musicien au front pensif, qui ne jouait que trop bien les airs tristes...

Un autre jour et quelque peu malgré elle, la jeune fille s'en alla chez Françoise Mellier, sa fidèle visitieuse. Elle fut accueillie à bras ouverts. La gaieté de ce milieu lui causa un certain étourdissement. Il y avait là les deux sœurs cadettes de Françoise, puis une amie qu'elle connaissait bien... Musique, rires, folles histoires !... Louise essayait de se mettre au diapason, tout en se

demandant, avec infiniment de surprise et de lassitude, comment on pouvait s'amuser pour si peu de chose.

Mais Françoise eut la malencontreuse idée d'exhiber son dernier album de vues. Louise y vit, soudain, les diverses cartes de Vienne, qu'elle-même avait envoyées de là-bas, pour répondre aux amabilités de son ancienne compagne.

Elle frémit. Ces vues familières lui causèrent comme un grand choc. Chacune lui disait : « Te rappelles-tu ? » Si Louise retournait cette vue de Sainte-Colombe, elle y verrait l'adresse écrite de la main d'Augustin, parce que, ce jour-là, elle s'était un peu blessée à la main droite. Elle se souvint d'avoir ri, parce que, sans vergogne, le jeune homme avait envoyé : « Mille baisers » à sa correspondante d'occasion. Il est vrai qu'il avait imité ensuite la signature de sa cousine.

Louise ne retournera pas la carte. Elle ne confiera même pas, à Françoise, cette petite supercherie, qui, d'ailleurs, ne l'amuse plus.

Mais, à une histoire assez drôle, contée par M. Mellier, Louise rit si bien, que les larmes lui en vinrent aux yeux, à l'amusement flatté du vieux conteur.

XX

Des semaines passèrent encore, semaines grises de décembre et de janvier. Vers la fin de ce premier mois d'une nouvelle année, l'atmosphère se fit, subitement, plus douce.

Un matin, tandis que les fenêtres de la salle à manger, qui s'ouvraient sur les vergers et les champs, laissaient entrer la lumière pure et froide d'une belle journée d'hiver, Louise allait et venait, tranquillement, dans cette pièce.

Une satisfaction parut sur son visage. Une fois

de plus, en ces derniers jours, elle constatait que tout était bien autour d'elle, que sa maison était, désormais, réorganisée,... ainsi que sa vie.

Sa nouvelle bonne — une grosse femme des environs, un peu maladroite, mais franche et d'une indéniable honnêteté — causait, pour une bonne part, la satisfaction de la jeune fille. Il est si rare, de nos jours, de rencontrer, non pas une perle, mais une domestique convenable !

Pensant à ceci, Louise quitta la pièce et s'en fut, à la cuisine, conférer avec son novice cordon-bleu, duquel, sur ce chapitre, elle n'exigeait pas beaucoup. Puis, elle alla examiner le contenu de sa boîte aux lettres. Une revue littéraire, un catalogue du Louvre... et une petite enveloppe. Qu'est-ce que cela ?

La jeune fille regarda le timbre et tressaillit violemment. Une lettre de Vienne ! L'écriture de M^{me} Reugny, semblait-il !

Pâle et tremblante, Louise courut s'enfermer dans la salle à manger. Qu'allait-elle lire ? Commençait-on à lui pardonner enfin?... Elle déchira vivement l'enveloppe et parcourut du regard la lettre, qui était bien de M^{me} Reugny.

En termes mesurés et cependant affectueux, sa parente lui disait sa stupeur, sa déception, et lui faisait quelques reproches que la jeune fille lut en courbant la tête. Non, elle n'était pas trop sévère, M^{me} Reugny. Elle ne l'était même pas assez. Comment pouvait-elle réellement éprouver encore, pour Louise, l'attachement qu'elle lui exprimait ?...

Tout à coup, Louise étouffa un cri. Elle resta une seconde, droite et pâle comme une image de la stupeur.

A cet instant, un tourbillon de vent s'éleva contre la maison. Louise était debout près d'une fenêtre ouverte. La lettre, arrachée à ses doigts tremblants, s'envola, tournoya, puis retomba au-delà de l'étroite terrasse.

Louise frissonna et se secoua, comme pour s'arracher à quelque paralysante émotion. Elle courut au dehors. Pendant qu'elle descendait de la terrasse jusque dans le pré inférieur, des mots,

qu'elle venait de lire, flamboyaient devant ses yeux brouillés, dans son esprit éperdu...

— « Maintenant, Louise, méchante fille que je ne puis me résigner à perdre, je vois en vous le bonheur d'Augustin... »

Dans le bruissement des feuilles mortes, Louise découvrit enfin cette inconcevable lettre. La jeune fille respirait avec effort. Ses jambes se dérobaient sous elle et elle eut grand'peine à remonter jusqu'à la terrasse.

Cependant, elle monta encore jusqu'à sa chambre. Là, elle acheva sa lecture, la recommença à plusieurs reprises.

Car c'était vrai, pourtant. Dans les termes les plus formels, M^{me} Reugny demandait, pour son second fils, la main de Louise. Elle pensait que Louise et Maurice s'étaient heurtés, mais elle ne pouvait abandonner l'idée d'appeler Louise sa fille. Elle se figurait, à présent, que le caractère d'Augustin s'accorderait bien davantage avec celui de sa cousine.

Ces premières fiançailles avaient été une erreur. Mais, ayant été aussi secrètes que possible, elles ne devaient pas être un obstacle à d'autres fiançailles plus heureuses. Après le premier moment de stupeur, Maurice s'était incliné. Et, à présent, sincèrement, il souhaitait, à son frère, une chance meilleure que la sienne.

En quelques mots d'une habile délicatesse, M^{me} Reugny dégageait, du rôle de son fils aîné, les choses les plus propres à tranquilliser la jeune fille. Et, avec une tendresse, qui semblait s'épancher à la fois sur Louise et sur Augustin, elle disait qu'Augustin, la sachant libre, regrettait passionnément sa cousine... Enfin qu'il l'aimait...

Avec la plus douloureuse incrédulité, Louise laissa retomber la lettre. Que s'était-il donc passé, pour que M^{me} Reugny en fût venue à parler si naturellement d'un projet de mariage si inattendu, dont la première idée avait dû la stupéfier au moins autant qu'Augustin?

Oui, là-bas, on avait cherché à démêler le pourquoi des choses, le pourquoi de la fuite de Louise, de la rupture, de la résignation trop évidente de

Maurice. Et celui-ci, peut-être pour se soustraire à des reproches, avait indiqué brutalement la vérité, laissant M^{me} Reugny et sa sœur peinées et touchées... Et Augustin plus encore. Maintenant, on essayait de tout arranger pour le mieux.

Ainsi, Augustin, si bon, si délicat, avait eu pitié! Il s'était détourné de M^{me} Ancelier, mais il pouvait tendre la main à la jeune fille irréprochable. Et, puisque ces fiançailles étaient rompues et bien rompues — avec le consentement de son frère, l'appui des siens, la certitude de faire un très raisonnable mariage — Augustin s'était décidé.

Des pensées tumultueuses se pressaient dans l'esprit bouleversé de Louise. Une seconde, elle eut la vision de ce mariage... Certainement, Augustin s'attacherait à elle et elle le rendrait heureux... Et cela se pouvait. Elle n'avait qu'un mot à dire.

Mais une rougeur brûlante couvrit les joues de la jeune fille. Ce mot lui paraissait impossible à prononcer. Car, après les prétextes donnés pour justifier la rupture, ce serait un aveu et quel aveu!... La mère, la tante, les sœurs d'Augustin et Augustin lui-même, que penseraient-ils d'elle, de cette jeune fille qui s'apprêtait à épouser Maurice, en lui préférant secrètement son frère?

D'autre part, comment Louise, placée dans une situation aussi délicate, pourrait-elle se retrouver en face de Maurice?

La jeune fille froissa nerveusement dans ses doigts la lettre de Vienne, cette lettre cruelle, inutile, qui eût dû ne jamais venir. La rosée des herbes avait humecté par endroits et détrempé l'écriture. On eût dit que des larmes avaient coulé sur les feuillets.

— Je ne peux pas! se répétait Louise, à la fois blessée et touchée par la pitié qui avait inspiré une telle démarche.

Le soir même, elle répondit à M^{me} Reugny. Tout en se disant reconnaissante du souvenir affectueux qu'on voulait bien garder d'elle, elle feignait de ne point prendre au sérieux la demande d'Augustin. Elle en parlait le plus légèrement possible, tout

en mettant sous ses phrases enjouées, le refus le plus net.

Et, le lendemain, pendant que sa réponse s'en allait vers Vienne, Louise, saisie d'une fièvre assez forte, ne se leva pas... Le surlendemain non plus.

Longues heures de nuit et de jour!... La jeune fille songeait sans relâche, se torturait des mêmes pensées.

Elle ne se repentait pas de ce qu'elle avait écrit, là, à ce petit bureau. Mais, cependant, c'était si dur de se dire qu'elle-même avait repoussé son bonheur et la main tendue d'Augustin Reugny. Cette maudite lettre n'était venue que pour troubler sa paix renaissante et lui préparer, pour toujours, d'amers regrets.

Tous les « si » qui, dans les circonstances malheureuses, peuvent se présenter à l'esprit humain, hantaient, malgré elle, la pensée de Louise... Si l'on avait pu effacer, détruire jusqu'au souvenir de ces malheureuses fiançailles!... Si Augustin avait demandé Louise en d'autres circonstances!... Si... si...

Oh! pourquoi le jeune homme, qui, l'année précédente, cherchait, dans Trivieux, la demeure de ses parents inconnus, pourquoi celui-là n'avait-il pas été Augustin!

XXI

Dans la cheminée de la salle à manger, un petit feu de bois mettait une clarté douce et joyeuse. Au dehors, le temps était froid et gris. Une revue sur ses genoux, Louise somnolait, resserrant ou écartant, tour à tour, le grand châle qui couvrait ses épaules.

Soudain, elle prêta l'oreille. On avait sonné. Elle entendit un murmure de voix, mais elle avait donné l'ordre de ne laisser entrer personne. Elle retombait déjà dans son assoupissement, lorsque

la voix sonore et patoisante de la bonne retentit toute proche. La porte s'ouvrit.

Louise, hors de garde, vit se profiler dans la baie... la silhouette familière de M^{lle} Chevin... Oui, M^{lle} Henriette elle-même, en manteau de voyage, avec une figure à la fois impassible et animée, une bouche qui ne voulait pas sourire et des yeux qui souriaient malgré tout... sans doute par habitude. A la volée, la voyageuse jeta son sac sur la table, et, s'avancant vers la jeune fille frappée de stupeur, la prit dans ses bras.

— Louise, méchante petite, qu'avez-vous fait?... Vous ne méritez pas que l'on vienne vous voir!

Suffoquée, embarrassée, malheureuse et pourtant, au fond, secouée d'une joie singulière, Louise se laissa embrasser par son excellente cousine. Celle-ci l'écarta un peu d'elle et la regarda.

— Vous ne me demandez pas pourquoi je suis ici?

La jeune fille devint pourpre et se dégagea doucement.

— Tante, je voudrais que vous fussiez venue seulement pour me voir... Je vous prie de ne pas me faire de reproches... J'ai été souffrante, ces jours derniers... et ma tête n'est pas encore très solide.

— C'est une mauvaise tête! fit M^{lle} Henriette, avec une grande conviction. Puis elle ajouta, sur un ton tout différent :

— Croyez-vous, Louise, qu'on puisse vivre quelque temps avec vous et ne point ressentir ensuite le vide de votre absence?

Des larmes brillèrent dans les yeux de Louise. Elle se détourna un peu, en répondant, d'une voix oppressée, qu'elle aussi aimait sa cousine et avait souffert de cette séparation.

Elle se leva aussitôt pour offrir, à la voyageuse, quelque chose de réconfortant. Elle allait et venait par la pièce, les mains tremblantes, le cœur battant à l'étourdir, sous le coup de cette surprise. En interrogeant M^{lle} Henriette sur son voyage, sur la santé de ses cousines, elle appréhendait ce qu'il faudrait entendre ou dire, tout à l'heure.

... Un peu plus tard, à peu près calme en appa-

rence, elle expliquait lentement : « Nous nous étions trompés ! »

Elle s'était agenouillée devant la cheminée, et, du bout des pincettes, retournait la bûche rougie. L'âtre était rempli de cendres claires et légères. Entassant machinalement ces cendres, Louise, triste et songeuse, reprit, à demi-voix :

— Nous nous étions trompés. Nous l'avons reconnu à temps... Je crois avoir agi pour le mieux... Mais tout cela m'a été horriblement pénible, et je... Je vous prie de ne m'en reparler jamais.

— C'est bien ! Nous n'en parlerons plus, selon votre désir et celui de Maurice... Je ne suis pas venue pour cela... Et, cependant, on m'a envoyée en parlementaire.

A ces derniers mots, soulignés d'un sourire, Louise se redressa, d'un bond. Puis, aussitôt, avec un calme étonnant et presque de la froideur, elle dit :

— Voudriez-vous parler d'Augustin?... C'est une plaisanterie, cela ! Une idée en l'air !... Non ?... Alors, je suis stupéfaite... M'est-il permis de vous demander ce qui s'est passé ?

— Ce qui s'est passé ? répéta M^{lle} Chevin, peut-être interloquée par ce coup droit et la tranquillité de la jeune fille.

— Oui, ce qui s'est passé à la réception de mes lettres... et plus tard... Enfin, pourquoi et comment a-t-on songé... à... Qu'est-ce qui a pu pousser mon cousin Augustin à cette démarche... que je qualifierai au moins de surprenante ?

M^{lle} Henriette regardait attentivement sa compagne.

— Ce qui s'est passé ?... D'abord, vous avez mis la maison sens dessus dessous, vous vous le figurez facilement... Ma sœur était stupéfaite ; Maurice, furieux des reproches qu'on lui faisait... Et, à ce propos, je n'ai pas très bien compris pourquoi Augustin semblait si fâché contre son frère. Ah ! il s'est tourmenté à votre sujet, je vous l'assure !

Louise se détourna. Il lui fut infiniment doux de penser qu'Augustin avait songé à elle, durant ces jours où elle se croyait abandonnée de tous.

Elle n'osa point, à cette minute, regarder M^{lle} Chevin. Celle-ci n'avait-elle rien appris ou compris?... Ce n'était guère possible.

— ... Alors, Maurice nous dit. .

M^{lle} Chevin hésita, cherchant ses mots. Louise frémit. Elle savait, parfaitement, ce que Maurice avait pu dire, pour sa défense. Cette fois, elle se redressa, très fière. Et, devant son clair regard interrogateur, la visiteuse, un peu troublée, poursuivit :

— ... Maurice nous dit qu'Augustin vous était profondément attaché, et que, vous sachant libre, il vous regretterait toute sa vie, mais sans en parler jamais, à cause de son frère.

Louise, immobile et blessée, pensa que M^{lle} Henriette venait de mettre le nom d'Augustin à la place du sien.

— Je ne puis croire cela ! dit-elle seulement.

— Mais, Louise, c'est pourtant la vérité... Maurice n'avait pas parlé devant Augustin... Nous avons pris le cadet à part, nous l'avons interrogé... Il a mis des jours et des jours, avant de se décider à nous répondre... Et cela en effet, à cause de son frère... Il n'a parlé qu'après avoir constaté que vos fiançailles étaient bien rompues, sans espoir de se renouer jamais... O Louise, ne croyez-vous pas que vous seriez heureuse avec Augustin ?

Augustin était, secrètement, le préféré de sa tante. La jeune fille, très pâle, fit un signe de dénégation.

— Cela ne se peut pas, chère tante... J'ai été la fiancée de Maurice... Comment me retrouverais-je en face de lui?... Comment détruire, à l'avance, tous les froissements qui pourraient se produire?... Je suis étonnée que M^{mo} Reugny, que vous-même ayez songé à une telle solution.

M^{lle} Henriette leva les bras au ciel.

— O ma pauvre Louise, s'il fallait ainsi prendre les choses au tragique, rien ne s'arrangerait en ce bas monde ! Nous avons pu espérer que vous épouseriez Maurice... Vous épouserez Augustin, et Maurice se mariera de son côté, presque en même temps... Qui donc s'étonnerait?... Si la femme de Maurice a jamais l'idée que celui-ci ait pu, autre-

fois, songer à vous, elle ne peut vraiment demander compte, à son mari, de tous les vagues projets de mariage qui peuvent traverser l'esprit d'un jeune homme...

— Mais ce n'était pas un projet vague ! objecta Louise.

M^{lle} Henriette réprima un geste d'impatience.

— Seriez-vous naïve, Louise?... Je ne le croyais point... Je veux dire que, pour les très rares personnes qui ont pu ou pourront les soupçonner, vos premières fiançailles ne seront qu'une chose vague, un désir de la famille, que les jeunes n'ont pas écouté, voilà tout !... Parents proposent et jeunesse dispose...

De plus, Augustin va partir... Le baron Marcey s'apprête à s'embarquer pour l'Amérique, le Canada... que sais-je?... Il emmène son secrétaire... Et, même de retour en France, croyez-vous qu'Augustin va revenir habiter la vieille maison?... Il n'est plus à nous. La vie l'emporte. Ma sœur et moi en serons moins affligées, si nous pouvons le confier à une bonne petite femme comme vous, capable de le comprendre et de le rendre heureux.

Tel est notre désir... tel est aussi le désir de Maurice, qui aime son frère et a grand souci de son avenir...

A cet instant, la bonne frappa à la porte, pour demander si les ordres de sa jeune maîtresse étaient changés, ce soir-là.

Louise conféra un instant, avec elle. Et, quand les deux parentes se retrouvèrent seules, la jeune fille fit dévier un peu l'entretien. Mais M^{lle} Henriette ne céda qu'à moitié à cette prière implicite, car, bientôt, elle se mit à parler de tous les menus événements de sa vie, depuis le départ de Louise.

Elle en vint à dire que Maurice s'était installé, depuis deux jours, dans le pavillon proche de l'usine. Son éloignement de l'usine le gênait de plus en plus. Seulement...

— Seulement, installé au pavillon, il ne peut plus vivre seul et se mariera, sans doute, bientôt ! fit Louise, s'apercevant de l'embarras subit de M^{lle} Henriette.

— Mon Dieu, nous l'espérons... C'est ce qu'il aurait de mieux à faire!

Louise sourit.

— Evidemment... Chère tante, si je vous parle aussi tranquillement de Maurice, c'est que je suis bien sûre de ne lui avoir causé aucun chagrin... Très amicalement, je lui souhaite une femme plus charmante que moi, plus douce, plus souple... Comme, par exemple, votre petite amie Suzanne Bréchet...

M^{lle} Chevin rougit légèrement. Puis un pli résolu se creusa entre ses sourcils.

— Qui sait?... Maurice est obligé de se marier le plus tôt possible... Nous connaissons beaucoup Suzanne. Elle n'est pas une femme aussi accomplie que vous, Louise. Mais, au fond, elle est sérieuse et son caractère offre toutes garanties... Qui sait!

Louise sourit davantage, vaguement amusée par la diplomatie de la visiteuse. Pour elle, le prochain mariage de Maurice avec Suzanne Bréchet ne faisait aucun doute. Ces mots prononcés, la même expression de soulagement parut dans les yeux des deux femmes.

— Louise! dit alors M^{lle} Henriette, à demi-voix. Voyez comme tout s'aplanit. Cette petite Suzanne, je ne sais trop pourquoi — il est vrai que Maurice a pu le lui laisser entendre — s'imagine qu'Augustin est presque votre fiancé, que votre entente date de quelque temps déjà. Et elle attend l'annonce de votre prochain mariage.

Les yeux baissés, Louise garda le silence. Et M^{lle} Henriette s'écria, avec vivacité :

— Ce doit être un péché de gâter, par orgueil, deux destinées!

*
* *

Un autre commencement d'après-midi gris et calme.

M^{lles} Chevin étaient, toutes deux, assises près d'une fenêtre de la salle à manger. Cette pièce, toujours chauffée et plus claire que le salon, était le lieu où l'on se tenait de préférence.

La visiteuse de Vienne se trouvait ici depuis

plus d'une semaine, ainsi qu'elle le fit remarquer, tout à coup, à haute voix, ajoutant gaîment qu'elle ne voulait point s'en aller avant d'avoir reçu une bonne réponse.

— Très bien ! Alors, je vous garde ! répondit Louise, presque sur le même ton.

M^{lle} Henriete jeta un regard perçant dans la direction de sa jeune compagne, du visage fin et charmant, toujours un peu énigmatique sous la douceur des cheveux blonds.

M^{lle} Henriette était fine. Elle sentit qu'elle amenait peu à peu Louise à prendre la route de sa destinée.

— Ma chère Louise, je vous avertis que je suis à bout d'arguments et que j'ai la voix un peu fatiguée, ce qui prouvera à mon neveu, que j'ai plaidé pour lui en conscience, n'est-il pas vrai ?

Louise sourit un peu et inclina la tête. Oui, M^{lle} Henriette avait très habilement plaidé la cause délicate dont elle s'était chargée. La jeune fille le reconnaissait, avec un mélange de joie et de frayeur. Malgré sa résistance, des mains obstinées la poussaient vers Augustin. Et, aujourd'hui, Louise commençait à se demander si ce mariage, qui lui avait paru impossible, ne serait pas l'heureuse réalité de demain, acceptée, sans aucune surprise, par les Reugny et leur entourage.

Depuis qu'elle était ici, M^{lle} Chevin s'efforçait de démontrer la possibilité d'un tel projet. Et, pas une fois, elle n'avait dit à Louise : « Avouez que vous aimez Augustin ! »

Mais elle lui disait : « Vous ne pouvez vivre seule. Votre célibat ne ressemblerait guère au mien, qui a été aussi rempli de devoirs et de tendresse que l'est la vie d'une mère de famille. Vous n'avez plus personne à Trivieux. C'est donc l'isolement absolu. La raison vous conseille de vous marier... Alors, pourquoi n'épouseriez-vous pas mon neveu Augustin?... Vous est-il antipathique?... Non, n'est-ce pas?... Et il est trop bon pour vous rendre malheureuse... D'ailleurs, il vous aime trop pour cela.

D'autre part, Maurice, votre ex-fiancé, s'est

incliné devant votre volonté et souhaite ce mariage comme étant la condition du bonheur de son frère. La mère d'Augustin vous tend les bras. Elle a le plus grand souci de l'avenir de cet enfant, qui a eu déjà assez de malheurs dans sa vie. Nous craignons qu'une déception sentimentale ou un mariage mal assorti, ne le désespère pour longtemps. Il importe de le bien marier, et nous ne pouvons désirer, pour lui, une petite femme plus sérieuse et meilleure que Louise Chevin... Il fera ce que vous voudrez. Si vous êtes ambitieuse, il arrivera à quelque chose... Et raisonnons un peu... Dites-moi si ce mariage n'est pas acceptable pour vous...

Là-dessus, M^{lle} Henriette se lançait dans les développements les plus positifs... tandis que Louise, frémissante, se disait que ce mariage, ainsi présenté, semblait, en effet, acceptable... non à cause de la situation présente ou future d'Augustin, mais à cause du soin délicat que l'on prenait de sa dignité de jeune fille.

Et, par instants, il lui semblait qu'elle allait dire oui. Mais la pitié qu'elle voyait, dans le geste d'Augustin, la faisait se rejeter en arrière. Les allégations de M^{lle} Henriette ne l'avaient point convaincue. Avec elle, Augustin s'était toujours montré si loyalement fraternel. Hélas ! M^{lle} Henriette ne parlait ainsi, que pour dégager, de cette situation délicate, le rôle qui convenait seul à la fierté de la jeune fille.

— On a sonné ! dit, tout à coup, tante Henriette, en tressaillant.

Louise soupira, dressa, dans la lumière, un front tourmenté. Un instant après, la bonne entrebâilla la porte et jeta, sans prendre la peine de contenir sa voix éclatante :

— Mademoiselle, il y a quelqu'un au salon... un monsieur.

— Qui est-ce?... Le notaire ? demanda Louise, ennuyée.

— Non, je connais pas... Je crois qu'il est de la famille de Mademoiselle... Et il a demandé après la dame de Vienne !

La porte se referma, et Louise demeura comme

frappée par la foudre. M^{lle} Chevin s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras.

— Louise, c'est lui!... Voulez-vous le voir?

Pâle et tremblante, la jeune fille résista épe-
dument aux mains qui voulaient l'entraîner.

— Non, non!... Pas tout de suite... Laissez-moi
un instant! Laissez-moi!

— Bien, mon enfant, je vais lui parler, et je vous
l'amènerai tout à l'heure... Mais souvenez-vous
qu'Augustin est venu me chercher! Louise,
Louise, ne le laissez pas partir sans lui avoir
donné une bonne réponse!

Brisée d'émotion, Louise retomba sur son siège.
Pendant quelques minutes, on n'entendit, dans
la salle profonde, que le tic-tac régulier de la
vieille horloge. La jeune fille se sentait à bout de
forces. Pourtant, c'était l'heure de la décision.
Augustin était là; il fallait le voir et s'expliquer
avec lui. Il le fallait!

Mais Louise, bouleversée, ne savait pas ce qui
sortirait de cet entretien. Non, elle ne le savait
pas!

... L'instant arriva où elle vit Augustin devant
elle. Il n'était jamais venu ici, et elle avait pu
croire qu'il n'y viendrait jamais. Cependant, il
était là debout dans la salle familière. C'était bien
lui, avec son attirante douceur, ses beaux yeux
sombres, son visage brun, exprimant, à cette mi-
nute, une extrême émotion.

Louise était pâle et semblait calme. Après quel-
ques paroles, M^{lle} Henriette se retira, pour se pré-
parer au départ. Et les jeunes gens, restés seuls,
se regardèrent.

Sans parler, ce qui était loin d'être encourageant, Louise indiqua, à son cousin, un siège en
face d'elle. Et il y eut un petit silence qui parut
long comme un siècle.

— Louise, je vous en prie, dit enfin le jeune
homme, à demi voix, ayez pitié de moi et aidez-
moi un peu. Vous m'intimidez horriblement, au-
jourd'hui... Vous savez bien ce que je suis venu
vous dire... Ma tante vous a expliqué...

La jeune fille répondit, et l'effort qu'elle faisait
sur elle-même durcit légèrement sa voix :

— Oh ! expliqué !... Je suis stupéfiée, je l'avoue ! Je m'attendais si peu à cela... Est-ce votre tante qui vous a conseillé de venir ?

Sans qu'elle l'eût voulu, ces quelques mots parurent dédaigneux et froids.

Une lueur de détresse passa dans les yeux du jeune homme.

— Ma tante... et ma mère... Elles pensent que les explications de vive voix sont toujours préférables, dit-il, comme s'il eût été mal convaincu de cela et fort peu confiant dans ses aptitudes à plaider sa propre cause.

En vérité, il n'avait rien d'un vainqueur. Et cette attitude était celle qui pouvait le mieux apaiser le tourment caché de Louise.

Avec douceur et décision, il se mit à donner à la jeune fille, les explications qu'elle attendait, et il ne lui en demanda aucune en échange. Il lui exprima sa crainte de l'offenser par sa demande et son insistance, mais il avait une grande excuse. Tout le monde l'avait poussé à cette démarche, tout le monde désirait son retour... et lui plus que tout le monde.

Pendant qu'il parlait ainsi, Louise observait les nobles lignes de son visage. Elle l'écoutait, l'avocat troublé et novice de l'amour. Mais, pour rien au monde, elle n'eût voulu dire que, sans le savoir et depuis longtemps il avait déjà gagné sa cause.

Elle prononça le nom de Maurice. Le jeune homme la regarda avec une sorte de crainte. Avec tact, il effleura les événements passés, comme l'avait fait, avant lui, sa tante. Mais Louise crut comprendre qu'il la croyait meurtrie par la conduite de son frère, et qu'il se demandait si, vraiment, elle pourrait accepter de devenir la sœur de Maurice. Augustin Reugny était de ces humbles de cœur, qui, parce qu'ils en doutent sans cesse, ne s'enorgueillissent jamais de leur pouvoir d'attrance.

— Maurice et moi, n'étions pas faits pour nous entendre... Maurice l'a compris, comme moi... Et il n'a jamais regretté, j'en suis sûre, dit Louise, nerveuse. Moi, j'ai regretté seulement votre affec-

tion à tous, dont je croyais me priver pour toujours.

Augustin la regarda encore, avec la même hésitation craintive.

— J'ai souffert de tout ce qui a pu vous faire souffrir... Souvent, j'ai été hanté par le souvenir de votre départ... Louise, croyez-vous que je vous rendrais malheureuse?

Hélas! Ce que je vous offre, à vous qui aimez la vie stable, c'est d'abord une vie de voyages. Notre foyer sera à bord d'un navire ou dans un hôtel. Et cela, je le sais, n'est pas pour vous tenter beaucoup...

Louise eut une ombre de sourire et le regarda. Il ne pouvait comprendre la signification de ce regard.

— Mais, Louise, vous êtes libre désormais... Et moi, je vous aime... Cela vous surprend, sans doute... J'en ai été surpris moi-même... Cependant, c'était presque fatal. Le sauvage que je suis devait se laisser prendre au charme d'une femme comme vous, frôlée tous les jours...

Si vous étiez devenue ma belle-sœur, peut-être aurais-je pensé, simplement, que ma belle-sœur me plaisait beaucoup... Mais ces événements m'ont ébranlé, m'ont fait comprendre... combien vous êtes entrée dans ma vie... Louise, je voudrais vous rendre heureuse...

Il était sincère, indiciblement. Louise se taisait, avec une stupeur immense. Elle se taisait, pour mieux jouir de l'enivrante vérité... pour mieux comprendre l'histoire secrète et réelle qu'Augustin avait vécue, depuis qu'elle était partie de Vienne.

M^{me} Ancelier ne s'était donc pas trompée! La clairvoyance passée de la jalouse amoureuse éblouissait Louise, aujourd'hui... Par quelles émotions complexes et profondes, avait dû passer Augustin, lorsque son frère le pressait d'épouser Louise! Il avait cru alors défendre le bonheur de la jeune fille... sans soupçonner que ce bonheur était entre ses mains.

— Est-ce bien vrai, Augustin, ce que vous me dites là? demanda Louise, d'une voix lente et tremblante.

— Louise, vous en doutez?... Certes, je n'aurais pas cherché à vous parler de la sorte, si... si mon frère...

— ... Si Maurice n'était parfaitement consolé, fit Louise, ironique... je ne le blâme pas. C'est son droit. Au fait, quand se marie-t-il?

Augustin la regarda, perplexe et craintif. Quelque chose d'obscur demeurerait entre eux. Mais le jeune homme ne demandait rien qui pût éclairer ce passé. Et la jeune fille savait que, par crainte de la froisser, d'effleurer une plaie vive, il agirait toujours de même.

Un sourire lumineux éclaira le visage très pâle, aminci, de Louise.

— Augustin, dit-elle, tout bas, j'ai presque envie de vous croire... Mais suis-je vraiment libre de vous écouter? Tout ceci me paraît si étrange...

Une flamme de joie courut sur les traits du jeune homme. Il se pencha, prit la main, posée sur la robe noire.

— Oui, Louise, croyez-moi. Ecoutez-moi!... Nous sommes libres tous deux... Je vous aimerai tant, que vous finirez bien par m'aimer un peu... Si vous désirez un délai, je vous attendrai... Désormais, votre volonté seule nous sépare.

C'était vrai. Oui, tous, Maurice lui-même, lui surtout peut-être, avaient contribué à aplanir la voie devant Augustin et Louise. Et, d'apercevoir soudain cette aurore bienheureuse, Louise défaillit presque. Elle ne retira point sa main.

.

Ils sont partis. Augustin Reugny a emporté une demi-promesse. La jeune fille a demandé un peu de temps, afin de s'habituer, en pensée, à ces nouvelles fiançailles. Au fond, cette demande d'un délai n'a été dictée que par le grand souci de sauvegarder les apparences. Mais c'en est fait. Augustin est parti avec un visage heureux. Et Louise sent que leur mariage est — selon la vieille expression populaire — écrit dans le ciel. C'est là leur destinée. Quand Louise prenait la route de Vienne, c'était vers Augustin qu'elle allait, sans

le savoir. Et, vainement, on arrangeait pour elle un autre mariage.

Augustin ne sait pas encore l'histoire cachée de ces premières fiançailles. Il comprendra plus tard, dans l'ombre heureuse de son nouveau foyer. Et — son frère étant lui-même marié, heureux — le jeune homme goûtera, sans remords, la joie presque infinie d'avoir été aimé uniquement.

Le lendemain était un dimanche, un dimanche brumeux et doux de février. Avant les vêpres, Louise Chevin se laissa entraîner, par ses compagnes, en une courte promenade aux abords de Trivieux. C'est l'heure propice aux promenades, car, à la sortie des vêpres, il fait froid et presque nuit.

... Louise marchait d'un pas léger, comme en un rêve. Si peu d'heures écoulées et tant de choses changées, tant de choses !... Ou plutôt toute la vie de Louise.

Autour de la songeuse, les demoiselles de la Congrégation — jeunes et moins jeunes — parlaient des menus projets de l'année commençante : promenades, cadeaux de fête à offrir, quêtes à l'église, fêtes religieuses, etc...

Louise les écoutait, avec stupeur, se sentant lointaine et comme étrangère, au milieu de ces amies de sa jeunesse... qui ne savaient pas.

— Louise, c'est vous qui devez quêter dimanche prochain ! C'est à votre tour ! lui dit, soudain, l'une d'elles.

Louise acquiesça d'un signe de tête et sourit, en pensant, tout à coup, que ce serait pour la dernière fois.

... Et les cloches se mirent à sonner les vêpres... Cloches graves de l'église de Trivieux... cloches argentines de l'hôpital Saint-Joseph... cloches de cristal du couvent Sainte-Marie... puis cloches plus lointaines de la plaine immense, où les villages rustiques sont disséminés parmi la brume, les peupliers et les champs de blé vert.

Et Louise se souvint tout à coup d'un dimanche

de la fin de l'autre hiver — oui, il y avait déjà près d'un an — où, en écoutant sonner les cloches, et pensant à son futur clocher, elle se demandait s'il fallait, ou non, accepter Maurice Reugny.

Aujourd'hui, les cloches sonnaient encore. Elles appelaient Louise, comme elles ne l'avaient pas appelée pour Maurice... Cloches lointaines, cloches inconnues d'une destinée qui commencera par être à demi errante...

Mais l'exil pour l'amour n'est pas l'exil.

FIN

*Le prochain roman (n° 182) à paraître
dans la collection "STELLA":*

LE CHEVALIER DE LA ROSE BLANCHE

par

A. M. et C. N. WILLIAMSON

Traduit de l'anglais

par

Eve PAUL-MARGUERITTE

I

LA ROSE BLANCHE

Lorsque Anny Grayle déboucha dans le Strand, elle hésitait encore. Entrerait-elle ou non au Savoy-Hôtel? Chacun de ses pas l'engageait un peu plus dans la voie fatale. Après tout n'était-elle pas sortie uniquement dans le but d'accomplir l'acte définitif, libérateur?

Oui, mais lorsqu'elle y réfléchissait, cet acte lui paraissait aussi impossible, aussi fou à réaliser que celui d'ouvrir au Zoo la cage aux lions pour s'enfermer avec les fauves.

Il était encore temps de reculer. Il lui suffisait de faire demi-tour, de grimper dans un omnibus et de descendre au coin de la chaussée, à deux pas de chez elle. Rien ne s'accomplirait, et pendant cinq, dix, peut-être vingt années encore la vie s'écoulerait pareille, comme par le passé.

A la pensée du Savoy et de l'aventure qui l'y

LE CHEVALIER DE LA ROSE BLANCHE

attendait, la jeune fille sentit ses joues s'empourprer, comme sous l'haleine d'un vent brûlant. Tandis qu'à l'idée de revenir en arrière, de rentrer chez elle — oh ! l'ironie de ce mot ! — son sang se glaçait dans ses veines.

Anny marchait très vite. Elle avait pris ce soir l'autobus pour la première fois depuis bien longtemps. Etourdie par la trépidation, craignant de ne pouvoir s'arrêter à temps et n'osant d'autre part interroger le conducteur — un homme imposant qui rappelait les portraits du duc de Wellington — elle était descendue au coin de Bedford Street, avec un groupe joyeux qui se rendait à l'Adelphi Théâtre.

Anny se sentait bien perdue dans l'animation du Strand. Il lui semblait que tout le monde la regardait. Une jeune fille seule, à huit heures du soir, et nu-tête, par une nuit d'hiver, attire forcément l'attention, surtout lorsqu'elle est vêtue d'une robe de mousseline de soie gris perle brodée d'or et qu'elle se drape avec gaucherie dans une cape de liberty mauve.

D'autre part, comme le disait Mrs Ellsworth — de qui Anny tenait la toilette et le manteau — « les pauvres doivent se contenter de ce qu'on leur donne ». Or, Anny était pire qu'une pauvre, puisqu'elle devait sauvegarder les apparences.

Elle fut heureuse de passer de l'éblouissante lumière électrique dans une demi-obscurité. Mais bientôt, le Savoy, tout scintillant, la rappela brutalement à la réalité. De luxueuses autos de maître stoppaient devant l'hôtel. La jeune fille envia tous ceux qui entraient là de leur plein gré, jusqu'aux vieilles femmes et même ce vieux monsieur au nez rouge. Ces gens-là venaient ici parce que tel était leur bon plaisir. Anny ne pouvait en dire autant.

Certainement, jamais personne avant elle ne s'était trouvé dans une situation aussi dramatique. L'indécision s'empara à nouveau de la jeune fille. Pouvait-elle oui ou non se résoudre à agir ? Depuis des jours et des jours, tout son être aspirait à cette minute ; mais, maintenant que l'heure sonnait, Anny sentait battre son cœur à coups précipités. Bah ! qui se souciait d'elle ? Ses riches cousins : les Annesley-Seton ignoraient volontairement son existence.

(A Suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27¹/₂.

ALBUM N° 2. *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30¹/₂.

ALBUM N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30¹/₂.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27¹/₂.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30¹/₂.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles-pages. Format 37×57¹/₂.

ALBUM N° 7. *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébes, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM N° 8. *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27¹/₂.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28¹/₂.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Étranger.. 12 fr. 50

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 22 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 40 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14)

